

56
A-C
PER
S-400
Ex. 2

Le Samedi

48e année, No 25

Montréal, 9 novembre 1946

LE MAGAZINE NATIONAL DES CANADIENS



ROBERT GADOUAS et LUCIENNE LETONDAL

"Cœur Atout", reportage photographique
La peinture et la mythologie iroquoise

La frontière Franco-Italienne
Attitude des Japonais devant l'occupant

ÉPARGNER

105 MINUTES
sur la cuisson d'un
BIFTECK SUISSE
bien tendre



VOTRE TABLEAU DE CUISSON Moderne

BIFTECK SUISSE
3½ livres

Temps ordinaire ... 120 min.
Cuisneur à Pression 15 min.
Épargne de temps 105 min.

RÔTI À L'ÉTUVEE

Temps ordinaire ... 120 min.
Cuisneur à Pression 40 min.
Épargne de temps ... 80 min.

Le livre de recettes essayées dans des cuisines donne toutes les instructions et le temps de cuisson pour les autres viandes, légumes, soupes, fruits et desserts.

WEAR-EVER



Made in Canada



M-46F

ALUMINUM GOODS LIMITED — VANCOUVER, WINNIPEG, TORONTO, MONTREAL

ENTRE LES ETATS-UNIS ET LA RUSSIE

“Comblent le fossé qui existe entre l'idéologie des Etats-Unis et de la Russie est la mission principale de la Chine”, affirme le journal libéral TA KUNG PAO, dans un de ses récents articles éditoriaux ces jours derniers. Expriment l'opinion que la Chine peut servir de lien entre ces deux grandes puissances, le journal soutient que la politique étrangère de la Chine devra être bienveillante à la fois envers les Etats-Unis et la Russie Soviétique.

Voici une traduction en français d'une partie de cet article :

“Du point de vue de la Chine, nous espérons qu'il s'établisse une coopération mutuelle et des relations amicales entre ces deux puissances mondiales, les Etats-Unis et la Russie Soviétique, qui ont en mains la direction des affaires mondiales. Aucune nation plus que la Chine — en dehors des Etats-Unis et de la Russie — ne désire cette amitié avec tant de force.

“Ce désir n'est pas seulement basé sur notre amour de la paix, ni sur le fait qu'il existe des intérêts communs entre la Chine et les Etats-Unis d'une part, et entre la Chine et l'Union Soviétique d'autre part. En effet, nous sommes plus réalistes en cette affaire : c'est que nos deux principaux partis politiques nous ont jusqu'ici empêchés de gagner la paix quoique nous ayons gagné la guerre.

UNE NOUVELLE "MISSION" POUR LA CHINE

“Un de ces partis, qui a le pouvoir en mains, représente la nation et comme tel, il a reçu une aide considérable des Etats-Unis au double point de vue économique et militaire, surtout au cours des années de guerre. Ce n'est que naturel qu'il ait une forte tendance pro-américaine. L'autre parti, qui forme l'opposition, imbu d'une même idéologie, a reçu dans son développement l'aide spirituelle et morale de la Russie. Pour lui aussi, il n'est que naturel qu'il ait eu, avant même d'exister, une tendance pro-soviétique. Cette divergence que l'on trouve chez ces deux partis politiques dans leurs sentiments envers deux pays étrangers, ne constitue pas nécessairement un handicap pour l'unité du pays et leur coopération en Chine. Mais dans le cas où des disputes s'élèveraient entre les Etats-Unis et la Russie, cette disposition peut facilement aboutir en une cause de friction entre ces deux partis politiques si l'on tient compte surtout du fait qu'ils ont connu un long passé de luttes militaires. Or, les faits démontrent qu'une amitié réelle et une coopération effective entre ces deux puissances mondiales contribueraient beaucoup à la solution des difficultés en Chine, beaucoup plus même que tout ce que nous pouvons faire nous-mêmes.

“Le contraire aussi est vrai, qu'une coopération à l'intérieur même de la Chine peut influencer les relations américano-soviétiques. Comme le disait si bien John Carter Vincent, directeur des Affaires d'Extrême Orient pour le Secrétariat américain, la mission de la Chine est de rapprocher les Etats-Unis et la Russie Soviétique. Cela est essentiel non seulement pour la paix internationale, mais aussi pour notre propre bien. Ce n'est qu'en édifiant une amitié bi-latérale avec les Etats-Unis et la Russie que nous pouvons éviter de creuser davantage le fossé entre ces deux puissances. Notre politique devra être bienveillante à la fois envers les Etats-Unis et l'Union Soviétique et ne jamais être anti-américaine ou anti-soviétique.

LA SENTIMENTALITÉ N'EST QUE NUISIBLE

“Si nous considérons avant tout les besoins des peuples, nous verrons que nos relations avec les Etats-Unis et avec la Russie doivent être semblables, même si superficiellement elles semblent différer. Accueillir l'amitié de l'un et refuser celle de l'autre finirait par rompre l'équilibre de la Chine au sein des nations. Du point de vue chinois, ces deux grandes nations alliées commandent le même respect malgré les différences de leurs systèmes politiques. Comme individus, les Chinois n'ont aucune animosité envers les Américains ou les Russes, et n'ont aucune raison d'en avoir. Toute rancœur n'est, en effet, que le résultat de préjugés venant de l'égoïsme. Cela ne représente nullement les sentiments d'un peuple ou d'un état. Ainsi, avant le retrait des troupes soviétiques, il existait en plusieurs endroits de la Chine un courant anti-soviétique. Nous n'approuvons nullement cette attitude. Et actuellement nous entendons au cours des négociations pour une trêve en Mandchourie l'expression d'opinions dans le Yenan, visant à provoquer une réaction anti-américaine. Nous n'approuvons pas davantage cette attitude. Nous croyons que ces attitudes sont inutiles et nuisibles à la solution des problèmes.

“Si nous considérons le bien même du pays, nous ne devons jamais être anti-américains, pas plus que anti-soviétiques. Notre politique étrangère doit être la suivante : cultiver des relations amicales à la fois avec les Etats-Unis et la Russie, quel que soit le parti politique qui détient le pouvoir. Nous souhaitons ardemment que nos partis politiques ne se laissent pas aveugler par leurs partis pris et n'induisent pas la nation en erreur.”

NOTRE COUVERTURE

Les habitués de l'intéressante émission “Cœur Atout” sauront sans doute de qui nous voulons parler quand nous mentionnons les noms de “Pruneau” et de “Lise”. Ces deux personnages des plus sympathiques sont, dans la réalité, ROBERT GADOIS et LUCIENNE LETONDAL que nous voyons ici dans une pose d'une charmante ingénuité. En page 6 de ce présent numéro du SAMEDI, on trouvera un article illustré sur “Cœur Atout”.

Photo Le Samedi — Conrad Poirier.

“QUEL CHANCEUX! IL A UNE ‘MÈRE MODÈLE’!”

La vigueur et l'entrain de Paddy Syme témoignent de la sollicitude maternelle qui l'entoure

BETTY SYME, de Toronto, en plus d'être modèle, artiste et pianiste, est aussi une mère modèle qui reconnaît l'importance d'une santé robuste. Aussi joue-t-elle régulièrement au badminton afin de se maintenir en forme pour s'acquitter de ses devoirs ménagers et professionnels.

Son fils Paddy, un petit espiègle de 3 ans, aime bien faire comme sa maman. Il aime aussi s'adonner aux sports, tapoter des airs sur le piano et prendre soin de ses dents et de ses gencives comme un grand garçon.

Matin et soir, tout comme sa mère, il brosse ses dents avec de la pâte dentifrice Ipana, après quoi il s'en sert pour masser ses gencives afin d'en activer la circulation. A l'instar de milliers d'autres femmes, Betty Syme a recours à Ipana et au massage pour garder ses gencives fermes et saines, ses dents blanches et éclatantes—et pour prévenir cette “teinte rosâtre” qui provient souvent de gencives négligées.



Première leçon de badminton—Dans l'école du moniteur, Betty dit à Paddy que pour jouer une bonne partie de badminton il faut une bonne raquette et une balle bien empennée. Elle lui donne un autre bon conseil quand elle lui dit: “pour avoir des dents solides, blanches et saines, il faut les broser au moins deux fois par jour

avec de la pâte dentifrice Ipana et aussi masser les gencives régulièrement.” Ce traitement peut beaucoup pour avantager votre sourire—le rendre plus captivant. Quand les gencives sont fermes et pleines de santé, les dents sont plus propres, plus blanches—le sourire plus rayonnant.

Un produit Bristol-Myers
Fabriqué au Canada



Pour
des gencives plus fermes
—des dents plus blanches
Ipana et le Massage



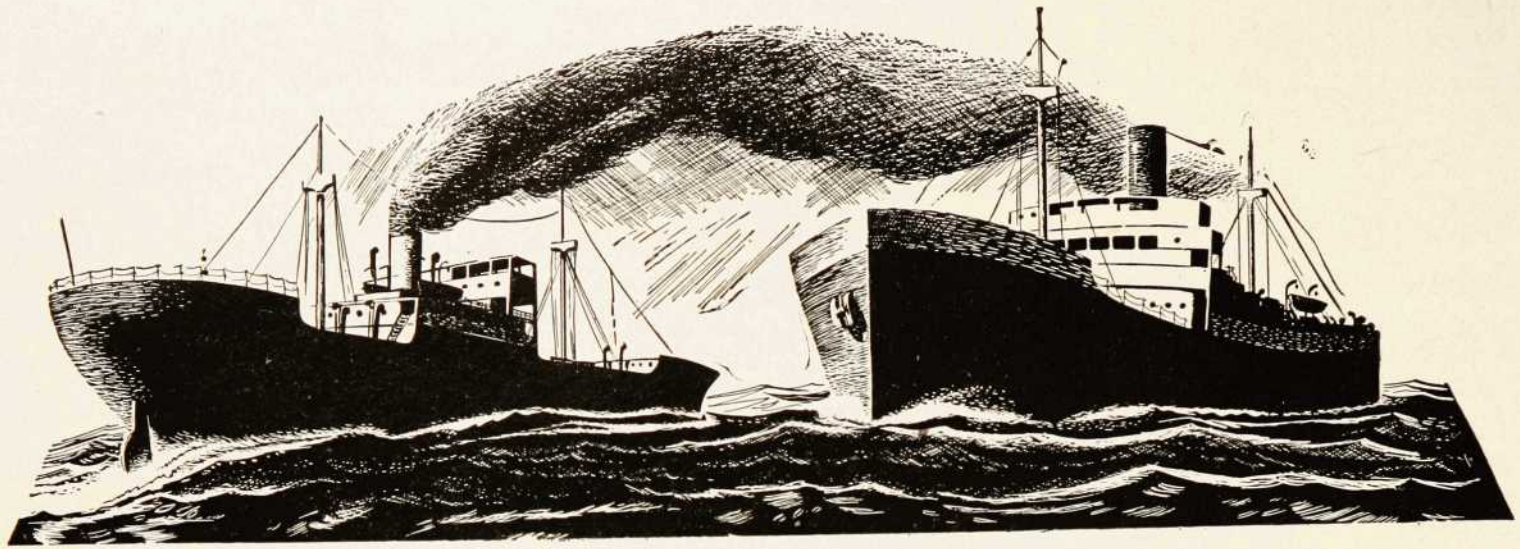
Musicien à un doigt pour le moment, Paddy est entre bonnes mains pour apprendre à jouer du piano car sa mère est diplômée du Conservatoire de Musique de Toronto et papa chante au théâtre et à la radio. Paddy en connaît déjà long aussi au sujet de l'hygiène dentaire. Il sait que le beau sourire de sa mère doit beaucoup à Ipana et au massage.



“Ca, c'est bien fait” dit Maman en regardant Paddy broser ses dents avec Ipana, le dentifrice au bon goût. Après, il masse ses gencives avec un peu d'Ipana pour activer la circulation et les empêcher de devenir tendres. Des gencives négligées, privées d'exercice, peuvent devenir flasques et saignantes et nécessiter les soins d'un dentiste.



Parfois même un écolier de troisième année peut en apprendre aux parents. Dans des milliers d'écoles canadiennes, on enseigne aux élèves que le massage des gencives est nécessaire à la santé des dents. Une enquête récente démontre que 7 dentistes sur 10 recommandent le massage régulier des gencives pour sauvegarder la santé des dents et des gencives.



Le cercle magique



1 La production des marchandises qu'embarqueront les vaisseaux en partance crée plus d'affaires pour tous. Par exemple ...



2 Les cultivateurs produisent plus pour la vente à l'étranger ...



3 Il y a plus de positions dans les fabriques vu qu'elles produisent plus de marchandises pour la vente à l'étranger ...



4 Les prix sont plus avantageux parce qu'il en coûte moins pour les fabriquer en série ...



5 L'argent que nous obtenons de nos clients étrangers contribue à payer les marchandises qu'ils fabriquent et dont nous avons besoin ...



6 De la sorte nos fabriques obtiennent les matières premières qui leur sont indispensables ... comme l'étain, les produits chimiques, les fibres ...



7 Certaines de ces matières sont transformées en ficelle d'engrègement, en poches, insecticides et autres articles qui aident nos cultivateurs à produire et vendre leurs récoltes ...



8 Et nous recevons toute une série de produits que nous ne pouvons cultiver ici, comme des fruits tropicaux, du café ... pour la table.



9 Ou du coton et de la toile pour nos vêtements ... des carpettes pour nos planchers ... de l'essence pour nos automobiles.



10 C'est de la sorte que la prospérité revient, il se dépense plus d'argent et les marchandises que nous achetons sont meilleures ...

REGARDEZ CES NAVIRES. S'ils sont bien calés c'est un signe de prospérité pour nous. Savez-vous pourquoi?

Le navire en partance est chargé de marchandises que nous fabriquons et cette fabrication crée de l'ouvrage et des salaires. Le navire qui entre est chargé de marchandises étrangères. Ces marchandises créent aussi de l'ouvrage et de salaires; il faut qu'elles soient ou fabriquées davantage ou détaillées dans nos magasins.

Ce Cercle Magique du commerce avec l'étranger paye plus du tiers de tous les gages et salaires au Canada. Nous voulons dire par ceci du travail équivalant à trois positions ordinaires sur huit. Il s'agit donc de votre enveloppe de paye, de votre position, ou de votre profit d'affaires, et non pas de celui du voisin seulement. C'est pourquoi vous devriez vous y prendre de la façon suivante pour aider le Cercle Magique à vous garantir les comforts de la vie: tout d'abord, si vous devez attendre un peu plus longtemps pour la marchandise désirée, subissez le délai de bonne grâce, soyez patient, donnez aux gens qui produisent la chance d'expédier tout ce qu'ils peuvent outre-mer car si nous n'approvisionnons pas nos clients étrangers IMMEDIATEMENT, nous les perdrons. En second lieu, allez-y de votre mieux dans tout ce que vous fabriquez, puis-qu'une certaine proportion est destinée aux marchés étrangers, où il est sûr qu'elle édifiera ou gâtera nos futures relations d'affaires.

Toute personne qui vend ou achète des marchandises à l'étranger crée de la prospérité au Canada même. C'est pourquoi nous avons un Office du Commerce extérieur au Ministère du Commerce. Cet Office maintient des Commissaires du Commerce dans vingt-neuf pays, ainsi qu'un personnel d'experts en importation et en exportation à Ottawa, chargés de recueillir les informations les plus récentes sur les débouchés étrangers et de donner l'aide la plus pratique à tous les commerçants qui désirent acheter ou vendre dans les autres pays.

L'HON. JAMES A. MACKINNON, MINISTRE
M. W. MACKENZIE, SOUS-MINISTRE

35 CENTS DE CHAQUE DOLLAR QUE VOUS GAGNEZ PROVIENT DU COMMERCE CANADIEN À L'ÉTRANGER

MINISTÈRE DU COMMERCE, OTTAWA, CANADA

LES PUBLICATIONS
POIRIER, BESSETTE
& CIE, LIMITÉE

Membres de l'A. B. C., et de
l'Association des Éditeurs de
Magazines du Canada

Le Samedi
La Revue Populaire
Le Film

975-985, RUE DE BULLION
MONTREAL — CANADA

Tél: PLateau 9638*

Président: FRED POIRIER
Vice-prés.: GEO. POIRIER
Directeur: JEAN CHAUVIN

Rédacteur en chef:
GERALD DANIS

Chef de publicité:
CHARLES SAURIOL

Directeur artistique:
HECTOR BRAULT

Chroniqueur sportif:
OSCAR MAJOR

Chef du tirage:
ODILON RIENDEAU

NOS REPRESENTANTS:

WILFRID DAOUST

20, Onzième Avenue, Lachine
(Ottawa, Hull, Sherbrooke,
Drummondville, Saint-Hyacinthe,
Sorel, Granby, Farnham, Saint-
Jérôme, Joliette et les environs.)

ADELARD PARE

6, rue du Pont, Québec
(Québec et Lévis)

PAUL LARIVIERE

1710, rue St-Philippe,
Trois-Rivières
(Trois-Rivières et
Cap-de-la-Madeleine)

Autorisé comme envoi postal de
la deuxième classe, Ministère des
Postes, Ottawa.

Entered at the Post Office of
St. Albans, Vt., as second class
matter under Act of March 1879

ABONNEMENT
CANADA

Un an - - - - - \$3.50
Six mois - - - - - 2.00

ETATS-UNIS

Un an - - - - - \$5.00
Six mois - - - - - 2.50

AU NUMERO:
10 cents

HEURES DE BUREAU:
9 h. a.m. à 5 h. p.m.
du lundi au vendredi.

AVIS AUX ABONNES — Les
abonnés changeant de localité
sont priés de nous donner
un avis de huit jours,
l'emballage de nos sacs
de malle commençant cinq
jours avant leur expédition.

A la recherche de nouveaux canadiens

À U congrès de la Chambre de Commerce du Canada, tenu à Winnipeg, les délégués ont adopté une résolution pour prier le gouvernement canadien d'appliquer sans retard une vigoureuse politique d'immigration. On a invoqué l'argument que le Canada était insuffisamment peuplé et qu'il devait favoriser, par la venue ici d'étrangers, la création de nouvelles industries et l'accroissement de la production nationale. On a toutefois pris soin d'ajouter, ce qui est réconfortant, qu'il s'agissait d'immigrants éventuels qui fussent *selected* et *desirable*. Dans ces conditions, la discussion peut s'engager utilement.

Il nous revient à la mémoire que l'ancien premier ministre anglais Lloyd George prévoyait pour le Canada une population de 200,000,000 d'habitants tandis que l'économiste Stephen Leacock majorait ce chiffre à 250,000,000. Mais le premier, bouillant orateur, se laissait volontiers griser par sa propre éloquence, et le second demeurait toujours un humoriste de grande classe; aucun des deux, à vrai dire, n'avait poussé très loin ses recherches dans la science démographique.

Il n'empêche que la population du Canada a de quoi frapper l'imagination de tout Européen. Alors qu'en Grande-Bretagne, on compte 500 personnes par mille carré et que la proportion est encore plus élevée en Belgique, le Canada n'en a que trois et demi. Comparaison n'est pas raison, c'est entendu, mais l'écart toutefois est tel qu'il suscite des réflexions. La terre européenne est beaucoup plus humanisée que la nôtre et se prête mieux, dans l'ensemble, à une population nombreuse. Cependant, il y a les Etats-Unis, sur le même continent que nous, où l'on trouve 44 habitants par mille carré, soit environ quarante de plus que nous.

A cela, il est facile de répondre que nos vastes espaces sont très souvent désertiques; ainsi, le Bouclier laurentien ne peut faire vivre que quelques individus. Même dans la province de Québec, le savant géographe Raoul Blanchard a démontré qu'il serait difficile d'augmenter sensiblement le chiffre de notre population. Il faut donc en prendre son parti: la démographie n'est pas exclusivement fonction de l'étendue d'un territoire, beaucoup d'autres facteurs jouent un rôle primordial que nous aurions tort de négliger dans une juste appréciation de la situation.

Au reste, nous n'avons pas tellement manqué d'immigration, mais beaucoup de ceux qui sont venus s'installer chez nous n'y sont demeurés que quelques mois ou quelques années, préférant se rendre aux Etats-Unis, attirés par l'appât de salaires plus élevés. Quelques chiffres aideront à fixer nos idées sur le sujet. Le Canada compte aujourd'hui 12 millions d'habitants; les deux-tiers environ sont le résultat naturel de l'excédent des naissances sur les décès. Quant au solde de 4 millions, ils proviennent surtout de la Scandinavie et de l'Europe centrale. Mais ils sont venus beaucoup plus que 4 millions; les autres sont partis...

Ainsi, dans le seul espace de trente ans, soit de 1901 à 1931, il est entré au Canada 5,085,708 immigrants; chiffre imposant, surtout si l'on y ajoute les naissances survenues chez ces familles au cours de cette période. L'inconvénient, c'est que près de 70 pour cent de ces nouveaux venus, soit exactement 3,409,184, n'ont fait que passer dans notre pays. Par la suite, à cause de la crise économique, il a fallu fermer nos portes aux vagues d'immigration massive qui déferlaient sur notre pays, si bien que de 1931 à 1941, nous n'avons reçu que 140,361 nouveaux Canadiens, soit moins de quinze mille par année.

Aujourd'hui, les événements ont beaucoup changé. Il existe à travers le monde un nombre con-

sidérable de réfugiés qui cherchent un havre de salut en Amérique et qui entrevoient le Canada comme la terre promise, loin des traditionnelles querelles de l'Europe. (Ils ne tiennent pas compte qu'advenant une guerre russo-américaine, notre pays serait le champ de bataille idéal, mais passons...). Ces réfugiés, ces sans-patrie qui errent de par l'Europe en quête d'un gîte, ne sont pas tous des sujets d'élite. Il y en a toutefois un certain nombre dont l'apport à la vie canadienne pourrait être tout à fait estimable. D'où la nécessité d'une immigration sélective, qui vise d'abord à sauvegarder les intérêts de notre pays.

C'est exactement la politique qu'a recommandée, au mois d'août dernier, un comité du Sénat chargé d'enquêter sur ce sujet. C'est la seule attitude logique, si l'on ne veut pas indûment encombrer le marché du travail et hâter le déclenchement d'une nouvelle crise de chômage. Les unions ouvrières sont alertées à cet égard et s'opposent fermement à tout projet d'immigration sans discernement. S'il est en principe excellent de favoriser le peuplement du Canada, il ne faut pas cependant que cette opération s'accomplisse au détriment du Canada. Charité bien ordonnée...

On s'attend donc à ce que le gouvernement fasse connaître ses intentions au cours de la prochaine session. Jusqu'à maintenant, nos portes demeurent, sinon cadenassées, du moins très peu entr'ouvertes. Pendant la guerre, une mesure d'exception a permis l'entrée de 3,500 réfugiés sans foyer. On a annoncé ces dernières semaines qu'on devait recevoir sous peu 4,000 vétérans de l'armée polonaise du général Anders; ces militaires qui ont loyalement combattu sous nos drapeaux refusent de rentrer dans une Pologne devenue vassale de la Russie soviétique. Il est désormais loisible aux parents de tout résident canadien de venir le rejoindre. Enfin, n'oublions pas que nos soldats, qui ont parcouru les divers champs de bataille de l'Europe, se sont mariés là-bas, surtout en Angleterre. On calcule en effet que nous recevons plus de 45,000 épouses de guerre. Et elles sont bien rares celles qui arrivent sans porter dans leurs bras un bébé joufflu et rose...

La question de l'immigration touche de près à la politique. Les Canadiens français s'y sont toujours montrés réfractaires pour des raisons légitimes. Ce fut en effet la sottise de certains fanatiques de se servir de l'immigration comme d'une arme contre nous, pour diminuer notre importance numérique et partant notre influence au sein de la Confédération canadienne. Il n'est donc pas étonnant que nous nous soyons toujours dressés contre toute entreprise d'étouffement.

Si l'on voulait pratiquer une véritable politique d'immigration sélective, beaucoup de préventions tomberaient par elles-mêmes. Cette sélection devrait s'opérer, non pas seulement eu égard à la compétence professionnelle ou technique non plus qu'à la valeur morale des aspirants-émigrants, mais aussi relativement à leurs origines ethniques. Ne serait-il pas possible d'établir une espèce de contingentement, selon lequel nous pourrions compter sur un nombre satisfaisant d'immigrants français, belges et suisses qui renforceraient nos effectifs? De cette façon, je demeure convaincu que les Canadiens français ne se feraient plus les adversaires farouches de l'immigration.

Dans ce domaine comme dans tous les autres, c'est toujours le compromis qui doit prévaloir dans un pays mixte. Avec de la bonne volonté réciproque, il ne devrait pas être tellement difficile de s'entendre et de collaborer à la grandeur de notre pays.

Roger DUHAMEL

LA "FAMILLE LABRIE" SUR LES ONDES

"COEUR ATOUT"

Par GASPARD ST-ONGE



Photos du haut, Pruneau (Robert Gadois) et Lise (Lucienne Letondal). — Au centre, Jean Labrie (Gérard Berthiaume) et Agnès Mansart (Nicole Germain). — Ci-dessous, de gauche à droite, Guy Mansart (René Coutlée), "Froufrou" (Marjolaine Hébert); l'auteur, Hélène Fréchette-Leduc et Sophie Labrie (Jeanne Demons).—Photo du haut, à droite, Elisabeth Darcy (Sita Riddez).



COEUR ATOUT est une émission quotidienne d'un quart d'heure, présentée sur le réseau de Radio-Canada et composée par Mme Hélène Fréchette-Leduc. Ce roman radiophonique se déroule avec succès depuis un an et on assure que son auditoire est en grande majorité féminin. Il n'y a pas à s'en étonner puisque les femmes s'intéressent plus que les hommes aux délicats problèmes du cœur et aux récits teintés de romanesque. On peut même dire, sans crainte d'être contredit, que la femme canadienne a plus de goût que son mari, toujours absorbé par sa profession, pour tout ce qui contribue au développement intellectuel. Il n'y a qu'à regarder à vol d'oiseau l'assistance qui remplit les salles de concert, de cinéma, de théâtre, les visiteurs des expositions de peinture et les auditeurs de conférences, pour reconnaître le bien fondé de cette assertion.

Mme Hélène Fréchette-Leduc n'est pas une débutante dans l'art d'écrire et ses hérédités maternelles semblaient nécessairement l'orienter de ce côté. Son mariage avec M. Paul Leduc, directeur des émissions dramatiques de Radio-Canada, l'aura sans doute décidée à choisir comme mode d'expression la radio plutôt que le livre, c'est-à-dire la littérature dramatique.

C'est pourquoi on doit à Mme Fréchette-Leduc de nombreuses contributions radiophoniques. Elle a débuté par des adaptations de pièces: *La Reine morte* de Montherlant, *les Mal-Aimés* de Mauriac, *Le Voyageur sans Bagage* d'Anouilh et plusieurs autres; de livres: *La Noël au Canada*, *Originaux* et *Détraqués* de Louis Fréchette, *Les Opiniâtres* de Léo-Paul Desrosiers; de films: *Les Anges du Péché* de Giraudoux, *Sœur Béatrice* de Maeterlinck, *La Maternelle* de Léon Frappié, etc.

Mme Fréchette-Leduc a aussi préparé diverses émissions spéciales, soit pour le temps des fêtes, soit pour la célébration de centenaires.

Quant à l'émission de *Cœur Atout*, son intrigue se déroule autour d'une famille; les Labrie, famille qui comprend le père (Georges), la mère (Sophie), une fille de 20 ans (Véronique) et un fils d'un an plus jeune (Jean). Vingt-cinq personnages, presque tous importants et quelques-uns épisodiques, évoluent autour des Labrie. L'une des créations les plus vivantes de ce sketch est le personnage de Pruneau, bon petit diable de 15 ans, plein de cœur et d'imagination, toujours prêt à secourir ceux qui sont plus malheureux que lui. Mentionnons aussi le rôle du médecin, de l'infirmière, de deux religieuses, d'un vieillard de l'hospice, sans oublier la famille Mansart où règnent la finance et le snobisme.

PARMI les nombreuses questions à résoudre par le traité italien, celle de la frontière avec la France n'est certes pas la plus ardue. Le problème qui se pose ne soulève pas les passions comme cela arrive quand on met de l'avant la race, la langue ou le sentiment d'un peuple. La question est plutôt technique. La France estime que sa frontière est mal tracée et qu'il en résulte, pour ceux de ses habitants qui vivent en bordure de cette frontière, de graves inconvénients qui ont été mis en lumière au cours de la récente guerre. Voilà pourquoi elle demande une modification de tracé. Il ne s'agit donc pas ici de réparations exigées pour les dommages causés par l'occupation des troupes italiennes, ni de sanctions, mais de redressement d'une situation comportant de nombreux désavantages. Ceux-ci peuvent être classés en six points principaux et d'importance for inégale.

La cession de la haute Roya est d'ailleurs, de toutes celles demandées dans ces six points, la seule qui ait une répercussion économique et humaine de quelque valeur. Aussi la protestation de l'Italie ne s'est-elle pas fait attendre. Elle insistait à la fois sur le caractère italien des populations de la zone d'occupation et sur l'utilité du courant électrique qui y est produit.

La Conférence des Quatre jugea donc utile d'envoyer sur place une commission d'enquête. Le rapport de celle-ci, tout en mettant en doute la spontanéité des manifestations pro-italiennes dont elle a été l'objet pendant son voyage, affirme que Tende et Brigue se partagent des majorités respectivement italiennes et françaises, que la langue française, bien que non officielle, y est partout connue. En cas de cession, les membres de la commission suggèrent de régler la répartition du courant électrique produit sur place entre la France et l'Italie.

La région contestée comprend les deux petites villes maritimes de Tende et de Brigue, soit au total un peu moins de 10,000 habitants. La ville de Tende est accrochée au bas d'un versant des Alpes italiennes, tandis que celle de Brigue, également dans la vallée arrosée par la Roya, est sur le versant nord du tunnel du Simplon.

Comme les journaux nous l'ont appris, on a fait droit aux réclamations de la France et les deux villes maritimes lui, ont été concédées.

Photo du haut, la petite ville de Tende, dans la vallée de la Roya. — Au centre, sortie du tunnel de Simplon conduisant à la vallée Roya. — Ci-dessous, un aspect typique de la petite ville de Brigue. D'Italiens qu'ils étaient, ces paysages sont devenus français à la suite de la rectification des frontières entre ces deux pays. *Photos Associated Press.*



FRANCE-ITALIE

RECTIFICATION de FRONTIÈRES



Le Bain des Squelettes, étrange vision suggérée par la mythologie iroquoise qu'un prêtre de Saint-Sulpice a su traduire sur la toile d'une façon qui n'est pas sans ressembler à celle du moderne Dali.

8



Le Génie du Lac des Deux-Montagnes, un être au buste d'Iroquois dont la face rubiconde aux yeux noirs, au nez aquilin, au sourire amusé et câlin, a pour sourcils deux longues plumes. A ses pieds, tortues et reptiles.



Le Bicéphale et la Flèche enchantée. Ce monstre à deux têtes, aux narines fumantes, ce peut être la menace des intempéries auxquelles étaient exposés les Indiens. Le combat à l'aide d'une flèche situe le caractère des premiers habitants du pays.

AU MUSÉE DE NOTRE-DAME DE MONTREAL

Peinture et mythologie iroquoise

LES CINQ PEINTRES font partie d'un groupe de neuf par M. Arthur Guindon, prêtre de St-Sulpice, qui vécut de 1864 à 1923. Il fut un peintre, un écrivain et même, dans une certaine mesure, un poète. On lui doit deux volumes : *En Mocassins* (1920) et *Aux Temps héroïques* (1922). Dans ces ouvrages, il nous renseigne sur les mœurs et les croyances des deux grandes familles des Indiens d'Amérique : les

Hurons-Iroquois et les Algonquins. Les poèmes et les tableaux de M. Guindon sont en marge des mythologies et des folklores indiens et s'efforcent de nous éclairer sur les doctrines assez vagues et les nombreuses superstitions de ces peuples primitifs. Nous sommes ainsi à même de constater combien totalement la mythologie indienne diffère des mythologies grecque, romaine et persane.

Voici quels sont les titres et les sujets des cinq tableaux reproduits ci-contre :

Le Bain des Squelettes : des squelettes d'hommes et de monstres se baignent dans un lac ou se reposent sur ses rives.

Le Génie du Lac des Deux-Montagnes : c'est un être au buste d'Iroquois, aux pieds de héron et qui bat des ailes. Il a des yeux noirs et un nez aquilin dans une face rubiconde. Ses sourcils sont faits de deux longues plumes, dans sa bouche chante un roseau, à ses pieds rampent des reptiles.

Le Bicéphale et la Flèche enchantée : un village perché sur une colline est prisonnier d'un énorme serpent à deux têtes, mais un enfant courageux le délivrera en ravissant au monstre une flèche enchantée.

L'Ascension d'Agohae : aucune terre n'est en vue de la barque dans laquelle voguent les six premiers hommes. Leurs cheveux grisonnent et ils sont sans postérité. Les oiseaux disent en leur langage qu'il y a dans le ciel une femme et on délègue Agohae pour l'aller chercher.

Le Serpent foudroyé : ce monstre habite le lac Ontario où il engloutit nombre de victimes. Un jour,

Le Serpent foudroyé, autre aspect d'une mythologie qui, pour différente qu'elle soit de la grecque, de la romaine ou de la persane, n'en présente pas moins une abondante richesse d'imagination.



L'Ascension d'Agohae. Aucune terre n'est en vue de la barque dans laquelle voguent les six premiers hommes. Les oiseaux disent en leur langage qu'il y a dans le ciel une femme et on délègue Agohae pour l'aller chercher. Photos Le Samedi.

il s'aventure trop près des chutes et l'esprit du Tonnerre l'y foudroie.

Les titres des quatre autres peintures qui complètent cette série sont : le *Fléau des Têtes*, le *Dieu du Tonnerre*, le *Fléau des Géants* et le *Monstre chantant*. A la suggestion de M. Marius Barbeau, ce dernier tableau ainsi que le *Bain des Squelettes* ont été prêtés à une société artistique de Détroit qui tient actuellement, dans plusieurs villes américaines, une exposition de culture et de folklore canadiens.



ORIENT ET OCCIDENT

Le Japon d'aujourd'hui

Par Gaétan Leblanc

30,000 soldats américains sont actuellement chargés de faire l'occupation du Japon et de le pacifier. Sur une superficie de 19,500 milles carrés, vivent dix millions de Japonais affamés, abattus et souvent sans foyer. Ce district est celui qui a été le plus complètement détruit, soit par la bombe atomique, soit par des bombardements de moindre importance.

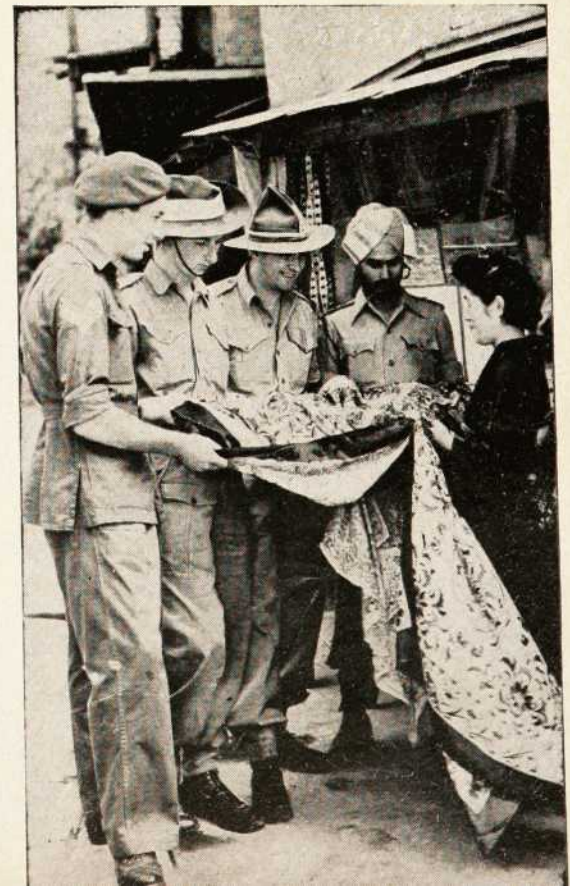
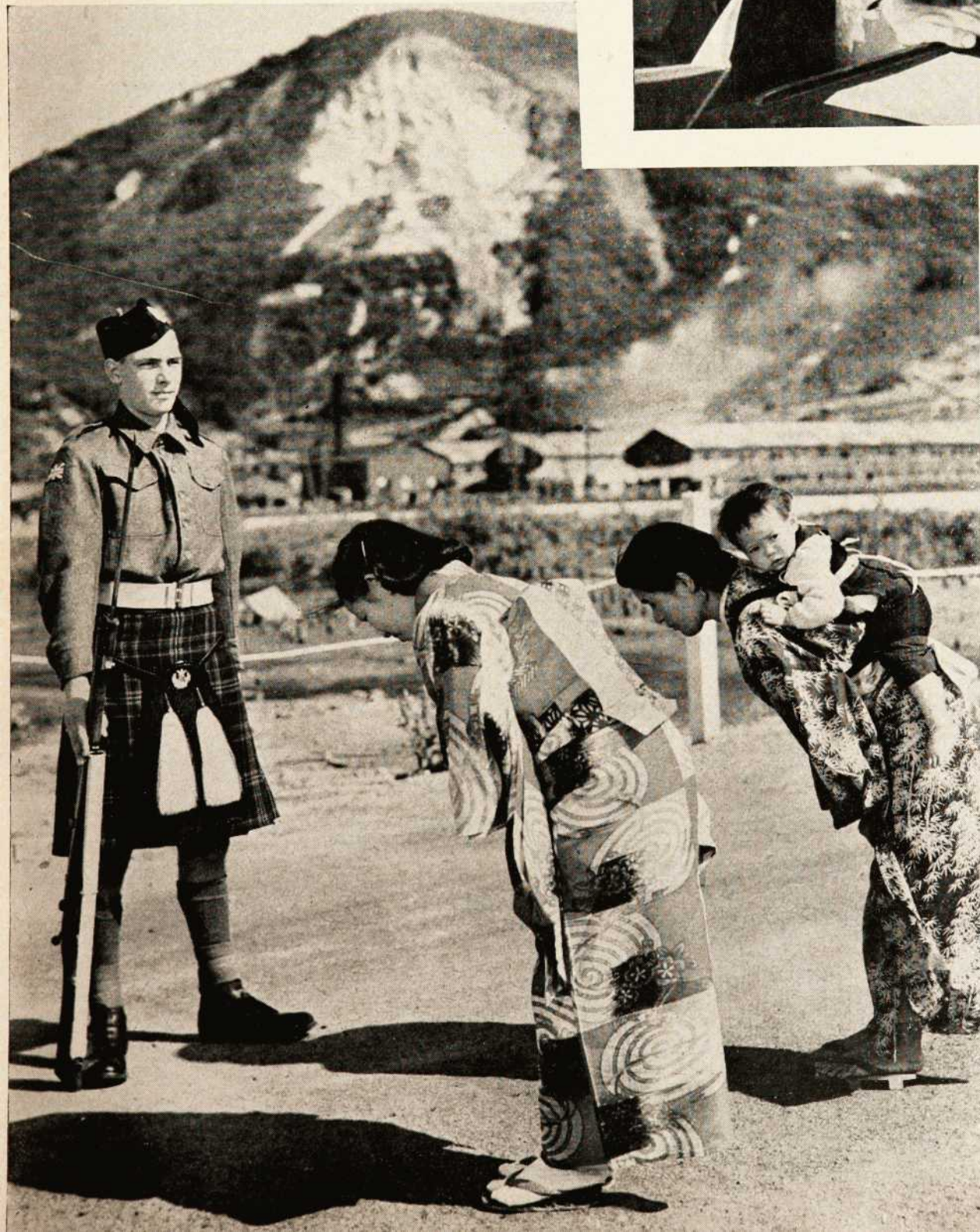
Kure était la principale base navale du Japon. Jusqu'au moment de la capitulation, le nombre de ses effectifs et l'étendue de son territoire étaient des secrets jalousement gardés. Son port n'est plus aujourd'hui qu'un amas de débris métalliques tordus par les flammes. Les fragiles maisons des ouvriers ne sont plus qu'un souvenir. Toute cette région est en quelque sorte le cimetière d'une puissance maritime qui se croyait invincible. Cent cinquante sous-marins minuscules ont dû être détruits par ces mêmes jeunes japonais qui avaient appris avec tant de fierté à les diriger. Quant aux navires de plus fort tonnage, plusieurs ont été conduits en pleine mer où on les a torpillés.

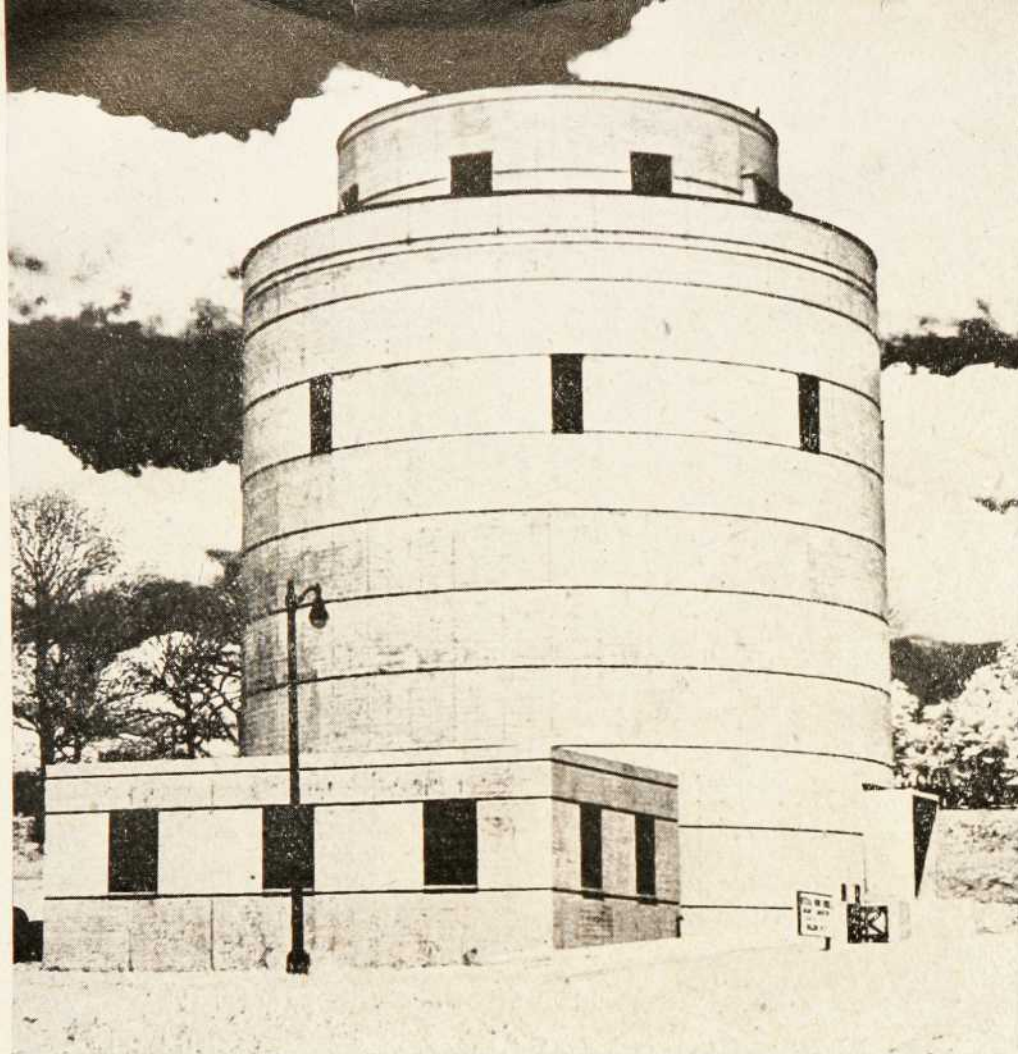
On a découvert, dans la même région, 226,000 tonnes de munitions et déterré 17,000 tonnes de gaz nocif.



Le passage trop rapide d'un système féodal à une démocratie moderne comporte de sérieux désavantages ainsi que des problèmes délicats. Il en résulte des frictions, des incompréhensions et parfois des rancunes. Les Japonaises, cependant, sont plus disposées à collaborer avec les Alliés que leurs époux, blessés dans leur fierté nationale. Aussi n'est-il pas rare de voir les jeunes sœurs de Madame Chrysanthème [Lire la suite page 42]

Photo du haut, soldats occidentaux prenant des leçons de japonais. — Ci-contre, à gauche, Japonaises saluant un soldat britannique à la façon du pays. — Ci-dessous, plusieurs pays du Commonwealth qui se trouvent représentés ici par ces militaires des forces d'occupation prenant un vif plaisir à l'achat des soieries. Photos Wheeler.





Qu'est-ce ? Un mausolée ? Une voûte pour le Trésor national ? Ni l'un ni l'autre : il s'agit ici d'une espèce de silo ou tunnel vertical destiné à mettre à l'essai parachutes et avions miniatures. Cet édifice de forme circulaire a été élevé à Dayton, Ohio, au coût d'un million de dollars. Il a cent pieds de hauteur et cinquante de diamètre. Un immense éventail mu par une force motrice de 1,200 c.v. déplace la colonne d'air à une vitesse de 135 milles à l'heure.

Photo International News.

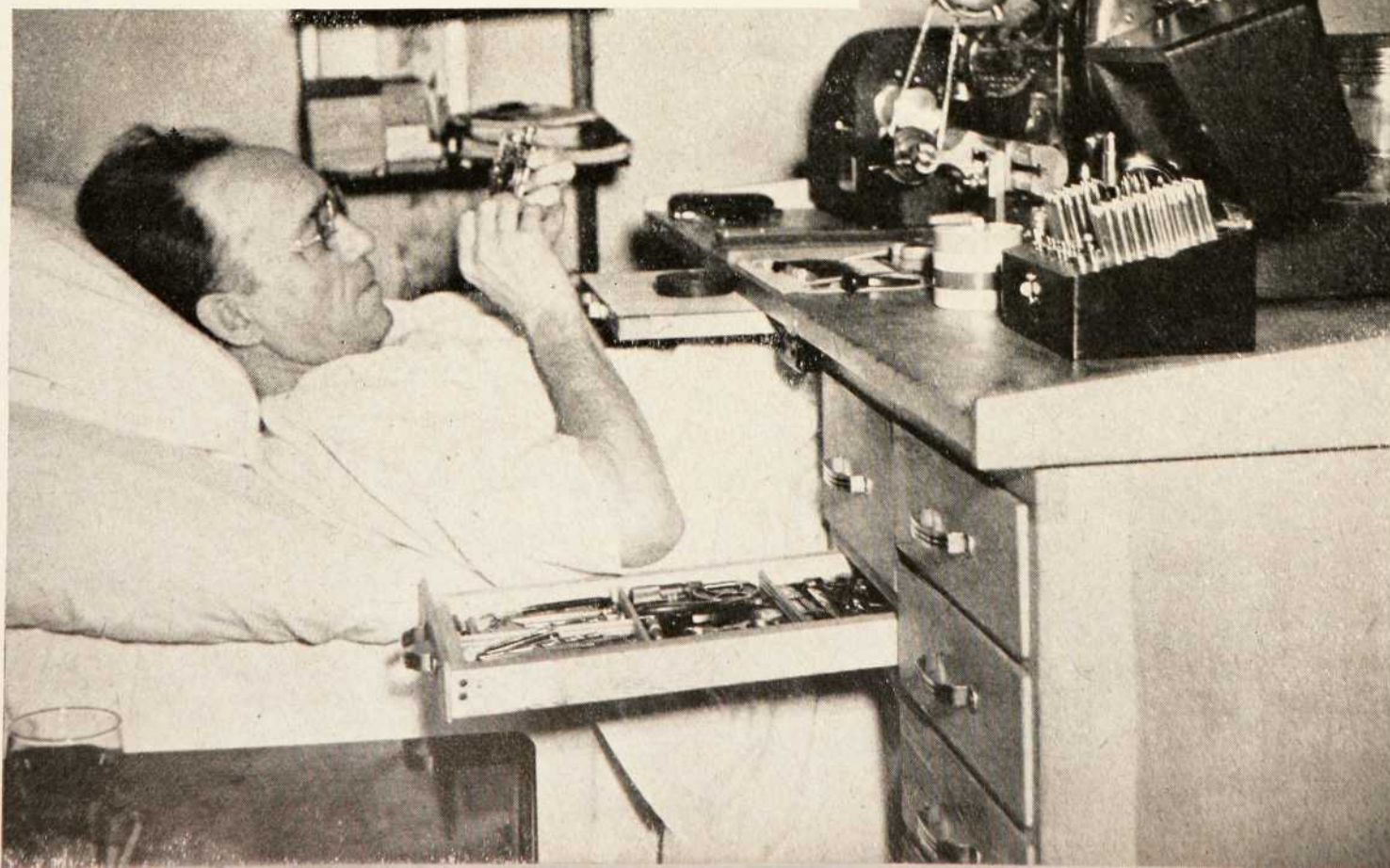


Ci-dessus, voilà qui donnera une saisissante idée de la grande misère des enfants d'Europe. Ces trois petits Tchécoslovaques quittent la chapelle d'un vieux château dans lequel se trouvent aujourd'hui les quartiers de la Croix-Rouge de ce pays. Sans les bienfaits de cette dernière, on peut se demander ce que seraient devenus ces enfants dans un pays qui connut une si longue occupation.

Photo International News.

10

Cà et là par l'image



A ceux qui trouvent que la vie est amère, nous recommandons de méditer sur le cas de ce paralytique qui n'a conservé que l'usage des bras à la suite d'un accident d'automobile qui remonte à 1933. GLENN WEINTZ, tel est son nom, reprit donc confiance et goût à la vie en devenant horloger. Il est reconnu aujourd'hui comme un expert en cet art délicat et les commandes affluent de toutes parts. Voilà bien une leçon de courage peu commune.

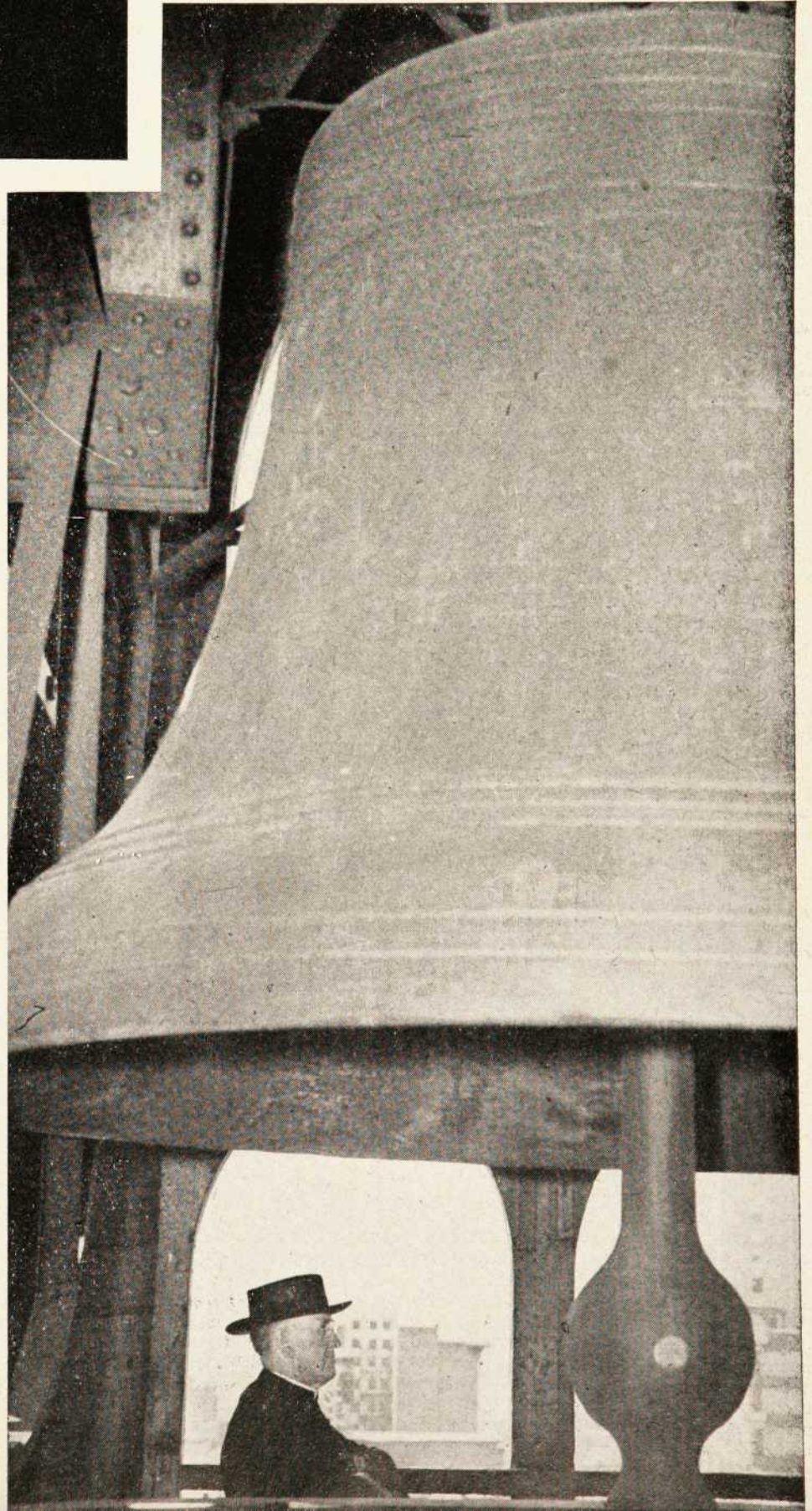
Photo International News.



Ci-contre, à droite, une rare photo du gros bourdon de l'église Notre-Dame, à Montréal. Afin de donner une juste idée de l'impressionnante dimension de ce bourdon, M. l'abbé ETIENNE BLANCHARD a bien voulu poser près de l'énorme battant. Notez que le bourdon proprement dit est mobile et qu'il nécessite une formidable charpente dont ne se fait pas idée le passant qui attend son tramway sur la Place d'Armes. Photo Le Samedi — Conrad Poirier.



Dernièrement, WINSTON CHURCHILL, que nous voyons ici alors qu'il passait en revue la garde d'honneur au Château de Douvres, était nommé Lord Gardien des "Cinq Ports". C'est la première fois qu'un roturier se voit décerner ce titre. Remarquez aussi que même en anglais, on dit "Cinq Ports", parlant de cette section de la côte de Grande-Bretagne sur la Manche.



L'ENFANT DE CHOEUR

NOUVELLE PAR
MARCELLE MICHELIN

LES CHANOINES PRÉBENDÉS de la cathédrale Ste Croix sommeillaient sur leurs stalles de chêne, dans les ombres violettes du chœur. Le triptyque d'argent sur la table de marbre, irradié par l'incarnat sanglant des rosaces, renvoyait dans ses panneaux leur image comme un miroir. Derrière le jubé, sur les prie-dieux des latéraux réservés aux riches bourgeois, plusieurs femmes aux pelisses de renard bleu et résilles d'émeraude faisaient valoir leurs gorges blanches.

Orléans, sous un ciel inde tavelé de lumière vive, regardait couler la Loire, paisible lac à flots d'or...

A la vue d'un petit enfant accroché à la houppe-lande cramoisie d'un vénérable procureur, ces messieurs levèrent le nez de leurs bréviaires. Les jolies bachelettes agenouillées aux bas-côtés embrassèrent au vol le lutin rondelet agrippé aux longues manches de l'honorable légiste.

Jamais l'enfant n'oublierait la digne rangée d'aubes blanches le toisant d'une tourelle à griffons ailés et feuilles d'acanthé, les doigts pâles posés sur le vélin doré d'une enluminure ancienne, les visages fermés des chanoines aux bécicles vénitienes, et le grand cierge cinabre brûlant sur la nappe de l'autel, caressant d'une patine acajou les aumusses fourrées de sable...

— "Benedicite! le bel enfant!" firent les chanoines, "mais qu'en ferons-nous, Maître Courtépée?"

— "Ecoutez plutôt son histoire".

Le légiste libéra de l'étreinte ses superbes manches en barbes-d'écrevisse, couleur de feuilles-mortes.

— "Ce garçonnet est sans famille", continua-t-il, "l'élèverez-vous, mes révérends? Il a nom Alain Renouard, fut tenu sur les fonts baptismaux par un parrain et deux marraines, tous morts aujourd'hui, Dieu aie leurs âmes!"

"J'ai connu son père, un homme de cœur, mais il était voué à une vie de misère. Sous les ordres d'Artus de Richemond, de la Hire et de Xaintrailles, il servit Charles VII dans la reprise de notre terre française. A l'assaut d'une forteresse près la Rochelle, un trait de vireton força sa retraite. Il ne laissa point, vous le pensez, rouiller sa brigandine, mais l'égrisa au lever du soleil, me disant qu'un jour il l'endosserait pour mourir. Sur le tard, il eut à mariage une belle poitevine, Bonne Perdriel, de Bressuire. C'était une saine fille, vigoureuse et bien prise dans son corsage de tiretaine, au clair regard français, doux et résolu à la fois, et tout irisé de lumière. Les épousailles furent célébrées à Orléans. C'était l'année de la grande révolte de Gand et le plat pays grevé par les guerres reverdissait sous les pas des Français."

— "Les anciens se souviennent encore de la misère de la France dans les premières années du siècle", interposa l'archiprêtre.

— "Renouard", poursuivit gravement le légiste, "avait été apprenti çavetonnier de la porte Renard avant d'embrasser le dur métier de routier, mais un jour, voyant Jehanne la Lorraine à travers la croisée, il abandonna derechef ses escarpins de cordouan..."

Lorsque Paris eut chassé la garnison étrangère, Charles VII fit une joyeuse entrée. Parmi les soldats, ledit Renouard, l'arbalète à l'épaule, en haubergeon d'acier et bonnet de drap parfaitement cylindrique, ressentait une grande fierté: "C'était un peu son œuvre; les petites gens venaient de libérer le sol. Devenu coutillier à cheval dans les compagnies d'ordonnance, c'est au cours de la campagne de Guyenne qu'il abandonna les armes.

Il demeura pauvre, le soldat désœuvré. Il refusa d'emprunter aux changeurs lombards, malgré la disette. Sa femme, courageuse au travail, filait le chanvre ou menait paître le troupeau communal. Ils eurent plusieurs enfants, mais ils moururent en bas âge, de misère, comme il arrive souvent; sauf un, ce fils très brun au regard gris. On l'aima follement, redoutant de le perdre comme les autres. Te souviens-tu, petit, des soirées d'antan aux genoux de ta mère?"

L'enfant leva plaintivement ses grands yeux...

Comment oublier la voix limpide, langoureuse chanson du soir dans les pins, lui redisant à voix basse les refrains populaires? ou le père, au front blanchi, empençant tristement les flèches sur le pas de la porte?

En été, il se couchait à leurs pieds, dans des joncs odorants étalés sur la dalle grise, et un rameau de merisier frappait gaïement contre les meneaux assombrés par le lierre. En hiver, on se serrait devant l'âtre pour ne point sentir la froidure suintant à travers la muraille, et la même branche sèche et nue martelait à la croisée un refrain monotone. Alors...

le père l'attirait entre ses rudes genoux et, tout en lui chauffant les mains entre les siennes, lui parlait de la paysanne au grand cœur qui enseigna l'amour de notre pauvre terre foulée. Et, lorsque la poitevine, bien lasse, pleurait leurs malheurs, surtout en écoutant vibrer les cloches du soir, le père lui disait doucement le mot de la grande Jehanne — "Il faut tout prendre en gré, m'amie, il faut tout prendre en gré."

Et l'enfant de soupirer devant ces beaux souvenirs, — "Je suis bien seul, sans eux!"

— "En vérité, il est bien seul!", répéta le procureur. "Un automne, la mère fut enlevée par les fièvres et le père, malgré son âge avancé, alla se faire tuer au siège de Perpignan. On mit l'ancienne maison de famille en crieie; on rasa la haie d'aubépines; on chassa les arondes sous les larmiers, et en venant le soir vérifier les registres, je trouvai ce garçonnet docilement juché sur une huche à pain, où on l'avait oublié..."

Une larme coula sur la joue ronde de l'enfant. Il l'avait aimée la triste chaumière au mur lézardé où le lichen poussait des traînées grises!

— "Mais enfin, maistre Courtépée, qu'en ferons-nous?" interrogea le doyen, car les yeux du chapitre se posaient sur sa tonsure. Et, maladroitement, ne sachant que faire, il esuya une larme sur les plis de son étole.



— Alain était un enfant d'un entendement bien au delà de son âge. Sa voix, fluette comme le roseau du pâtre, charmait les demoiselles...

Dessin de LE ROY

— "C'est un ange, donnez-le nous", proposèrent les bourgeoises.

— "Je suis un vieux célibataire" conclut froidement le légiste. "Je ne sais que faire d'un enfant; il est à vous, messires, qu'il devienne homme d'église".

Et, trempant dignement les doigts dans un bénitier de jaspe, il franchit le grand portail rouge...

Ainsi advint qu'Alain Renouard fut élevé à l'école cathédrale, en vue de la prêtreise, à l'ombre d'une vaste église, entre les murs froids, la voute d'arête et le dallage humide de la salle capitulaire. On l'avait installé derrière le fût d'une colonne byzantine, et l'écôlatre, en regardant de son côté, n'apercevait que le bout de ses deux sandales couleur châtaigne en cuir de cordoue...

Ils étaient, à la cathédrale, une trentaine d'enfants de chœur, florissante pépinière de moines, tendres bourgeois, douce semaille de vertus ecclésiastiques... Les hommes d'église, attendris, murmuraient à leur vue:

— "Benedicite! la belle moisson!"

Ce n'était pas, vous le devinez bien, des enfants abandonnés, tel notre Alain, mais les hoirs ou les cadets de bourgeois influents, [Lire la suite page 27]

Dans le Monde Sportif

PAR OSCAR MAJOR

CHANCE EXCEPTIONNELLE DU CHAMPION LOU THESZ

Savez-vous à qui Lou Thesz, le champion mondial des lutteurs poids lourds que le rusé Yvon Robert détrônera bientôt, doit son développement musculaire ?

Il le doit à son père, qui s'est improvisé éducateur physique de ses enfants. Dès l'âge de 10 ans à peine, il lui mit une paire de poids et haltères dans les mains. A mesure qu'il pratiquait, il en augmentait le poids. C'est le meilleur moyen d'assurer aux enfants la santé, la force et la souplesse. Jusqu'à l'âge de 15 ans, le jeune Lou maniait les poids et haltères avec grande facilité. C'est alors qu'il commença à lutter un brin, à sauter à la corde, à se livrer à tous les exercices de culture physiques convenables à son âge.

Les parents soucieux de bien remplir leur rôle doivent mettre tout en œuvre pour donner à leurs petits le plus précieux de tous les biens, le plus bel héritage qu'ils puissent léguer à leur progéniture : une bonne constitution, une santé robuste.

Pour cela, il faut se donner un peu de mal. De même que l'on apprend aux enfants à prier, à mastiquer leurs aliments, à se laver les mains avant les repas, ainsi qu'on corrige leurs devoirs, qu'on fait réciter leurs leçons, il faut leur apprendre à respirer, à être souples, à se développer. Il faut leur montrer la nécessité d'être robuste et les moyens d'y arriver. Qui mieux que les parents pourrait remplir cette tâche ? C'est la conclusion que nous tirons à la suite de la courte entrevue que nous a donnée le champion Lou Thesz.

Quand la majorité des parents auront compris ce rôle à exercer, il est à parier que, dans les écoles, on imposera un examen physique plus sévère dans les concours, comme la chose se fait, d'ailleurs, dans la plupart des grandes villes américaines et européennes. Il ne doit plus suffire d'être fort en thème ou en géométrie dans l'espace pour être lancé dans la vie avec un diplôme en parchemin. Pour réussir, il faut d'abord se bien porter, sans quoi les plus brillantes études risquent de devenir inutiles.

UN BOXEUR EN COLERE, DANS L'ARENE, EST A MOITIE BATTU

Un bon nombre de boxeurs de différentes catégories emploient toutes sortes de trucs pour démoraliser leurs adversaires, entre autres le sarcasme, au moyen duquel ils leur font perdre la boule, durant le moment le plus critique du match.

Les règlements de la boxe n'interdisent pas les propos, qui font souvent plus de mal que les coups de poing. Ce serait, certes, aller un peu loin ! Voici quelques anecdotes prouvant qu'à côté du travail des poings, il y a une large part pour la besogne du cerveau. Dans un petit voyage au pays des anciens champions du monde de toutes catégories, nous dirons comment imposait sa volonté l'As des As de la boxe, l'ancien tenant du titre mondial de 1908 à 1915, le nègre Jack Johnson, décédé il y a quelques mois.

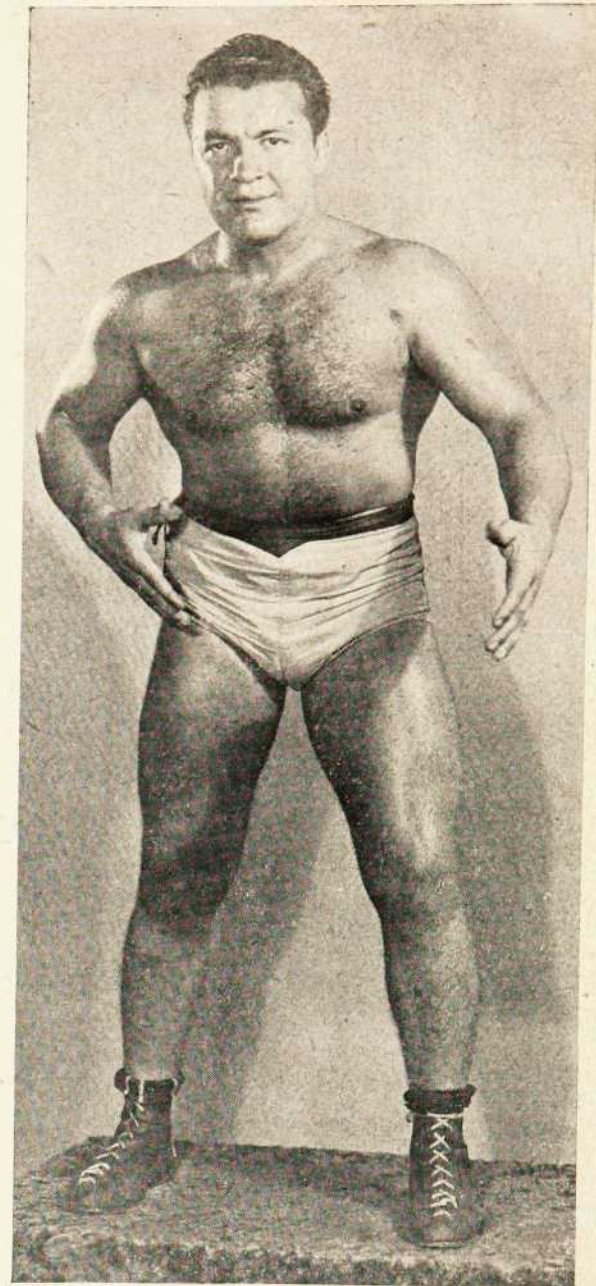
Jack Johnson partit de ce principe qu'un homme en colère est à moitié battu. En effet, ce boxeur rage, veut se venger et, dans sa hâte, commet fautes sur fautes. Aussi le champion noir, malin et vicieux, s'ingéniait-il à se moquer de son adversaire. Voici quelques-uns des sarcasmes que Johnson adressa au gros boxeur canadien-français Tommy Burns (Noé Brousseau), le 26 décembre 1908, à Sydney, Australie, lorsqu'il lui ravit le titre de champion du monde :

« Venez ici, petit ! Qu'est-ce que vous attendez pour me frapper du droit au corps et du gauche à la mâchoire ? Tenez, exactement ainsi, mon enfant. »

Et Johnson joignait les gestes à la parole en appliquant un direct à la mâchoire de Burns.

A la onzième ronde, Jack Johnson lui demanda comment il se sentait : « Très bien », répondit Burns. « Je vois que vous transpirez », ajouta-t-il. « Vous avez mille fois raison », de répliquer Johnson. « J'ai tellement à faire pour éviter de vous faire du mal, que cela me donne chaud. » Burns perdit la tête, fit tant de gaffes qu'à la 14ième reprise, la police australienne dut intervenir pour épargner à Tommy Burns une punition inutile.

Dans son match contre Jim Jeffries, le 4 juillet 1910, à Reno, Nevada, Johnson employa les mêmes procédés contre le champion vaincu, qui avait cru,



EDDIE AUGER, jeune lutteur de 23 ans, guidé par le champion Paul Lortie, a connu de beaux succès, lors de sa tournée en Nouvelle-Angleterre. Eddie est le frère de Henri Auger, ancien champion boxeur amateur du Canada, mort dans un accident d'avion, quelque part au front, au tout début de la dernière guerre.



A Stuttgart, Allemagne, des officiers américains enseignent la balle molle aux jeunes garçons allemands de 10 à 13 ans. Ces derniers semblent tous joyeux de connaître ce sport sain par excellence. Et que dire des parents et amis qui assistent à ces exercices quotidiens. De plus, les Russes se sont opposés vainement à ce que les Américains enseignent ce genre de sport aux jeunes allemands.

à l'âge de 35 ans et après six ans de retraite, pouvoir battre le grand Jack afin de rendre le titre à la race blanche. Nous rappelons quelques-unes de ses saillies :

« Pourquoi ne riez-vous pas, Mr Jim ? » A la 3ième ronde, acculé dans les cordes, Jack Johnson laisse Jeffries le frapper dans la poitrine en disant : « N'est-ce pas un joli ventre, Jim, tapez dedans, servez-vous à votre guise, car tout à l'heure vous verrez des étoiles et vous entendrez des sons de cloche. » Jeffries eut beau lui répondre qu'il était un fin renard, qu'il était pour le tuer d'un coup de poing, Jack Johnson ne parla pas. Comme riposte, il déchira de son poing la bouche de Jeffries. « Allo ! Jim, avez-vous vu celui-là ? » se contenta-t-il de dire en admirant ses poings. Enfin, à la 15ième reprise, Jeffries était hors de combat, sans rémission.

Plusieurs autres bons boxeurs se sont amusés à taquiner leurs adversaires, au point de leur faire perdre le nord et le sud, mais Jack Johnson fut le meilleur de tous, en cette matière.

CHOSSES ET AUTRES

■ Un grand nombre d'êtres humains souffrent parce qu'ils ignorent la brosse à dents ou le dentiste. Oui, vous saviez cela. Vous n'ignorez pas non plus certaines mésaventures digestives de certains de nos bons athlètes. Voilà du nouveau pour vous : Les propriétaires anglais des lévriers de course — un sport favori de l'Angleterre — prennent soin des dents de leurs chiens comme celles de leurs propres enfants. Trois ou quatre fois par jour, ils brossent les dents de leurs pourchasseurs de lièvres mécaniques ; toutes les semaines, ils leur font subir un examen du dentiste, éloignant ainsi les chances de provoquer une mauvaise digestion. Un lévrier de course, souffrant de troubles d'estomac, de l'intestin ou du foie, ne peut terminer les compétitions en première place. Ceux qui traînent la queue, tout comme les athlètes, sont tout simplement mis au rancart.

NOTRE ROMAN POLICIER

LE GROUPE DU SERPENT NOIR

Par CLAUDE ASCAIN

I — L'APPEL SECRET

JOHN ARMSTRONG qui avait terminé son petit déjeuner passa dans son cabinet de travail. Comme chaque matin, il y avait une pile de lettres sur son bureau. Le fameux détective privé londonien commença par extraire de sa poche sa vieille pipe fidèle. Mais la blague à tabac n'y était pas et il se souvint qu'il l'avait laissée sur un petit meuble, près de la fenêtre, la veille. Il la voyait de sa place et s'en fut la quérir. Au moment de commencer à bourrer sa pipe, il sentit sous ses longs doigts quelque chose d'inhabituel parmi les brins odorants de tabac.

Et il ramena, entre le pouce et l'index, un morceau minuscule de papier parchemin qui était roulé à la manière d'une cigarette.

N'importe qui aurait jeté cette trouvaille inopportune au panier. Mais John Armstrong, de par sa profession même, était curieux. Il examina le papier, et le déroula.

Il s'aperçut de la présence de certains caractères peints en bleu très pâle, l'un au-dessous de l'autre. C'était du chinois.

Et l'homme, qui parlait couramment cette langue déchiffra tout de suite un signal qu'il reconnaissait parfaitement. Il resta pensif.

On lui demandait de bien vouloir se mettre en communication avec un personnage qui avait choisi ce moyen étrange et confidentiel pour lui faire parvenir un appel urgent.

Armstrong chercha à comprendre comment on était parvenu à introduire le message dans sa blague à tabac.

Il se souvint d'avoir travaillé assez tard la nuit précédente et il sourit. Oui... Il avait beaucoup fumé. Aussi, avant de se coucher, il avait ouvert la fenêtre durant quelques minutes, était passé dans la chambre voisine et n'était venu la refermer que juste au moment de se retirer pour son repos nocturne.

Ce court délai avait suffi à un messager habile — un Chinois — pour grimper adroitement jusqu'au premier étage le long d'une gouttière. La vue de la blague à tabac avait inspiré à l'inconnu la décision d'y cacher là le petit parchemin.

Armstrong savait qui était l'auteur de l'appel. La signature était révélatrice. Elle représentait une fleur de lotus, artistement dessinée.

— Minh-Yô... marmonna-t-il. Que pouvait avoir à lui dire le richissime Minh-Yô, un négociant chinois dont les entrepôts couvraient une vaste surface dans le quartier de Limehouse?...

Une solide amitié existait entre le détective et l'Oriental depuis une certaine affaire qu'Armstrong avait réussi à démêler, avec sa maestria classique, pour le compte de l'autre.

Il quitta son bureau à l'instant, dédaignant le volumineux courrier.

La manière dont Minh-Yô le mandait était suffisamment secrète en elle-même pour suggérer que le Chinois désirait ne pas éveiller l'attention et, en même temps, les termes de sa communication révélaient une anxiété certaine.

A peine dans la rue, Armstrong vit passer lentement un taxi qui frôla le trottoir. A peine devant le détective, la voiture stoppa une seconde, une portière s'ouvrit et sans hésiter Armstrong sauta à l'intérieur. Il avait re-

connu, sous la capote à boutons, un homme tout dévoué à Minh-Yô.

Le chauffeur était resté en permanence, guettant la sortie d'Armstrong et le drapeau du compteur abaissé le prouvait surabondamment.

Une demi-heure plus tard, la voiture s'arrêtait au fond d'une cour et le détective pénétrait dans un bâtiment où régnaient des odeurs fortes et variées d'épices, de fruits exotiques, de bois de santal...

Un petit homme jaune aux yeux bridés paraissait attendre, et silencieusement trottina devant lui dans l'étroit couloir que laissaient les énormes ballots entassés.

Après de nombreux détours, on atteignit un escalier qui menait à une pièce que connaissait le détective. Il savait que le bureau officiel du négociant se trouvait au rez-de-chaussée, mais que Minh-Yô allait le recevoir dans un petit salon privé.

Il pénétra dans cette pièce confidentielle.

Elle était sobre. Une table grise laquée au centre, deux chaises massives au dossier haut et droit. Le sol recouvert d'une natte, les murs laqués de bleu pâle, et une simple ampoule électrique brillant au plafond, car il faisait sombre, la fenêtre étant garnie d'un vitrail épais aux dessins compliqués.

Minh-Yô était là, vêtu à l'européenne. Son sourire de bienvenue était cordial, mais il y avait dans son regard une expression d'amertume.

Poignée de main silencieuse. Le négociant désigna une chaise et prit l'autre. Il allongea ses mains étroites aux doigts couleur d'ambre sur le bureau.

— Vous êtes venu très vite, Armstrong... Je vous remercie...

Sa voix était grêle, mais son accent anglais presque parfait.

— C'était la moindre des choses... répliqua le visiteur. J'ai compris que l'appel du Lotus signifiait : urgence...

— Oui, soupira Minh-Yô... Urgence et détresse... — Qu'y a-t-il? Un danger vous menace?

— Mon cher ami Armstrong... En vérité, si je m'étais adressé à Scotland-Yard, on m'aurait ri au nez... Car l'affaire dont je veux vous entretenir n'aurait aux yeux de la police officielle aucune importance. Un coolie en a assassiné un autre... Une dispute banale... Mais y a quelque chose de redoutable derrière cet événement. Et c'est pourquoi j'ai songé à vous...

— Très honoré de cette confiance, Minh-Yô... — Vous êtes le seul Blanc à qui je n'hésiterai jamais à me confier entièrement, Armstrong.

De la même voix grêle, il poursuivit : — Hier soir, dans un restaurant du quartier chinois, chez Chung-Li, il y a eu, ainsi que j'ai eu l'honneur de vous le dire, une querelle entre deux coolies. L'un a été tué d'un coup de couteau...

« L'autre s'est enfui. Je pourrais, en levant le petit doigt, le faire retrouver sans peine et le livrer à la police. Et j'agirai ainsi, sans doute, quand le moment sera venu, et si vous le conseillez... Car...

Il émit un bref soupir. — Ce crime, en réalité est une exécution... Il s'agit d'un traître.

John Armstrong laissa comprendre qu'il attendait des explications plus précises.

— Vous vous souvenez des événements de Tien-Tsin, il y a quelques mois? commença Minh-Yô... Je vois que votre mémoire est bonne... Parmi les différentes tragédies qui furent enregistrées, il y eut l'assassinat d'une dame anglaise.

— Oui. La femme du directeur d'une manufacture de coton...

— C'est cela. L'homme qui profita de la nuit de terreur à Tien-Tsin pour la poignarder a payé son crime... C'est lui qui a été exécuté dans le restaurant de Chung-Li...

Armstrong resta silencieux. A vrai dire, il ne voyait pas dans tout cela quel était le rôle qu'on lui demandait de remplir.

— L'assassinat de cette Anglaise, reprit Minh-Yô, avait pour but d'enlever chez elle quelqu'un qu'elle abritait... Mon propre petit-fils... L'être que je chéris le plus au monde, et en qui tous mes espoirs, toutes mes ambitions sont enclos...

Armstrong fit un signe de tête. Il connaissait l'existence de l'enfant, un garçonnet de neuf ou dix ans... Il savait que l'héritier de Minh-Yô représentait une proie extraordinaire, car on pouvait exiger des millions pour sa rançon.

— Mais, murmura-t-il, vous avez les moyens de le protéger efficacement, Minh-Yô...

— En temps ordinaire, oui... Actuellement, dans l'état de bouleversement où se trouve la Chine, j'en doute. La preuve en est que, malgré les murs épais de ma maison, à Tien-Tsin on avait déjà tenté de l'enlever... Et il y avait des gardes armés jour et nuit pour surveiller...

« L'homme qui a été tué la nuit dernière était un de mes serviteurs et il avait déjà trahi...

« A ce moment-là, les miens ne le savaient pas encore... On lui faisait confiance...

« Toutefois, devant le danger grandissant, mon fils décida de confier l'enfant à quelqu'un qui habitait la concession britannique... Le soir même,

NUIT DE L'ESPRIT, NUIT SANS ÉTOILES.

*Etre l'épi, le blé, le seigle qui dispense
Aux champs sa large paix ; être chaude démence,
Le rayon s'obstinant sur d'ombreux horizons ;
Plus humble, être l'accueil villageois des maisons,
Ou, dans la nuit venue, être l'arbuste ; n'être
Que l'ombre caressant l'épaule des fenêtres ;
Tendresse des ruisseaux, être au milieu de l'eau
Une pierre écaillée où fait halte l'oiseau ;
O mon Dieu, n'être pas même née une rose
Pour paraître à vos yeux votre plus simple chose,
Etre ces riens n'ayant nulle mission d'amour,
Que n'inquiète pas le firmament stellaire,
Et doivent pour toujours retourner à la terre ;
Seigneur, n'avoir jamais quitté ton bleu néant,
Ne devoir plus céder au désir véhément,
Ne plus pouvoir souffrir de l'orgueil de mon front,
Ah, ne plus être moi, ces lèvres, cette bouche,
Et ce cri désolé de mon âme farouche.
Qui n'espère aucun ciel, mais sanglote ton Nom !*

MEDJE VEZINA

Extrait de : « Chaque heure a son visage »

la pauvre Mrs. Friming, qui l'avait accueilli, périsait sous le couteau du félon...

— Et l'enfant a été enlevé ? s'exclama Armstrong.

— Non, corrigea le Chinois. On avait été averti à temps... Et il se trouvait déjà ailleurs... C'est alors que Mrs. Friming fut massacrée par le bandit, furieux de sa déconvenue... Il s'était rendu par ce geste sanglant, et le châtement le poursuivit jusqu'à ce qu'il l'eût atteint à Londres même...

— Qu'est devenu votre petit-fils ?

— La sœur de Mrs. Friming, qui s'appelle miss Gaites, a réussi à l'emporter à bord d'un navire qui quittait Tien-Tsin pour l'Europe. Elle est rentrée en Angleterre... Elle a communiqué avec moi...

— L'enfant est chez vous, par conséquent ?

— Non... Il est caché chez miss Gaites. Quelque part dans la campagne. Je vous donnerai les détails dans un instant.

Le Chinois se leva et se pencha au-dessus du bureau.

— Mon cher ami Armstrong, dit-il d'une voix plus sourde. Je suis prêt à dépenser une fortune... Il n'est pas question de prix entre nous. Vous savez que je suis très riche...

Armstrong murmura de protestation :

— Mais, Minh-Yô... Je n'entends pas profiter d'une pareille circonstance pour vous saigner à blanc !

— Je vous demande, poursuivit le négociant, d'abandonner toutes vos affaires en cours et de vous instituer le gardien de mon petit-fils jusqu'à ce que j'aie découvert — grâce à vous — qui est l'être infâme qui dirige toutes les opérations...

Minh-Yô reprit son sang-froid et son intonation redevint calme.

— D'après ce que je sais, dit-il, il y a une association secrète : *Le Groupe du Serpent Noir*. C'est à celle-ci qu'appartenait le misérable que j'ai fait exterminer.

« Or ce matin même, avant votre arrivée, j'ai appris que cette bande a formé une association redoutable avec un criminel de race blanche dont on dit qu'il est insaisissable et qui, paraît-il, possède des affiliés partout en Europe, en Amérique, etc.

« C'est par l'entremise de ses acolytes en Chine, que *Le Groupe du Serpent Noir* est entré en contact avec lui. Et depuis que mon petit-fils est arrivé en Angleterre, je tremble à la pensée qu'il a échappé à un danger uniquement pour en courir un autre !

Armstrong resta silencieux. Minh-Yô respecta sa méditation. Le détective, finalement, releva la tête.

— Acceptez-vous ma requête ? murmura le Chinois.

— Mais certainement... Sans hésitation !...

La main de Minh-Yô chercha et trouva celle d'Armstrong.

— Alors, je vais vous donner tous les détails quant à l'endroit où se trouve mon petit-fils...

La conversation dura jusque vers la fin de la matinée. John Armstrong quitta un homme beaucoup plus optimiste qu'il ne l'avait trouvé. Minh-Yô était réconforté par l'assurance du détective qu'il ferait le possible et l'impossible à son service.

Armstrong avait le front barré d'un pli en escaladant les marches qui menaient à son appartement. Non pas que la besogne demandée le rebutât, mais il était plongé dans des calculs sans fin pour concilier cette mission avec ses occupations de toujours.

— Je déclarerai que je pars en voyage... décidait-il au moment où il tournait la clef dans la serrure.

La vieille femme qui lui servait de domestique à tout faire, l'informa qu'on avait téléphoné du *Foxing-Hotel*.

— C'est votre ami, le gentleman français... précisa-t-elle.

Il eut un mouvement de surprise et se précipita vers l'appareil. Quoi ? Était-ce Daniel Marsant ?

La voix qui lui répondit ne lui laissa aucun doute. C'était bien le collaborateur du colonel Monneret, du Deuxième Bureau français.

— Tu es à Londres, pour...

— Toujours le même motif, John !...

— Viens me prendre... Nous déjeunerons ensemble...

Daniel Marsant fut exact au rendez-vous. Il eut un sourire en se retrouvant avec son ami.

— J'ai appris que le Grand-Maitre se trouve en Angleterre...

Le Grand-Maitre... L'ennemi farouche de Marsant qui s'était juré de ne prendre aucun repos tant qu'il ne l'aurait pas capturé, pieds et poings liés...

Armstrong le dévisagea. Une pensée subite lui était venue. Il s'exclama d'une voix contenue :

— Tu ne te trompes pas, Daniel !...

— Comment ? Il a déjà commis quelque méfait qui...

— Non. Mais ce que j'ai appris ce matin, me donne à penser qu'il n'a pas l'intention de rester long-



"Allons... Calmez-vous ! Vous n'êtes pas accusée du crime, que diable !"

Dessin de G. LESAGE

temps inactif... Allons déjeuner d'a-bord. Je te raconterai cela...

Il savait qu'il pouvait avoir une confiance absolue en Daniel Marsant et il remercia le ciel de lui avoir envoyé ce précieux collaborateur avec autant d'à-propos.

II — DISPARU !...

LE LENDEMAIN du jour où Minh-Yô avait appelé John Armstrong, une femme dont les cheveux blonds commençaient à se teinter de gris aux tempes, sortit du jardin de sa maison, dans le village de Stopchurch, à une centaine de kilomètres de la capitale.

Miss Daisy Gaites partait pour faire quelques emplettes dans la grande rue. C'était une personne petite, mince, mais dans les yeux de qui se lisaient l'énergie et la décision.

Elle avait été missionnaire en Chine. On le savait dans Stopchurch. On savait également qu'elle était revenue en raison des événements tragiques qui se déroulaient à Tien-Tsin, la ville où elle habitait.

Son retour avait été commenté avec beaucoup d'intérêt, car elle était accompagnée d'un couple de domestiques jaunes, le mari et la femme. On n'avait jamais vu de Chinois, auparavant, dans la bourgade.

Il était entendu que le trio occupait le cottage, sans aucune autre présence. Le secret de miss Gaites était bien gardé.

Le petit-fils de Minh-Yô avait été amené durant une nuit obscure, après que tout le monde fût plongé dans le sommeil à Stopchurch.

Depuis, l'enfant n'était jamais sorti, autrement qu'après le coucher du soleil, et encore ne dépassait-il pas les limites du jardin, sous la surveillance étroite de la vieille fille.

On lui avait expliqué succinctement qu'il ne fallait pas se risquer au dehors et il s'était contenté de cet ordre, avec une docilité tout orientale. La culture physique à laquelle on l'astreignait deux fois par jour lui permettait de ne pas s'étioler.

Personne, pas même le pasteur du village, ne se doutait qu'il y avait dans la riante maisonnette, l'héritier d'un multimillionnaire chinois. Ce n'étaient pas les deux serviteurs qui parleraient, pour sûr!... Ils étaient dévoués, corps et âme...

Miss Gaites était frémissante d'émotion. Certes, elle ne le laissait pas voir, alors qu'elle cheminait dans la rue principale. Son sourire se montrait toujours aussi serein, sa parole était égale.

Elle avait reçu le jour même deux lettres qu'elle avait immédiatement brûlées, comme elle brûlait toutes celles qu'elle considérait comme dangereuse pour « le » secret.

L'une provenait de Minh-Yô et lui expliquait que le détective John Armstrong allait désormais assumer la tâche de protéger l'enfant. L'autre était signée d'Armstrong lui-même et annonçait sa visite en voiture, pour le courant de l'après-midi.

La vieille fille savait quelle était la terrible responsabilité qu'elle avait acceptée par dévouement, et son allégresse à la pensée qu'elle allait être pareillement secondée s'avérait profonde.

Elle compléta les emplettes destinées à offrir une agréable réception à son visiteur — le thé traditionnel — et reprit le chemin du retour, à pas pressés.

Elle venait de quitter la grande rue et voyait déjà, de loin, le toit de sa maisonnette entre les arbres de l'avenue à angle droit qu'elle allait prendre, quand elle vit jaillir une grande

auto limousine, dans un virage accéléré et filer à toute allure vers la route de Londres.

Elle en fut atterrée. Sa première pensée fut que John Armstrong était arrivé plus tôt qu'elle ne l'avait supposé et que, ne la trouvant pas chez elle, il était reparti.

— Mais non, que je suis sotte!... Il m'aurait attendue!... se dit-elle en cessant de courir.

Elle traversa le jardin, escalada les marches du perron et pénétra dans le vestibule. Un cri étouffé lui échappa. Malgré tout son courage elle se sentit vaciller sur ses jambes.

Le spectacle était tragique.

— Pauvre Fu-Sing!... bégaya-t-elle à voix basse.

Le domestique chinois gisait sur le dallage, le crâne fracassé. Par la porte entr'ouverte du petit salon, elle voyait la femme du malheureux étendue également sur le sol.

On devait constater peu après qu'elle avait été étranglée à l'aide d'une cordelette.

Pour le moment, la vieille fille, dans un effort surhumain, rassembla ses forces et se mit à courir dans la maison.

L'enfant avait disparu... Elle revint dans le vestibule, les yeux dilatés, l'esprit en dérive.

Et ce ne fut que lorsqu'une voix lui parla avec douceur qu'elle s'aperçut de la présence de deux hommes, au visage avenant, à l'expression intelligente et énergique.

L'auto d'Armstrong était arrêtée à la grille du jardin. Le détective et Marsant étaient entrés sans qu'elle y eût pris garde.

— Je vous demande pardon, dit John Armstrong, mais... oh! par exemple! Daniel!... Regarde!

Le détective venait de laisser tomber son regard sur le cadavre du domestique. Il avait deviné le drame.

— Vous êtes miss Gaites, sans doute? demanda-t-il.

Elle fit un signe d'assentiment. Impossible de parler.

— Je suis Armstrong... J'ai amené avec moi un ami qui nous sera fort utile... Vous étiez sortie, n'est-ce pas?... Et vous venez de rentrer...

Elle avait encore son manteau et son chapeau.

— Oui, dit-elle d'une voix imperceptible. J'étais... allée... au village... Et, à mon retour...

— Du courage, miss... Je comprends votre bouleversement... Mais, je vous en supplie... Je sais que vous êtes une personne de beaucoup de vaillance... Ces gens... Vos domestiques, sans doute?

— Oui... dit-elle en frissonnant.

— Allons... Asseyez-vous... Remettez-vous... dit-il d'une voix pleine de sympathie... L'enfant?... Où est-il?

— Je ne sais pas!... gémit-elle. Oh! Je me demande si... cette grosse auto noire... Mon Dieu!...

— Attendez... Restez ici... Daniel, viens avec moi...

Les deux hommes firent un tour rapide dans la maison, explorant toutes les pièces. Il n'y avait qu'un étage, avec quatre chambres, toutes propres et pimpantes.

Ils redescendirent, échangeant de brefs propos. C'était clair, inexorablement clair. On avait enlevé le garçonnet.

Miss Gaites avait quelque peu repris possession d'elle-même. Elle donna le peu des bribes d'information qu'elle possédait, en ce qui concernait l'auto mystérieuse.

— Vous dites?... La route de Londres?... Il y a combien de temps?

— Dix minutes à peine, avant votre arrivée...

— Etrange, fit Armstrong en se tournant vers Daniel Marsant, nous aurions dû croiser cette voiture... Nous n'étions même pas dans Stopchurch... Et elle devait avoir déjà traversé le village...

— Ecoute, mon vieux, il faut agir, décida Marsant. Je saute au volant de ton auto et je file à la découverte... J'ai l'impression que les fuyards ont

dû virer dans l'une des routes — à droite, à gauche — de ce croisement qui est à un kilomètre de Stopchurch.

— By Jove!... Je n'y avais pas pensé...

Marsant démarra en trombe. Armstrong avisa un gamin dans la rue et l'envoya, à toutes jambes, à la recherche du policeman de service qu'il avait aperçu dans la grande rue, en venant.

Malgré tout son désir de garder la chose aussi secrète que possible, il ne pouvait pas éviter de mettre les autorités au courant de ce double meurtre brutal.

— Ecoutez, Miss Gaites, dit-il, en hâte. Avant que le policeman n'arrive... il sera nécessaire de parler de l'enfant. Pas de détails. Dites que c'était un petit orphelin confié en Chine. Vous ignorez totalement les raisons de son enlèvement. Ne mentionnez le nom de Minh-Yô à aucun prix...

Daniel Marsant avait atteint le carrefour des trois routes. Il hésitait sur la direction à prendre. Soudain il aperçut un paysan qui, à proximité, dans un champ ramassait de l'herbe pour les lapins.

— Ohé!... Mon brave!... Vous n'avez pas vu une auto, par ici, il y a, voyons, un bon quart d'heure ou vingt minutes?

L'homme redressa l'échine et mit la main en abat-son:

— Une voiture noire?... Avec ses rideaux tirés?... Elle est partie par là!...

Marsant remercia avec chaleur et vira sur la gauche. Au bout de dix kilomètres, il stoppa. C'était dans un bois. L'auto mystérieuse était là. Elle semblait vide.

Il descendit, en fit le tour, ouvrit les portières... Il examina le moteur, capot relevé. On avait coupé les fils d'alumage.

Pas de plaque d'identité. On avait même arraché récemment celles qui, à l'avant et à l'arrière, portaient les numéros d'immatriculation.

Aucun indice sur les coussins. Il ne resta pas longtemps, du reste. Son opinion était faite.

Quand il se retrouva dans le cottage de miss Gaites, il y avait déjà une foule assemblée dans la rue et commentant l'événement. Dans le petit salon, la vieille fille conversait fébrilement avec Armstrong et un sergent de police.

— Déjà de retour? s'exclama le détective londonien. Chou blanc?

— Pas du tout... J'ai retrouvé la voiture...

Il interrompit d'un geste du bras l'exclamation de triomphe poussée par le sergent policeman.

— Toute trace est perdue pour le moment, grommela-t-il.

— Mais... Mais... Cependant... protesta le représentant de l'autorité. Ils ont dû avoir une panne... Ils auront continué à pied... En téléphonant aux alentours, on les retrouvera en un tournemain... Surtout si c'est des Chinois, comme l'affirme M. Armstrong...

— Je n'ai rien affirmé à ce sujet, rectifia ce dernier. J'ai dit simplement que la femme de Fu-Sing a été étranglée à la manière des Orientaux. Je doute au contraire que des Chinois se soient aventurés par ici... Ils eussent été trop faciles à repérer...

— Le coup a été supérieurement exécuté, commenta Marsant. Et — il regarda miss Gaites — je pense que vous n'avez miraculeusement échappé à la mort, vous-même, que parce que vous étiez sortie... Sinon...

— Non, dit-elle avec fermeté. Je sais me servir d'un revolver... Et j'aurais abattu le ou les misérables, dès que j'eusse compris qu'on venait d'attaquer Fu-Sing, dans le vestibule...

L'HOROSCOPE DU "SAMEDI"

(Nouvelle série)

8	4	6	2	7	5	3	8	2	6	4	3	7	5	2	4
L	O	U	V	B	P	P	E	O	N	N	R	O	R	S	V
8	2	6	3	7	4	2	6	5	3	8	2	6	4	7	2
G	R	E	E	N	O	E	C	E	S	E	V	H	U	N	E
5	3	4	6	2	8	3	5	4	2	6	3	7	2	4	6
N	T	S	A	N	R	I	E	A	U	N	G	E	S	I	C
8	4	2	5	4	3	6	2	7	4	3	6	2	5	6	3
G	M	A	Z	E	E	E	U	N	E	P	S	G	D	O	E
4	7	3	5	2	6	4	3	6	2	5	4	3	6	4	2
N	O	R	U	M	F	S	S	F	E	R	E	O	R	C	N
8	3	7	2	6	5	3	6	2	7	5	4	6	2	8	4
A	N	U	T	E	E	N	A	E	V	P	R	V	R	I	E
5	4	6	7	2	7	6	3	7	2	8	5	3	6	2	7
O	T	O	E	O	L	U	E	L	N	N	S	L	S	T	E

Comptez les lettres de votre prénom. Si le nombre de lettres est de 6 ou plus, soustrayez 4. Si le nombre est moins de 6, ajoutez 3. Vous aurez alors votre chiffre-clef. En commençant au haut du rectangle pointez chaque chiffre-clef, de gauche à droite. Ceci fait, vous n'aurez qu'à lire votre horoscope donné par les mots que forme le pointage de votre chiffre-clef. Ainsi, si votre prénom est Joseph, vous soustrayez 4 et vous aurez comme clef le chiffre 2. Tous les chiffres 2 du tableau ci-dessus représentent votre horoscope.

Droits réservés 1945, par William J. Miller, King Features, Inc.

Le sergent était reparti précipitamment pour donner des ordres téléphoniques et télégraphiques. On allait prévenir toutes les gares de chemin de fer, tous les ponts, tous les aéroports...

— Peine perdue, murmura Marsant, après sa sortie. Je connais la manière dont les criminels ont procédé. J'ai déjà vu cela aux Etats-Unis où je me trouvais, précisément, à la recherche du Grand-Maitre...

Il expliqua à John Armstrong :

— Je suis persuadé qu'une autre voiture attendait la limousine noire pour le transbordement immédiat des passagers. Mais cette fois, instruits par l'expérience, les acolytes du Grand-Maitre — car c'est son œuvre signée lisiblement — ont perfectionné leur système...

Miss Gaites était toujours très pâle.

— C'est la première tentative contre l'enfant, depuis qu'il est ici ? questionna Armstrong.

— Oui. Depuis un mois, exactement. Je n'arrive pas à comprendre comment on a pu savoir que...

— Il y a eu certainement encore une trahison quelque part... Nous trouverons miss Gaites... Quel malheur que je ne sois pas arrivé une demi-heure plus tôt... Hein, Marsant!... Nous aurions réservé une chaude réception à ces bandits!...

Armstrong et Marsant roulaient vers Londres.

Miss Gaites, par un sentiment d'horreur bien naturelle, avait déserté sa maison et accepté de loger dans une chambre d'amis au presbytère. La police de Glycombe, le chef-lieu voisin avait pris l'affaire en mains et manifestait quelque activité.

— Un bourdonnement de mouches sur une vitre... commenta Armstrong. Ils ne pourront jamais rien découvrir...

Ils s'arrêtèrent en cours de route. Armstrong téléphona à Minh-Yô qu'il désirait le voir dès son arrivée dans la grande cité.

L'entrevue eut lieu entre le détective et le négociant, hors de la présence de Daniel qui par un sentiment de discrétion était rentré à son hôtel où il attendait des nouvelles de son ami.

La conversation fut pathétique. L'impassibilité orientale du négociant n'existait plus. C'était un pauvre homme, un grand-père, dont les larmes roulaient lentement sur les joues.

— Je vous promets, Minh-Yô, de retrouver l'enfant...

Cette phrase simple et dite d'un ton autoritaire impressionna Minh-Yô... Il s'enfonçait les ongles dans les paumes des mains.

John Armstrong posa soudain une question bizarre.

— A quelle heure avez-vous écrit à miss Gaites pour la prévenir de ma visite de cet après-midi ?

Minh-Yô eut un mouvement de surprise interrogative.

— Mais... Tout de suite après votre départ... Pourquoi ?

— C'est-à-dire, à onze heures et quelques ?

— Oui, autant que je me souviens...

— Bien entendu, vous avez rédigé vous-même le texte, ainsi que l'enveloppe ? poursuivit Armstrong.

— Certes... Personne ici, pas même mon secrétaire privé, ne connaît l'adresse de miss Gaites, ne sait même que je puisse avoir une raison de connaître une telle personne...

Le négociant chinois poursuivit, ayant deviné, croyait-il, la pensée de son interlocuteur :

— Personne ne pouvait connaître l'existence de cette missive... Je l'ai

portée moi-même dans la boîte qui existe à l'entrée de la grande cour de mes entrepôts... Et j'ai choisi le moment où la levée allait être faite... Le facteur passe tous les matins, à onze heures et demie...

« Par conséquent, la lettre n'est pas restée plus de trois minutes, je crois, celui où elle a été emportée par le facteur le moment où je l'ai déposée et postman... »

— Oui... répondit Armstrong d'un air distrait.

En réalité, il réfléchissait avec ardeur.

Un coup retentit à la porte. Le secrétaire de Minh-Yô apparut.

Il tenait une lettre en main...

Son patron la prit, remercia, il s'inclina et disparut aussi prestement qu'il était venu, non sans avoir expliqué que le gardien de l'établissement l'avait trouvée sur sa table, sans savoir comment elle y était venue.

Minh-Yô regarda l'enveloppe. Elle portait son adresse, tapée à la machine, et comportait cette mention spéciale : *Urgent et strictement personnel*.

Armstrong eut l'intuition qu'elle annonçait un malheur. Il comprit que le négociant éprouvait le même sentiment, car Minh-Yô hésitait à décacheter...

L'arrivée même de cette missive indiquait un soin particulier à cacher toute trace quant à son porteur. On avait dû guetter le gardien et choisir le moment où il s'était absenté de sa loge.

D'un geste brusque, Minh-Yô ouvrit.

Une longue feuille se déroula. Elle était couverte de caractère chinois. Et on avait là une preuve terrible de la rapidité ainsi que de l'efficacité des méthodes de l'ennemi.

Sans mot dire, Minh-Yô tendit le message au détective.

III — CHANGEMENT DE SITUATION

ARMSTRONG déchiffra le texte d'un regard rapide.

«... Tu as compris, maintenant, que rien ne peut te protéger contre le Groupe du Serpent Noir.

« L'enfant est entre nos mains. Inutile de chercher à le reprendre, il est bien caché. Tu as trois jours pleins — pas un de plus — à dater de l'heure de la réception de cette lettre qui doit t'être remise en fin d'après-midi, pour accepter de verser un rançon.

« Si à l'expiration de ce délai, nous n'avons pas reçu cinquante mille livres sterling en argent anglais, le prisonnier sera soumis au quatrième degré de la première classe de torture.

« Une autre condition formelle est que si John Armstrong ou tout autre policier, privé ou officiel, est employé, même en cas de rançon payée, l'enfant ne sera pas rendu.

« Nous t'enverrons d'ici peu tous détails sur la manière de nous faire parvenir l'argent. Inutile de souligner que la moindre tentative faite pour nous découvrir ou nous dénoncer sera immédiatement sanctionnée par la mort de l'enfant... »

Au-dessous, on voyait un énorme serpent noir enroulé sur lui-même, avec la tête dressée, et la langue dardée.

Armstrong rendit le papier. Il avait une expression grave.

— Vous allez combattre, je pense ! murmura-t-il.

— Combattre ?... Vous avez dit combattre ?

La voix du malheureux grand-père était éraillée, méconnaissable.

— Pour qu'ils massacrent le petit ?... Non, hélas, je n'ai plus qu'à courber la tête... Je connais trop l'âme cruelle de mes compatriotes lorsqu'ils sont décidés à faire le mal... Cinquante mille livres ? Mais j'en donnerais le double,

PETITS DRAMES DE LA VIE



Papa faisait les chèques pour les dépenses de la maison... quand tout à coup, il éclata!

RIEN ne laissait prévoir cette scène ! Tout était calme dans la maison; papa était dans son cabinet de travail et les autres membres de la famille vaquaient à leurs propres occupations. Tout à coup, papa éclata.

Que lui était-il arrivé ? Etait-ce les factures — non, elles arrivent régulièrement tous les mois. Etait-ce les enfants — non, papa avait beaucoup de patience avec eux — Etait-ce — oui, ça me paraît être cela, des nerfs de caféine ? Car, depuis quelque temps, papa boit un peu trop de thé et de café.

Surveillez vos nerfs ! Buvez du Postum — le breuvage au goût délicieux et réconfortant — car c'est le moyen idéal de cesser de boire du thé ou du café. Ne contient pas de caféine qui vous surexcite et vous détraque les nerfs. Pratique — se fait directement dans la tasse — économique — coûte moins d'un sou la tasse.



Un Produit de General Foods



Nouvel Album — LILY PONS

Les Disques Columbia s'honorent de présenter ce nouvel album — 3 disques de 12" dont les enregistrements ont été faits par Lily Pons, accompagnée par Andre Kostelanetz et son orchestre. C'est la série No D165, intitulée "PARIS" qui contient: April in Paris; "Ah! Fors E Lui" de la Traviata de Verdi; J'attendrai; La Marseillaise; Chanson de Marie-Antoinette; Sylvia — Pizzicato Ballerina; Parlez-moi d'Amour. Ne manquez pas de les entendre. (\$4.00)

TRAUBEL INTERPRÈTE UNE SCÈNE DE LOHENGRIN

Helen Traubel (soprano) et Kurt Baum (tenor) accompagnés de l'Orchestre Philharmonique de New-York sous la direction d'Artur Rodzinski chantent la deuxième scène du troisième acte de Lohengrin — la scène de la Chambre Nuptiale. C'est la scène émouvante où Elsa demande à Lohengrin de lui dire qui il est et d'où il vient, des questions dont les réponses forceront le chevalier à s'éloigner de son épouse pour toujours. Série No J91 \$3.00

Nouveaux Disques de Charles Trenet

La popularité de Charles Trenet, depuis sa tournée aux Etats-Unis et au Canada, est plus grande que jamais. Voici deux disques (75c chacun) dont les enregistrements ont été faits par Trenet et qui contribueront à augmenter le nombre de ses admirateurs:

C6253—Annie-Anna et Biguine A Bango

C6254—Mémilmontant et Tout me Sourit

Les paroles sont de Trenet lui-même et il les chante accompagné d'un orchestre.

Columbia

LES DISQUES "MASTERWORK"

SONT FAITS
AU CANADA A
LONDON PAR

Sparton

"La Voix Radiophonique la plus riche"

JOUEZ
DES DISQUES
en vous servant
de votre Radio

SPARTON
No 148RP
\$24.95

(Légèrement
plus élevée
dans l'Ouest)



JOUEZ DE LA GUITARE

APPRENEZ A JOUER
la Guitare Hawaïenne
par correspondance.
Cours complet, méthode
très facile. Examens,
diplôme, etc. Superbe
guitare hawaïenne
fournie GRATUITS
avec la première le-
çon. Termes de
paiements faciles.
13 années d'expé-
rience. Des milliers
d'élèves diplômés
recommandent notre
cours.

LE CONSERVATOIRE DE MUSIQUE
HAWAÏENNE ENR.

122-5, Blvd. Charest, Québec.



le triple avec joie si je pouvais enser-
rer tout de suite, l'enfant chéri dans
mes bras...

Armstrong reconnaissait la résignation,
le fatalisme d'Extrême-Orient. Minh-Yô
avait eu de l'énergie tant qu'il avait eu de
l'espoir. Il se considérait comme vaincu,
il s'inclinait, il se laissait écraser...

— Qu'est-ce que le quatrième degré
de la première classe ?

Le Chinois eut comme un spasme pour
retenir un sanglot. Il chuchota très bas :

— Ils lui crèveront les yeux!...

Le visage d'Armstrong manifesta une
horreur indignée.

— Trois jours, ont-ils dit... ajouta
Minh-Yô...

— Oui, ils comprennent, les gredins,
qu'ils sont déjà recherchés, et ils veulent
un délai pour effacer définitivement
toute trace derrière eux... C'est donc
qu'il y a une piste possible!... Allons,
Minh-Yô, relevez la tête!... Tout n'est
pas perdu!...

— Si, riposta le Chinois, toujours
d'une voix éteinte. Tout est perdu si je
tente quelque chose... Il faut que j'obéisse...

Il regarda le détective, les yeux exprimant
le désespoir.

— Je vous remercie, Armstrong...
Mais c'est fini... Jamais je n'aurais
pensé qu'ils agiraient aussi vite... Il n'y
a plus rien à faire, pour vous comme
pour moi... C'est fini... répéta-t-il,
avec une note poignante dans la voix.

— Vous me demandez de ne plus
m'occuper de cette affaire!

— Hélas!... Que puis-je vous demander
d'autre, désormais!... Je vais attendre
les instructions quant au mode de
paiement... Dès demain matin, je ferai
le nécessaire pour réunir l'argent.

— Mais, voyons, il ne faut pas, Minh-
Yô... Ce serait monstrueux que de
donner une victoire aussi facile!

— La victoire est complète... Elle
m'anéantit... Ne comptez plus sur moi
pour vous donner la moindre indication...
Je ne veux pas la mort du pauvre
petit innocent...

John Armstrong échangea un long
regard avec le négociant. Ils se comprirent.
Le détective hocha la tête. Mais il
savait que c'était inutile d'insister...

Ce même soir, il conversait, chez
lui, avec Daniel Marsant.

L'agent secret français avait écouté
le récit. Armstrong conclut :

— Ce n'est pas de la lâcheté, crois-
moi... Mais tous les Chinois sont ainsi...
C'est ce qui fait, à la fois, leur force
et leur faiblesse.

— Oui, John... Et il va payer cin-
quante mille livres... Près de dix mil-
lions de francs... J'enrage de penser
que ce sont des événements comme
celui-ci qui encouragent les criminels...

Ils restèrent silencieux. Armstrong
avait pris sa pipe. Marsant fumait des
cigarettes.

— Je lui ai posé la question que tu
avais suggérée, dit Armstrong à la lon-
gue... Tu sais... A propos de la let-
tre...

— Ah! oui, en effet!... Alors?...

Armstrong donna les détails et ajouta :

— Mais je ne saisis pas l'importance
de la chose...

— Tu comprendras un peu plus
tard... N'oublie pas de te renseigner
minutieusement sur la durée des tra-
jets postaux entre Londres et Spot-
church... C'est là-dessus que j'appuie
ma théorie... Si mes prévisions s'avèrent
exactes, nous aurons une certitude
précieuse...

Armstrong n'insista pas. Il connaissait
le caractère de son ami. Tant que

ce dernier ne serait pas en mesure
d'expliquer clairement ses hypothèses,
il refuserait de les développer verbalement.

— Tu as vraiment l'intention d'aban-
donner cette affaire? demanda Marsant
avec brusquerie.

— J'ai donné ma parole d'honneur...

— Mais, reprit vivement le Français,
tu ne refuses pas de m'aider à décou-
vrir le Grand-Maitre?...

— Tu sais bien que non... Seulement,
cela va être beaucoup plus difficile,
maintenant que je ne serai plus en
relations avec Minh-Yô...

— Pas d'accord... fit laconiquement
Daniel.

— Ah?... Qu'est-ce que tu mijotes?

— Ce ne sera ni plus ni moins ar-
du... reprit Marsant.

Il se mit à discuter.

— Cette agression là-bas à Spot-
church... J'y ai beaucoup réfléchi en
attendant ton appel téléphonique qui
m'a amené ici. Je m'étais allongé sur
mon lit dans ma chambre... Et j'ai
examiné toutes les possibilités... Je
suis arrivé à quelques points bien éta-
blis.

— Lesquels, mon vieux?

— Tu avais toi-même dit à miss Gai-
tes que si nous étions arrivés quelque
temps plus tôt, tout était renversé...

— Oui... Quel maudit coup du
sort...

— Ce n'était pas un coup du sort...
Ni une chance invraisemblable pour
les malfaiteurs... C'était logiquement
prévu!...

Armstrong bondit sur place.

— Tu ne vas pas me dire, clama-t-il,
qu'on savait que nous devions venir
et qu'on a calculé de manière à nous
précéder!

Très maître de soi, Marsant tira une
bouffée et répliqua :

— C'est justement ce que je veux
dire!

— Allons donc!... Ce ne peut être
possible...

— Tu insistes pour que l'autre évé-
nement, cet invraisemblable hasard qui
a fait agir les bandits juste à temps
soit plus normal?

Armstrong fit un grand geste.

— Mais parfaitement, c'est le hasard
qui a tout fait... Et je vais te le prou-
ver... Tu as entendu, comme moi,
miss Gaites déclarer que l'enfant était
chez elle depuis un mois, et qu'on n'a-
vait jamais jusqu'alors tenté la moindre
des choses...

Marsant allait riposter en souriant,
mais son ami continua :

— Attends... Laisse-moi finir... Si
les misérables ont agi aujourd'hui, c'est
donc bien le hasard qui les a guidés,
car ils n'auraient évidemment pas
choisi d'eux-mêmes un moment qui
devait précéder de peu notre propre
arrivée...

— Et si le hasard avait voulu, selon
toi, ils auraient pu commettre leur
attentat demain pour tomber — comme
on dit chez nous, à Paris — sur un bec
de gaz...

— Je déplore assez que le fait n'ait
pu se produire...

— Il ne se serait jamais produit, en-
tends-tu? Et tout d'abord, peux-tu
m'expliquer comment, avec toutes les
précautions prises par Minh-Yô, d'un
côté, par miss Gaites, de l'autre, les
bandits aient pu découvrir la retraite
où l'on cachait l'enfant?

— Ceci sera à trouver avec le reste,
grommela Armstrong.

— C'est déjà trouvé, mon vieux
Johnny...

— Tu as... Non, tu plaisantes!

— Pas le moins du monde...

Marsant alluma une nouvelle ciga-
rette.

— C'est ce pauvre bougre de Minh-
Yô qui a lancé ses ennemis sur la pis-

te... Non, ne t'évanouis pas... Et tâ-
che de comprendre... Il ne l'a pas
fait exprès...

« D'ailleurs, ajouta-t-il avec un re-
gard malicieux, tu y es pour quel-
que chose; tout aussi involontairement,
je m'empresse de l'ajouter.

Armstrong renonça à répondre. Il ti-
rait à coups brefs sur sa pipe.

— J'ai pensé, vois-tu, que cet enlè-
vement qui nous précédait d'un quart
d'heure à peine était trop risqué pour
tenir du hasard... En d'autres termes,
c'était parce qu'on ne pouvait s'y prendre
autrement.

« Alors, je me suis demandé, tou-
jours en cherchant mes idées au pla-
fond, pourquoi on avait attendu jus-
qu'à aujourd'hui.

« Et la réponse a été très simple :
parce que, jusqu'à présent, on ne sa-
vait pas où était le petit-fils de Minh-
Yô...

Armstrong avait ôté sa pipe de sa
bouche.

— Je poursuis, annonça Marsant. Et
j'en arrive au moment délicat. Tu
m'avais expliqué que lors de ton arri-
vée chez Minh-Yô, hier, tu étais at-
tendu, puisque toutes les portes s'ou-
vraient sur ton passage...

— Oui... Et alors?

— Y a-t-il quelqu'un là-bas qui sait
qui tu es?

— Tu crois à la trahison d'un em-
ployé?

— Ne sautons pas à une conclusion
immédiate... Tu jugeras toi-même.
Réponds-moi, John...

— Il y a, évidemment, le chauffeur
de taxi qui m'a emmené, mais celui-
là est absolument hors de cause. Un
brave cockney de Londres à qui j'ai
rendu un grand service jadis et que
j'ai moi-même recommandé à Minh-
Yô, depuis trois ans...

— Et qui encore est au courant?

— Le secrétaire du négociant... Mais
Minh-Yô a confiance en lui. Aucune
raison, du reste, de penser autrement...

— Cependant, c'est ton arrivée chez
Minh-Yô qui a déclenché le mouve-
ment. Quelqu'un — non, je ne dési-
gne personne en particulier — a flairé
quelque chose — tu vois comme je
reste volontairement vague — et on
a appris ce que tu étais venu discu-
ter...

— Mais le secrétaire était à l'étage
au-dessous, dans son bureau!

— Il reste la lettre que Minh-Yô
avait envoyée à miss Gaites...

— Je t'ai expliqué, clama Armstrong,
que personne n'a pu la lire puisque...
Ah, tu es entêté, tout de même...

— Permetts... Quand tu as écrit toi-
même, c'était dans l'après-midi, n'est-
ce pas?... Et miss Gaites a reçu les
deux lettres, en même temps, le len-
demain à la distribution de deux heu-
res...

Armstrong ouvrit de grands yeux. Il
se leva, donna une tape formidable
sur l'épaule de Marsant.

— Hé bien, mon vieux!... marmon-
na-t-il, je crois que tu as raison, en
définitive!... Je comprends ton idée.
Ce quelqu'un a dû guetter Minh-Yô,
il l'aura vu jeter sa lettre dans la boî-
te, il se sera empressé de la pêcher
avec un bout de fil de fer recourbé ou
je ne sais quoi, il l'aura lue, et remise
à la boîte, plus tard...

— Parfaitement... Et comme elle
avait manqué la levée imminente, elle
est partie dans l'après-midi pour arri-
ver avec la tienne...

« Pendant ce temps, le Grand-Maitre
et les coquins du Groupe du Serpent
Noir ont pris leurs dispositions pour
préparer le rapt.

« On savait l'heure à laquelle tu al-
lais venir... Le reste, ce n'est sans
doute pas la peine que je te l'expli-
que? »

La brillante théorie de Daniel Marsant avait produit son effet. Armstrong ne discutait plus les arguments de son ami.

— Ainsi, le secrétaire est un traître... murmura-t-il. Hé oui, Daniel, je l'admets, sans réticence aucune.

— La situation est donc la suivante. Minh-Yô qui continue à ne rien suspecter recevra, par l'entremise de cet homme, la lettre qui lui donnera les instructions concernant la remise de l'argent...

— Probablement... Mais il est à noter que ledit secrétaire n'avait jamais été mis dans la confidence en ce qui concerne l'enfant...

— Bien sûr... Trop grave, ça... De son côté, le misérable s'est bien gardé de montrer une curiosité imprudente. Il attendait son heure...

Marsant reprit :

— Au fond, les choses valent mieux pour nous telles qu'elles sont. Parce que le traître va s'apercevoir que tu ne communique plus avec Minh-Yô... Il en conclura que tu te retires comme promis... Le Grand-Maître en sera informé...

— Et pendant ce temps, ajouta Armstrong, nous possédons déjà une indication sérieuse... Es-tu d'avis de prévenir, tout de même, avec prudence le négociant chinois de cette présence dangereuse autour de lui ?

— Non, lança nettement Daniel. Réfléchis qu'à partir du moment où Minh-Yô abandonne la lutte, il n'y a aucun risque à laisser graviter l'autre autour de lui... Je suis d'avis, justement, de ne rien dire, rien faire qui puisse mettre la puce à l'oreille du bandit... Il sera toujours temps de l'empoigner quand nous aurons découvert où est l'enfant...

« Car, reprit-il avec ardeur, si tu as promis d'abandonner, moi j'ai toujours les mains libres... Quelle bonne idée ai-je eue de ne pas m'être montré chez Minh-Yô, en ta compagnie!...

— Oui. Cela va te permettre d'aller et venir sans avoir besoin de te grimper... Parce que moi... Il faudra que je change d'aspect.

Ils établirent un plan d'action.

A première vue, c'eût été plus pratique pour Marsant d'habiter chez Armstrong, car cela leur permettrait de rester en contact permanent.

Mais après examen de la question, Daniel remarqua :

— Si je reste ici, cela me vaudra immédiatement d'être repéré comme ayant affaire avec John Armstrong...

— Alors ? Ton avis ?

— C'est le contraire qu'il faut faire... Puisque tu avais déjà annoncé un voyage prochain, tu peux te transformer, prendre une autre identité et venir habiter le *Foring-Hôtel*...

— Parfait... Dès ce soir, j'emménage là-bas...

John Armstrong s'enferma dans son cabinet de toilette et en ressortit, plus vieux de vingt ans. Il était Pat Malley, avec des cheveux gris, des lunettes à branches d'or et un accent gallois imité à la perfection. Les deux amis prirent soin de sortir par une porte discrète donnant sur une cour et empruntèrent une allée voûtée pour gagner la rue.

Tout était arrangé. Un petit mot déposé sur le bureau avertirait, dès le lendemain, la fidèle servante que son maître s'absentait. Ce n'était pas la première fois. Elle savait ce qu'elle avait à faire.

Les événements avaient marché vite depuis le début de l'après-midi. Si le Grand-Maître remportait la première manche avec une avance notoire sur le pauvre Minh-Yô, tout n'était pas encore dit sur la suite de l'affaire...

Les deux infatigables, à peine installés, à l'hôtel, ne parlèrent pas de

prendre quelque répit. Il était cependant près de onze heures du soir.

— En route pour le *Nankin*... décida Pat Malley.

Le *Nankin* était un restaurant chinois récemment ouvert dans une rue chic de Londres. Les deux hommes avaient choisi cet endroit après maintes délibérations.

IV — LA FILLE AUX CHEVEUX PLATINES

IL Y AVAIT relativement peu de monde dans la salle du restaurant chinois, lorsque les deux amis y pénétrèrent. Les théâtres n'étaient pas encore vidés de leur public. Dans une demi-heure, il y aurait une foule élégante pour souper. Le *Nankin* était à la mode, tout au moins pour quelque temps.

Armstrong et Marsant s'installèrent à une petite table, non loin de la porte, et commandèrent les consommations européennes. On voyait, à une autre table beaucoup plus grande, un groupe de Chinois à longue robe qui fêtaient sans doute l'un des leurs, mais discrètement, car ils ne faisaient pas de bruit.

Ça et là, des Anglais, qui voulaient se rendre compte de l'atmosphère orientale et qui certainement étaient quelque peu déçus.

Ce n'était pas pur hasard qu'Armstrong avait choisi le *Nankin* comme début d'opérations. Il en connaissait le propriétaire, Charlie Khong et son opinion sur celui-ci n'était pas très flatteuse.

Il savait que Khong après avoir végété longtemps dans le sordide quartier de Limehouse avait grimpé brusquement dans l'échelle sociale jusqu'au point d'ouvrir ce restaurant select dans Oxford Street.

Et il ne fallait pas être grand clerc pour en conclure que ce n'était pas avec de l'argent honnêtement gagné. L'ascension avait été si rapide même, que le détective le soupçonnait d'avoir reçu une aide financière suspecte. En tout cas, l'existence du *Nankin* devait répondre à des besoins précis autant que peu orthodoxes.

Soudain, Armstrong reposa son verre et murmura, en donnant un coup de genou à son ami :

— Voilà le secrétaire de Minh-Yô...

Trois personnes venaient d'entrer et s'asseyaient non loin d'eux. Il y avait deux jeunes Chinois impeccablement vêtus de serge bleu marine et une jeune femme aux cheveux platins, à la mise assez élégante au premier coup d'œil, mais qu'un observateur pouvait juger quelque peu usagés.

Le visage de la jeune femme était agréable, mais on devinait, sous le fard, les traits déjà flétris et la fatigue des yeux.

Charlie Khong s'avança très empressé et s'enquit des désirs de ces clients. Il sembla à Armstrong qui ne quittait pas le secrétaire des yeux, qu'un signe imperceptible avait été échangé entre le patron du *Nankin* et ce dernier.

Marsant, lui, observait la jeune femme dont il n'avait aucune peine à comprendre le rôle... Elle était connue d'ailleurs d'Armstrong qui l'avait déjà vue en cet endroit, avec d'autres clients.

Charlie Khong lui avait adressé un bref salut de tête, sans plus. Par contre, il affectait la plus grande obséquiosité vis-à-vis de ses deux compagnons.

Bientôt, le secrétaire de Minh-Yô se leva et disparut dans la direction du vestiaire. Ce départ avait suivi de peu la retraite de Charlie Khong vers une arrière-salle.

Quelques minutes plus tard, le trio était de nouveau réuni. Les deux Chinois ne restèrent pas longtemps à ta-



L'épreuve du temps...

L'épreuve dutemps est la plus convaincante, la plus décisive. Un produit qui en sort triomphalement, c'est-à-dire un produit qui fait la satisfaction de plusieurs générations et dont la popularité va croissante, est un produit qui s'impose par sa valeur authentique. Voilà précisément ce qu'on peut dire du SAMEDI, de LA REVUE POPULAIRE et du FILM. Qu'on regarde autour de soi, qu'on interroge les connaisseurs, qu'on fasse même la comparaison si l'on veut, et on sera d'avis que ces trois publications battent la marche au Canada français pour cette excellente raison qu'elles sont sorties avec le résultat positif de l'épreuve du temps.

LE SAMEDI LA REVUE POPULAIRE LE FILM

sont donc les trois magazines auxquels tout foyer devrait s'abonner, plus particulièrement à cette époque de l'année où les sorties sont moins nombreuses, où la vie intérieure semble reprendre ses droits. Pour toute la famille, la lecture du SAMEDI, de LA REVUE POPULAIRE et du FILM constitue une saine distraction, une source inépuisable de renseignements de tous genres, un moyen de toujours être bien informé. Le moyen de s'abonner est simple, pratique : on n'a qu'à remplir le coupon d'abonnement ci-dessous. La somme est des plus modiques : \$5 pour les trois publications.

Coupon d'abonnement ————— LE SAMEDI — LA REVUE POPULAIRE LE FILM

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$5.00 (Canada seulement) pour un abonnement aux TROIS magazines : LE SAMEDI, LA REVUE POPULAIRE et LE FILM. — Important : Veuillez indiquer d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom

Adresse

Ville Province

POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE

975-985, rue de Bullion

Montréal 18, P.Q.

DIX PRIX A GAGNER CHAQUE SEMAINE

LES 10 GAGNANTS DU PROBLEME No 775
10 JEUX DE CARTES

Mme Henri Dussault, St-Casimir, Co. Portneuf, P.Q.; Mlle Cécile Auger, 22, rue Beechwood, Eastview, Ont.; Mlle Jeanne Lavergne, Bureau Chahoon, Grand'Mère, P.Q.; Mme Fernand Daviau, 74, rue Gill, Granby, P.Q.; M. Emile Paré, St-Ludger, Co. Frontenac, P.Q.; Mlle Rollande Leclerc, 152, Blvd. Wilfrid Laurier, Sillery, P.Q.; Mlle Thérèse Rousseau, 221, Avenue Plante, Québec Ouest, P.Q.; Mlle Léda Plante, 8277, rue St-Denis, Montréal, P.Q.; M. Irma Hilgers, 3850, rue Henri-Julien, Montréal 18, P.Q.; Mme O. Dufour, 5869, rue Delaroché, Montréal, P.Q.

Solution du Problème No 776

D	I	J	R	N	A	L	H	A	R	P	E	A	U
E	N	N	U	I	S	A	S	O	I	U	S		
N	I	E	L	P	R	E	C	O	B	I			
A	R	O	S	M	O	I	N	S	I	R	A	N	
P	A	N	S	A	F	I	N	L	I	E			
O	U	F	I	N	E	A	S	B	E	N	E		
T	R	I	L	I	N	O	N	R	E	R	E		
R	A	N	G	E	T	C	A	E	N	O	S		
E	G	R	I	E	L	O	R	N	S	I	S		
P	I	E	O	R	N	I	E	R	S	A			
H	O	P	A	V	I	S	E	T	L	E	I		
A	R	I	A	E	T	A	I	N	L	I	M		
R	I	T	S	E	G	O	D	O	T	A			
D	O	M	O	I	E	L	E	U	R	A			
E	N	T	E	L	L	E	R	E	S	P	E	C	T

LES MOTS CROISES DU "SAMEDI" — Problème No 777

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15
1	T	O	I	L	E		H	I	C		A	S	P	I	C
2	A	C	R	E		S	E	L		I	C	A	L	A	
3	U	R	E		V	A	R		E	N	O	U	E		P
4	R	E		H	A	R	A	S		S	O	R	T		P
5	E		C	A	L	O	T		S		E		P	O	T
6		P	A	R	I	S		C	O	M		G	R	U	E
7	C		L	E	S		N	O	R	I	A		E	C	U
8	E	T		M	E	C	O	N	T	E	N	T		E	S
9	R	A	S		S	E	C	T	E		T	E	R	E	
10	I	L	E	S		P	I	E		D	E	N	U	E	
11	S	O	N		F		F		M	E	N	U	E		T
12	E	N		A	R	A		C	O	R	N	E		A	H
13	T		P	L	A	G	E		U	N	E		A	M	E
14	T	E		O	I	E		E	L	A		S	I	A	M
15	E	L		I	S		T	H	E		S	E	R	R	E

Nom

Adresse

Ville ou Village Province

Adresse : LES MOTS CROISES, Le Samedi, 975-985, rue de Bullion, Montréal, P.Q.

HORIZONTALEMENT

1. Tissu de chanvre. — Difficulté d'une affaire. — Plat de viande et de poisson.
2. Irritant. — Condiment. — Ville du Pérou. — En cet endroit.
3. Bison d'Europe. — Fleuve de France. — Débarrassé des nœuds.
4. Note. — Etablissement de chevaux. — Brut. — De l'alphabet grec.
5. Bonnet de police. — Marmite de cuisine.
6. Second fils de Priam. — Préfixe. — Gros oiseau voyageur.
7. Article. — Machine hydraulique. — Corps de tout blason.
8. Conjonction. — Qui n'est pas satisfait. — En les.
9. Plate-forme flottante. — Réunion de personnes qui professent la même doctrine. — Trois fois.
10. Ils s'en trouvent plusieurs dans nos lacs. — Femme bavarde. — Dépourvu.
11. Bruit. — Amoindrie.
12. Préposition. — Gros perroquet. — Pli d'un feuillet. — Marque la joie.
13. Rivage. — Seule. — Habitant.
14. Règle double. — Personne naïve. — Roi d'Israël. — Golfe de la mer de Chine.
15. Genre de palmiers. — Arbrisseau. — Local vitré.

VERTICALEMENT

1. Jeune vache. — Nom vulgaire de la morelle.
2. Terre argileuse. — Dernier morceau d'une chose entamée. — Article espagnol.
3. Colère. — Callosité. — Monnaie japonaise.
4. Chemin de halage. — Appartement des femmes chez les musulmans. — Titre de l'or.
5. Petites malles. — Débours.
6. Période qui règle le retour des éclipses. — Pieds de vigne. — Durée de la vie.
7. Ville forte de l'Afghanistan. — Nuisible.
8. Lui. — Récit d'aventures. — Exclamation d'admiration.
9. Manière. — Objet donnant une forme à la matière.
10. Fille de Cadmus et d'Harmonie. — Miette. — Ville de la Cyrénaïque italienne.
11. Genre d'aroidées d'Europe. — Corne mobile d'un insecte.
12. Passage brusque. — Manière de soigner. — Pronom.
13. Petite prairie. — Chemin de ville. — Fluide.
14. Lui. — Très petite quantité. — Ennemi des girondins, né à Grenoble.
15. Qui porte à la tête. — Sujet.

ble. L'un d'eux appela Khong, revenu également, et régla les consommations. Ils partirent, La pauvre fille resta devant son verre vide, une expression de dépit sur le visage. Marsant soupesa la situation en un clin d'œil.

Il fit un signe à Khong. Celui-ci s'avança.

— Voulez-vous dire à cette jolie personne qui semble s'ennuyer, que nous l'invitions à notre table ?

Un sourire éclaira les yeux de la jeune femme aux cheveux platinés et, sans façon, elle se leva vint s'installer auprès de Marsant.

Armstrong avait déjà compris, et se mettait en frais, avec son accent provincial. Il paraissait vraiment ébloui comme tout bon campagnard devant une belle dame de la capitale.

Quand ils quittèrent ensemble le Nankin, Charlie Khong les regarda partir, un sourire indéfinissable aux lèvres.

Il passa dans une petite pièce qui lui servait de bureau personnel, et décrocha le téléphone. Puis, la main sur le récepteur pour étouffer la résonance des paroles, il parla à mots brefs.

Quand Charlie Khong revint dans la salle, il se multiplia car les gens affluaient, les portes ne cessaient de s'ouvrir et de se refermer. C'était l'heure du coup de feu nocturne dans l'établissement.

Le taxi qui avait emporté Armstrong et Marsant stoppa d'abord au Foxing-Hôtel pour y déposer le Français. Puis, Armstrong, après avoir demandé à sa compagne où il fallait la mener, donna l'adresse au chauffeur et décida qu'il ne voulait pas la quitter...

C'était dans le quartier de Maida Vale.

Le couple débarqua devant une grande bâtisse. La jeune femme sonna et la porte s'ouvrit automatiquement. Une pression sur le bouton d'une minuterie. Armstrong vit une pancarte portant en grosses lettres *Portier* ainsi qu'une main peinte indiquant quelques marches menant vers un sous-sol.

Il fit mine de se diriger vers l'ascenseur, mais sa compagne le retint avec un sourire.

— Il ne fonctionne plus à cette heure-ci... Il est minuit passé...

Elle ne semblait nullement étonnée de l'attitude de l'homme qui s'engagea dans l'escalier. Apparemment, ce n'était pas la première fois qu'elle amenait quelqu'un chez elle.

— Ne faites pas de bruit, chuchotez-elle, car si jamais le concierge se doutait...

Elle était habituée à agir clandestinement. Sans doute, ses clients la quittaient le lendemain matin, choisissant, sur les conseils de la femme, un moment où ils pouvaient s'esquiver sans complications à travers le hall du rez-de-chaussée.

Pour le portier, elle exerçait la profession de danseuse-entraîneuse au Nankin. Il y avait, effectivement, une piste cirée au restaurant et un pick-up. Le dancing avait lieu trois fois par semaine.

Elle avait déclaré s'appeler Mary. Ni Marsant, ni Armstrong n'avaient insisté pour connaître le nom de famille.

Deux, trois étages. Mary annonça :

— Nous y sommes... avec un sourire professionnel qui suscita une pitié confuse chez Armstrong.

Ils entrèrent. C'était une chambre du genre de celles qu'on loue meublées. Un lit, deux fauteuils bon marché, deux chaises, quelques chromos au mur... Un minuscule cabinet de toilette caché par un rideau glissant sur des tringles.

Armstrong remarqua la propreté générale de l'endroit. Mary aimait l'or-

dre et la netteté. Du reste sa vêtue, si elle n'était pas neuve, prouvait ce goût de la correction.

Elle enleva tout de suite son chapeau qu'elle posa sur le lit. Armstrong ne bougea pas. Elle crut à de la timidité et se mit à rire :

— Chéri... Mets-toi à ton aise...

Il changea d'expression et montra, au lieu du visage béat qu'elle connaissait, une face grave et posée.

— Ma petite Mary, j'ai à vous parler...

Elle le dévisagea, les traits durcis. Alors, quoi, qu'est-ce qu'il voulait, ce-lui-là ?

Armstrong avait ouvert son portefeuille. Il en tira quelques billets de banque et les déposa sur une table.

— Voici tout d'abord, mon enfant, de quoi vous garantir que vous n'avez pas perdu votre temps, ce soir...

Elle se jeta sur l'argent avec un mouvement de convoitise et l'enferma dans un tiroir. Puis elle regarda cet étrange client qui venait de lui verser une somme pareille sans paraître vouloir exiger autre chose qu'une conversation.

— Dites-moi, Mary... Cette... hum ! profession que vous exercez vous plaît-elle beaucoup ?

Elle resta interdite. Allait-il lui prêcher de la morale ? Au diable, alors... Il parut deviner sa pensée, car il sourit et ajouta :

— Ne croyez pas que je veuille vous faire entrer dans un couvent. Je désire simplement savoir si vous aimeriez gagner de l'argent plus — comment dirai-je ? — plus honnêtement et surtout plus utilement pour la société... Vous ne comprenez pas très bien, je crois ?

— Non... et oui... Vous avez une combine à me proposer, peut-être ?

— Si vous voulez... Il s'agit simplement d'être adroite et discrète...

Mary le regarda en silence.

— Pourquoi m'avez-vous choisie ? dit-elle à la longue.

— Pour certaines raisons que je vous dirai tout à l'heure. Mais la première de toutes est que j'ai l'impression que vous n'êtes pas entièrement tombée au ruisseau et que si l'on vous aidait à vous relever...

L'attitude de Mary avait changé subitement.

Elle s'était laissée tomber sur une chaise et un sourire à la fois douloureux et empli d'espoir naissait sur ses lèvres, violemment soulignées de rouge.

— Quoi?... Vous... vous voudriez réellement m'aider à changer de situation ? Je... je pourrais quitter cette ville maudite de Londres ? Reprendre mon petit qui est en nourrice ?

— Oui... Je vous en donne la promesse formelle, Mary. Cet argent que je viens de vous avancer n'est qu'une petite partie de ce que vous toucherez si vous acceptez de me servir fidèlement...

Armstrong vit une lueur d'incrédulité dans le regard de la jeune femme. C'était trop beau... semblait-elle penser.

Cependant, elle écouta. Le détective sentait qu'au fond il avait touché juste. L'élan avec lequel la pauvre fille avait parlé de son petit était révélateur.

— Quel est votre rôle chez Charlie Khong ? demanda-t-il brusquement.

Elle sursauta, se pencha en avant.

— Ah ! vous êtes un policier... murmura-t-elle.

— Oui. Et il vaut mieux être avec moi que contre moi... Je connais Charlie Khong de réputation. Je sais pas mal de choses sur lui... Vous voyez que je n'ai pas hésité à vous révéler ma vraie personnalité. Soyez sincère, également, et vous savez que la récompense est au bout.

— Je... non, vraiment... je n'ai rien à dire.

Il fit mine de se lever brusquement, le visage sévère.

— Très bien... J'avais eu pitié de vous, mais je vois que j'ai eu tort. Tant pis pour les conséquences... C'est vous qui l'aurez voulu...

Elle s'élança pour l'empêcher de passer et le ramena de force. A vrai dire, Armstrong n'opposa aucune résistance.

— Je vous jure, gémit-elle, que je suis innocente!... J'ai toujours refusé de me mêler de ces histoires d'opium...

Armstrong comprit qu'elle se méprenait sur le sens de son enquête. Mais il ne négligea pas la porte ouverte par l'aveu.

— C'est ce qu'il faudra prouver, ma petite, le jour où le coup de filet sera donné...

Elle se tordit les mains d'anxiété.

— Parlez... Que voulez-vous de moi?

— Vous connaissez les deux Chinois avec qui vous êtes entrée au Nankin, ce soir?

— De vue... De vue seulement... Je sais qu'ils sont riches... Ils sont sortis plusieurs fois avec moi... C'est tout.

— Ils sont connus de Charlie Khong?

— Je le crois... Je n'en suis pas sûre...

Armstrong avait suffisamment d'expérience pour comprendre qu'elle ne mentait pas. Il reprit:

— Bon... Eh bien, votre première besogne sera simple. Il s'agit de savoir si l'un d'eux — celui qui s'était absenté — entretient ou non des relations suivies avec Khong...

Elle réfléchit un instant et demanda:

— C'est de Mei-Ping qu'il s'agit?

Il décrivit l'homme. Elle confirma. C'était bien Mei-Ping. Elle ne savait pas au juste quelle était sa profession et supposait qu'il occupait une certaine situation dans une grosse maison de commerce.

— Je voudrais également que vous entriez en relations étroites avec ce Mei-Ping... Agissez comme bon vous semblera, pourvu que vous puissiez me dire s'il fréquente des Blancs...

« Bien entendu, faites en sorte que ni Khong, ni personne ne se doute de vos agissements... Ah! et puis vous accepterez d'entrer dans l'affaire d'opium... Il me faudra une liste détaillée de tous ceux qui y sont mêlés... Compris?

Elle abaissa lentement la tête.

— Vous ne courez aucun risque, ajouta-t-il, si vous vous y prenez adroitement. Et à partir de cette minute, vous êtes sous ma protection.

— Qui êtes-vous? Quel est votre nom?

— Aucune importance, dit-il prudemment. Je vous renseignerai plus tard, quand vous aurez commencé à fonctionner...

— Où vous retrouverai-je, si je ne sais rien de vous!

— Demain soir, à neuf heures, au Nankin. Aux yeux de Khong je représenterai une aubaine pour vous. Ce qui justifiera nos relations. Tant que je serai à Londres pour mes vacances, soi-disant, nous ne nous quitterons pas chaque soir, à partir de l'heure que j'aurai fixée pour nos différentes rencontres...

Il parut calculer et conclut:

— J'ai besoin très vite des premiers renseignements. Il faut absolument que vous puissiez m'annoncer demain soir si Mei-Ping et Charlie Khong sont en rapports réguliers...

— Oh! ça ce sera facile... promit-elle.

Il sortit sans bruit de la chambre, et ce fut Mary qui appuya sur le bouton de la minuterie pour lui permettre de descendre.

Armstrong était dans le large vestibule du rez-de-chaussée quand tout s'éteignit. Il étouffa un juron.

Pas de lampe électrique de poche. Et là, dans cet endroit totalement inconnu, comment se diriger?

Il tenta de se rappeler. Voyons... L'interrupteur était à gauche, lui semblait-il...

A pas prudents, il s'approcha, atteignant le mur, trouva...

— Damn it!... La lumière ne fonctionne plus...

Il savait qu'il y avait quelques marches à descendre jusqu'à la porte. Mais combien?... Il tâtonna du pied... Deux... Trois... Voilà, il n'avait plus que quelques pas à faire. Il se souvenait, heureusement, que le bouton d'ouverture automatique était à droite.

Subitement, derrière lui, un ordre retentit:

— Hands up!...

Un flot de lumière avait jailli et un homme le tenait en joue avec un revolver. Armstrong obéit instantanément.

— Qu'est-ce que vous faites ici? gronda l'inconnu.

Il se tenait dans l'encadrement du petit escalier montant du sous-sol. Le détective devina.

— Ah! vous êtes le portier!... Enchanté!... Je cherchais la sortie...

L'autre le dévisageait, soupçonneux.

— D'où venez-vous?...

— J'avais accompagné miss Mary chez elle... Nous avons bavardé un instant et je viens de la quitter...

— Ce n'est pas une heure pour des visites!... Il est près de deux heures du matin...

— Je sais... Aussi, ne suis-je pas resté longtemps. Cette chère Mary n'ignore pas non plus les circonstances... Je serais dehors depuis un bon moment, si la minuterie ne s'était pas éteinte...

Il se mit à rire, et continua:

— J'ai appuyé pour la faire revenir, mais bernique...

— Oui... Vous avez fait fonctionner le signal d'appel au portier...

— Ah! bon... Voilà la raison de votre apparition précipitée.

Il se rapprocha de la porte.

— Alors, bonsoir, mon brave...

— Minute, rugit le concierge. Qu'est-ce qui me prouve que vous ne venez pas de faire un mauvais coup? Vous êtes bien pressé de filer!

Le revolver était toujours menaçant. Armstrong haussa les épaules.

— Vous vous renseignerez demain auprès de miss Mary, proposait-il.

— Demain? Non, tout de suite!... Allez ouste!... Montez devant...

Armstrong comprit qu'il avait affaire à un homme obstiné. Le plus simple était de faire confirmer par sa nouvelle alliée, l'authenticité de ses affirmations.

En arrivant sur le palier, il vit un rais de lumière sous la porte de Mary. Tant mieux. Elle n'était pas encore endormie, si toutefois elle s'était couchée.

Ce fut lui-même qui frappa. D'abord discrètement, puis un peu plus fort. Le portier l'écarta avec rudesse.

— Ça suffit... Faut pas réveiller toute la maison!...

Il prit un passe-partout dans sa poche et l'introduisit dans la serrure.

Armstrong entra le premier et resta comme pétrifié. Il comprenait pourquoi Mary n'avait pas répondu.

Elle gisait, encore tout habillée, sur le sol, un bras allongé, l'autre replié sous sa tête. Un long couteau effilé était planté entre ses deux épaules, jusqu'au manche.

Et il n'y avait pas cinq minutes d'écoulées, depuis qu'il l'avait quittée!... Le détective maîtrisa son émotion et se retourna.

Le concierge le saisit au poignet.

— Ah!... s'exclama-t-il, vous... vous l'avez assassinée!... Un mouvement et je vous casse la tête!...

Les pensées d'Armstrong se succédèrent à la cadence d'éclairs répétés. Eviter les complications sans fin... Disparaître... Ne pas être mêlé à ce sanglant mystère... Il avait une mission à remplir...

Une prise subite de jiu-jitsu...

Un cri de douleur... Le portier avait lâché son arme qui rebondit sur le sol.

Un coup de poing magistralement asséné à la pointe du menton. L'homme tomba évanoui, avec un soupir rauque.

Fébrilement, Armstrong arracha un rideau, le déchira, en fit un bâillon. Le reste du tissu lui permit de ligoter l'homme. Il fallait le mettre dans l'impossibilité de tenter une poursuite.

Un dernier regard à la malheureuse Mary. Il s'agenouilla. Rapidement, il enfila des gants de coton qu'il avait en poche. Le cadavre était encore chaud, évidemment.

Mais le cœur ne battait plus. Celui qui avait frappé avait atteint directement cet organe essentiel. Elle était tombée en avant, comme une masse.

Le tiroir grand ouvert était vide. On avait volé l'argent remis par Armstrong. Était-ce donc le mobile du crime?

Le détective ferma la porte avec un sang-froid parfait et descendit l'escalier en hâte. Il n'eut aucune peine à trouver la porte de sortie, cette fois.

Dans la rue, silence et solitude complète. Il se mit à courir, atteignant une station de taxis, eut la chance d'en trouver un.

Au moment de donner son adresse, il se ravisa. Non, sottise... Il ne devait pas rentrer directement chez lui.

— Au *Foring-Hôtel*... ordonna-t-il.

Il pénétra dans le hall, bavarda avec le veilleur de nuit et monta à sa chambre. Il ne dormit que peu d'heures.

Marsant qui habitait, dans le même couloir, une chambre à l'autre extré-

mité, fut surpris de le voir entrer chez lui, vers huit heures du matin.

Armstrong avait repris son aspect normal. Il n'était plus Pat Malley le truculent provincial.

— Qu'est-ce que ça veut dire?

— Je t'expliquerai... Pour le moment, descendons ensemble... Rappelle-toi que je suis John Armstrong et que je suis venu te rendre visite ce matin... Nous bavarderons en bas, dans le salon de lecture.

V — UNE ENQUETE ARDUE

L'INSPECTEUR GRILLING, de Scotland-Yard, avait déjà son immuable chapeau melon sur la tête et s'appretait à sortir, lorsqu'il se heurta, sur le seuil de la porte, à un homme qui venait d'arriver.

— Hello... Armstrong!... Vous avez failli me catapulter...

— J'ai à vous parler, mon vieux... C'est urgent...

Grilling haussa les sourcils.

— Vous tombez mal... Je dois sortir... Et pour moi aussi, c'est pressé...

On vient de me téléphoner de...

— De Maida Vale? lança Armstrong.

L'inspecteur montra un visage ahuri.

— Ça alors!... Comment pouvez-vous le savoir?

— Pas difficile!... sourit Armstrong. Maida Vale fait partie du district dont vous vous occupez!...

— N'empêche que vous avez mentionné ce quartier-là plutôt qu'un autre. Armstrong, mon ami, vous savez quelque chose...

Le détective prit l'inspecteur sous le bras.

— Descendons ensemble... Je vous accompagne... Je parie que c'est pour le meurtre de cette fille dans Flinging street...

Sans laisser à Grilling le temps de répondre, il l'entraîna vers sa voiture, dans laquelle se trouvait Daniel Marsant.

L'homme de Scotland-Yard connaissait le fameux agent secret de Paris, et sa première pensée fut claire.

— Le Grand-Maitre? bégaya-t-il... Il est de nouveau à Londres?

Grilling savait que Marsant s'était voué à la poursuite du super-criminel. La présence de Marsant en Angleterre impliquait automatiquement celle du Grand-Maitre, du moins dans son esprit. Et il ne se trompait pas. Marsant fit un signe d'assentiment.

Ils s'installèrent. Marsant avait cédé sa place à l'avant à Grilling cependant qu'Armstrong conduisait.

Le détective parlait tout en surveillant la circulation dans les rues.

— Ecoutez-moi bien, mon cher Grilling... Sans m'interrompre... On vous a sans doute téléphoné, ce matin, qu'on avait trouvé le cadavre d'une fille prénommée Mary, dans une chambre meublée... A côté, il y avait le portier, évanoui et ligoté...

— Permettez... Une petite rectification... Le concierge avait repris ses sens. C'est une voisine de cette Mary — Wilson, de son nom de famille — qui, ce matin, est entrée chez elle, et qui a tout constaté...

— Elle avait donc une clef de la chambre?

Grilling sursauta et bégaya:

— Comment savez-vous cela? Ma parole, on dirait que vous avez assisté à ces événements...

Sans s'émouvoir, Armstrong poursuivit:

— Le concierge a parlé d'un inconnu de telle et telle apparence...

Le détective décrivit son propre travestissement et narra la scène rapide qui avait suivi le retour nocturne chez Mary Wilson.

— Et les journaux qui ne sont encore au courant de rien! murmura Grilling.

A NOS LECTEURS ET LECTRICES

Pour pouvoir donner au plus vite à nos lecteurs un plus grand nombre de photos et de textes dans chacun des numéros du SAMEDI, nous avons augmenté depuis quelques semaines le nombre de ses pages, en alternant le papier de luxe et le papier-journal. Dès que le papier-magazine se fera moins rare, tout LE SAMEDI sera imprimé, comme avant la guerre, sur papier glacé. Nous espérons que nos amis lecteurs et lectrices se réjouiront de cette bonne nouvelle. Malgré cette augmentation, LE SAMEDI reste toujours à 10 sous alors que plusieurs autres publications majorent leur prix.

Je n'arrive pas à comprendre où et comment vous avez pêché tous ces détails...

— Je peux vous en donner d'autres... fit Armstrong. Ainsi, dès que vous commencerez votre enquête, vous découvrirez que le personnage qui a pris la fuite a hélé un taxi et s'est fait conduire au *Foxing-Hôtel*.

« Et en suivant la piste, après interrogatoire du veilleur de nuit vous apprendrez qu'il s'agit d'un certain Pat Malley, originaire du pays de Galles, habitant la chambre No 22... »

Il sourit et remarqua :

— Je vous mâche la besogne, hein, Grilling!...

— By Jingo!... C'est formidable... Vous avez arrêté l'homme?

— Non. Il a disparu sans laisser de traces...

Grilling retint un juron. Il hasarda :

— Le Grand-Maitre, sans doute...

Calmement, Armstrong secoua la tête et précisa :

— Non... C'était moi-même...

Grilling fit un tel saut sur son siège qu'il en heurta le bras de son voisin et faillit être la cause d'une embardée.

— Ah! ça! Armstrong... Vous vous moquez de moi?

— Pas du tout... Seulement, avant de poursuivre, je voudrais savoir si vous me croyez capable d'un crime?

— Ça va... ça va... grommela l'inspecteur qui nageait dans l'incohérence la plus complète.

— Malgré toutes les apparences qui m'accusent?

— Oh! écoutez, mon vieux, soyez sérieux... Nous allons arriver à Maida Vale... Expliquez-moi plutôt comment vous avez découvert le crime et tout ce qui s'ensuit...

— Très volontiers... promit Armstrong.

Quand il eut terminé son récit, il conclut :

— J'étais venu, ce matin à Scotland-Yard, pour vous demander instamment de solliciter de vous occuper de l'enquête. Je vois qu'elle vous a été confiée directement. Tant mieux... N'oubliez pas de procéder comme si vous ne saviez rien du tout, afin d'en arriver à la découverte de la disparition de Pat Malley...

— Mais pourquoi? C'est du temps de perdu!...

— Il est important que la presse mentionne que vous traquez le coupable et que d'ici peu de temps elle annonce que vous l'avez pincé...

Grilling allongea le cou désespérément.

— Je ne saisis pas... bougonna-t-il.

Ils allaient atteindre Flinging street. Armstrong fit un détour volontaire afin d'avoir le temps de terminer cette conversation.

— Le crime, dit-il, a été suggéré par le Grand-Maitre. Cette hypothèse est celle de Daniel Marsant et la mienne, par surcroît. Il signifie qu'on a percé à jour mon déguisement. Il s'agit donc de brouiller les notions de la bande en laissant croire qu'après tout, Pat Malley existe bel et bien et qu'il a été arrêté... C'est d'accord, Grilling? En échange, vous aurez toute mon assistance et celle de notre ami de Paris.

« Je pense que cela doit vous être assez agréable? »

Grilling répondit pour une acceptation pleine et entière.

— Et maintenant, allons-y, déclara Armstrong. Nous sommes trois hommes de Scotland-Yard... Vous le chef; Marsant et moi vos collaborateurs... Marsant parle assez purement notre langue pour se faire passer comme étant un compatriote...

Le portier avait été prévenu et les attendait, dans le hall.

— Les photographes ont opéré là-haut... dit-il. Mais on n'a absolument rien dérangé... Sauf moi-même, naturellement...

L'un des opérateurs qui descendaient reconnut Grilling.

— Pas la moindre empreinte digitale... annonça-t-il.

Le trio, accompagné du portier, se retrouva dans la chambre où, la nuit précédente, Armstrong avait vu le corps de la malheureuse, quelques minutes à peine après l'assassinat. Il était toujours dans la même position. Le médecin légiste attendait Grilling.

— Pas besoin d'un examen approfondi, annonça-t-il, pour se rendre compte que la malheureuse a été surprise au moment où elle s'approchait de la porte pour la fermer...

— Oui, murmura Armstrong, on a dû la tirer en arrière et frapper. Elle aura été maintenue contre l'assassin, qui ainsi assurait son coup.

Grilling examina le couteau. C'était une arme à cran d'arrêt, à longue lame. On en trouve des centaines de milliers de ce genre, partout. Il n'offrait rien de particulièrement caractéristique.

Marsant s'était approché d'une tenture qu'il tira. Il remarqua, derrière une porte vitrée jusqu'à mi-hauteur. Elle était fermée à clef.

Le portier qui s'était approché de lui le renseigna :

— Ça donne sur la petite plate-forme de l'escalier de fer de secours en cas d'incendie...

Il regarda autour de lui, et pointa du doigt vers un clou à proximité.

— Voilà la clef, sans doute...

Il la décrocha lui-même et la tendit. Marsant refusa en haussant les épaules.

— Inutile... Personne n'a pu entrer par là, puisque la clef était pendue à l'intérieur de la chambre...

La voix de Grilling appela le portier.

— Mr. Belloughs!... Où est cette personne qui vous a délivré?

— Jenny Smith?... Elle est sortie pour faire quelques achats... Elle ne tardera pas à rentrer...

— Elle habite sur le même palier?

— Non... A l'étage au-dessus...

Elle — il eut une petite moue — elle est de la même graine, vous savez... Elle fréquente le *Nankin*... Je n'aime pas beaucoup ce genre de locataires, mais enfin, ça se conduit assez correctement, ici... Je n'ai rien à dire...

Armstrong était sorti sur le palier et venait de rentrer. Il avait entendu la réponse de Belloughs.

— Alors, demanda-t-il, qui est-ce qui habite à côté?

— Personne... C'est vide depuis six mois...

Il n'y avait que deux portes à cet étage. Armstrong fit un signe d'assentiment et proposa :

— Chef... Je crois que nous n'avons plus besoin de ce brave homme... Il peut retourner à ses occupations...

Des employés du service municipal montaient l'escalier pour enlever le cadavre. Ils apportaient avec eux leur funèbre matériel. Le concierge les accompagna en redescendant.

A peine seuls, Marsant parla d'une voix impérative.

— Grilling... Vous allez rejoindre Belloughs et lui poser quelques petites questions sans importance...

— Mais... proposa l'inspecteur.

— Voyons, Grilling, appuya Armstrong. Vous voyez bien que si Marsant le demande c'est que c'est indispensable...

L'homme de Scotland-Yard se résigna. Après tout, ses deux compagnons savaient ce qu'ils voulaient. Et il les sentait tellement supérieurs à lui-même. C'était au moins l'une de ses qualités que de le reconnaître...

— Je tiens à ce que le concierge ne remonte pas brusquement... expliqua Daniel. Il pourrait nous déranger...

Le pas pesant de Grilling écrasa les marches. Sur un signe de Marsant, Armstrong referma la porte.

Rapidement, Daniel avait ouvert celle qui donnait sur l'escalier de fer, menant à la cour, en bas. Il s'accroupit, se releva, se livra à diverses occupations, regarda longuement au-dessous de lui, et entra dans la chambre, une expression satisfaite sur le visage.

Il arpena la pièce en long et en large comme s'il la mesurait. Il fronça le sourcil. Puis il recommença. Brusquement, il se mit en devoir d'ôter ses souliers. Armstrong le regardait faire.

— John, demanda-t-il, tu vas m'aider... Voilà... Place-toi ici... Oui, comme ceci... Bon... Tu vas me dire si tu m'entends marcher...

Dix secondes passèrent. Armstrong qui tournait le dos à Marsant, appela :

— Eh bien? Tu te décides?

La voix de son ami éclata dans son dos.

— Mais je suis là depuis longtemps! Armstrong se retourna. Marsant se rechaussait déjà. On frappa à la porte.

C'était Grilling qui était remonté. Une jeune femme brune aux yeux dilatés était avec lui. L'absence de maquillage la rendait encore plus livide.

Son visage offrait les mêmes stigmates tristes que celui de Mary Wilson.

VI — DANIEL MARSANT TRES OBSCUR

ALLONS... Calmez-vous... réclama Grilling. Vous n'êtes pas accusée du crime, que diable!

Armstrong avait avancé une chaise sur laquelle la jeune femme s'affala. Elle respirait avec force.

— Non, dit-elle, mais... tout de même... J'en ai eu les sangs retournés... Je suis allée prendre un peu de brandy...

Elle en avait même pris beaucoup, car son haleine était révélatrice.

— Racontez-nous exactement ce que vous savez...

Jenny Smith fit un effort et sa voix fut moins chevrotante.

— Mary et moi nous étions deux bonnes copines...

— Oui, je sais, fit Grilling. Vous travaillez au *Nankin*... Vous connaissez naturellement Charlie Khong...

— Evidemment, puisque c'est avec sa permission que... que...

Elle bredouillait, mais on comprenait sans peine ce qu'elle voulait dire. Armstrong questionna :

— Vous ne savez pas si Mary Wilson avait des ennemis?

— Oh! non... Elle n'en avait certainement pas... Elle était gentille, et tout. Elle n'avait jamais fait de mal à personne...

— Bon, coupa Marsant. Allez-y, maintenant, pour les détails de ce matin.

— C'est pas compliqué... Tous les matins, Mary et moi, on va l'une chez l'autre. Le plus souvent, c'est elle qui monte me réveiller... Vers dix heures, dix heures et demie...

« Ce matin, elle n'était pas venue... Alors, n'est-ce pas, je suis descendue... J'ai ouvert tout de suite et... »

— Comment? s'exclama Grilling. La clef était sur la porte?

— Non, dit vivement Jenny Smith. J'ai le double des clefs de Mary comme elle avait le double des miennes... Vous comprenez... Entre amies... Comme ça, si l'une avait besoin de quelque chose... Ah! on s'entendait bien... Pauvre Mary...

Jenny essuya ses larmes qui coulaient abondamment.

— Vous avez même la clef du verrou de sûreté? insista Marsant.

— Mais oui... Là-haut, chez moi... Voulez-vous que je les apporte?

— Non, inutile... On vous croit...

Elle reprit du même ton monotone : — J'ai eu un drôle de pressentiment quand j'ai constaté que le verrou justement n'avait pas été fermé... Je suis entrée, et j'ai vu le... le portier qui était sur le sol, les yeux hors de la tête et qui gigotait, avec un bâillon sur la bouche... Et, aussi...

— Bon. Le reste, nous le savons...

Ils laissèrent Jenny Smith remonter chez elle et quittèrent l'immeuble. Juste après leur passage sur le palier du premier étage, une porte s'était silencieusement entre-bâillée, une face jaune aux yeux bridés s'était montrée un instant, puis retirée à nouveau.

En cours de route, ils discutèrent avec animation.

— Je me demande, grommela l'inspecteur de Scotland-Yard, comment le meurtre a été commis... La victime a été attaquée par derrière, alors qu'elle faisait face à la porte... Ce qui signifie que l'assassin devait se trouver caché dans la chambre...

— Impossible, coupa Armstrong, et ceci pour deux raisons. D'abord, la nuit dernière, j'ai pu constater qu'il n'y avait personne chez Mary... Ensuite, vous l'avez vu vous-mêmes, mes amis, il n'y a pas d'endroit possible en dehors du cabinet de toilette... Et, je le confirme, je sais que nous étions seuls, tous les deux...

— Alors, protesta Grilling, il faut admettre qu'il était connu de Mary et qu'elle l'avait reçu tout de suite après le départ de... enfin, de Pat Malley?

— Non, dit encore Armstrong, tout était parfaitement silencieux... Et pendant que je descendais l'escalier, le moindre bruit là-haut aurait attiré mon attention...

— Eh bien, lança Grilling, comment expliquez-vous ça, alors?

— J'ai une petite théorie personnelle... intervint Daniel Marsant qui s'était tu jusqu'alors.

Armstrong stoppa devant chez lui et ils le suivirent dans son cabinet de travail. La servante savait que son patron était rentré le matin même après un voyage qui avait été beaucoup plus court qu'il ne l'avait escompté, primitivement.

— Voyons cette théorie... questionna Grilling avec impatience.

Marsant alluma une cigarette avec lenteur et croisa les jambes.

— L'assassin, dit-il, n'était pas dans la chambre... Il se trouvait accroupi derrière la porte donnant sur la plate-forme de l'escalier de secours d'incendie... Il a attendu le départ de Pat Malley et surgit presque instantanément... Ensuite...

— Tu oublies, interrompit Armstrong, que cette porte était fermée à clef et que la clef se trouvait dans la chambre même, pendue à un clou.

— L'assassin devait avoir un duplicata de cette clef...

Armstrong prit un air profondément sceptique.

— Son coup fait, il est reparti par le même chemin, il a descendu l'escalier extérieur, et...

— Excuse-moi, mon vieux, fit Armstrong, en souriant un peu ironiquement, je crois que tu donnes libre cours à ta riche imagination. Pourquoi veux-tu que l'on se soit donné la peine de fabriquer une fausse-clef permettant de s'introduire par ce chemin, chez Mary Wilson? En quoi cette malheureuse déclassée pouvait-elle intéresser particulièrement un bandit à l'affût d'un butin?

— Je suis, moralement, persuadé de l'exactitude de ce que j'avance, insista Marsant, toujours aussi calme. J'ai fait un examen poussé des lieux, et d'ailleurs, c'est la seule explication qui tienne debout...

Grilling leva les bras au ciel. Le dialogue continua entre Marsant et Armstrong.

— Tu m'avais dit ce matin, dit Armstrong, que tu étais certain que Mary avait été assassinée pour qu'elle ne parlât pas... Elle en avait déjà trop dit, d'après toi...

— Je le maintiens, John...

— En d'autres termes, le crime a été commis par un bandit à la solde du Grand-Maitre qui aurait découvert mon stratagème?

— Il y a de grandes probabilités pour que ce soit exact...

Grilling bredouilla :

— Monsieur Marsant... Pour que votre théorie soit possible il faudrait admettre qu'on savait, depuis suffisamment longtemps à l'avance pour avoir eu la possibilité de faire une fausse clef, que vous alliez converser avec Mary Wilson, cette nuit-là!...

— Mais parfaitement! surenchérit Armstrong. C'est plein de bon sens ce que dit Grilling!... Non, vois-tu, c'est difficile à accepter... ton... tes déductions.

— Tu paraissais d'accord avec moi ce matin... répondit paisiblement Daniel Marsant en allumant une seconde cigarette.

— Oui, mais depuis quelques minutes je réfléchis, je réfléchis... Je suis tenté de croire qu'elle a été assassinée par cupidité... Pour les bank-notes que j'ai laissées à la malheureuse... D'ailleurs, elles avaient bel et bien disparu, après le crime...

— Tu ne contestes pas, au moins, l'hypothèse de l'escalier de fer extérieur comme moyen d'arrivée et de départ?

— Je ne sais pas, à vrai dire!... Car il y a cette question de clef qui me chiffonne... murmura Armstrong.

Grilling se leva. Il allait retourner à Scotland-Yard...

— N'oubliez pas la filière à suivre pour arrêter Pat Malley... recommanda Marsant.

L'inspecteur eut un regard vers Armstrong. Ce dernier ajouta aux paroles de son ami, une réflexion judicieuse :

— Cela vaut mieux, en effet... Et vous pourrez ainsi chercher le vrai coupable qui se croira sûr de l'impunité...

— Ah! et puis, dit encore Marsant, il me faudrait une liste complète des locataires de l'immeuble avec le plan exact de leur appartement ou leur logement...

— On pouvait demander ça au concierge!... maugréa Grilling.

— J'aime autant un document officiel émanant des services municipaux... dit simplement l'agent secret.

Armstrong se leva et se mit à marcher de long en large.

— J'ai bien vu, dit-il, que tu ne voulais pas dévoiler toute ta pensée devant Grilling... Tu soupçonnes quelqu'un?

— Oui... admit Marsant.

— Qui?... Jenny Smith?

— Oh! non, la pauvre fille... Elle n'aurait jamais eu la force de planter pareillement le couteau dans le dos de Mary.

— Mais tu la crois complice? insista Armstrong.

— Je crois surtout qu'elle est complètement terrorisée par le sort de sa camarade et qu'elle sait, peut-être, à quoi s'en tenir... Mais inutile de chercher à en tirer quelque chose...

Marsant resta pensif, et ajouta :

— Actuellement, du moins... Ce qu'il faudrait, vois-tu, c'est trouver suffisamment d'arguments pour lui donner à croire que nous savons tout. Et elle parlerait afin de prouver son innocence...

— Et qui soupçonnes-tu, en fin de compte?

— Un locataire de la maison, tu le sens toi-même... D'après la liste fournie, je verrai de quel côté nous devons nous diriger...

— D'après toi, son coup fait, il aurait tranquillement regagné ses pénates? continua Armstrong.

— Heu... Oui, à peu de choses près...

— Quelles choses?... Ecoute, Daniel, tu es énervant au possible!... Tu as ton visage de momie...

Marsant se mit à rire.

— Une question, vieux John...

— Vas-y... espèce de Sphinx...

— Bon... Nous sommes toujours en Egypte... Momie... Sphinx...

— Je souhaite de pouvoir bientôt t'appeler Oedipe... Pour la divination de toutes ces énigmes...

— Te souviens-tu, demanda Marsant, si, après ton départ Mary Wilson avait fermé son verrou à clef?

— Voyons... attends... heu... Mais oui... J'ai entendu les deux tours pendant que je descendais les premières marches... Cric... Crac...

— Parfait. Ça c'est précieux, épantant... Tu vas voir... Et quand le concierge est remonté avec toi, qu'a-t-il fait? Il possédait, comme Jenny, les doubles de toutes les clefs?

— Non... Il... Bon sang!... C'est juste... Je comprends où tu veux en venir... Il a simplement introduit son passe-partout, après avoir attendu que j'eusse frappé et appelé...

Le sourire de Marsant s'accrut.

— C'était donc Mary ou l'assassin qui avait touché au verrou de sûreté... souligna-t-il.

— Comme la femme n'avait aucune raison apparente de le faire, ce ne peut être que le meurtrier... Il voulait fuir par là, quand il a entendu monter dans l'escalier... Et c'est alors qu'il a filé par...

— Non, ce n'est pas ça du tout... coupa Marsant.

— Alors?... C'était Mary Wilson?

— Ne t'égares donc pas... C'était bien l'assassin... Mais pas pour les raisons que tu exposes... Je te dirai ça un autre jour...

— Ah! flûte, et flûte!... lança Armstrong.

VII — MISS GAITES AGIT ETRANGEMENT

MISS DAISY GAITES avait, du premier coup d'œil, reconnu l'enveloppe que lui avait remise le facteur de Stopchurch. Le vieux pasteur était en train de lire son journal.

Une fois seule, elle vérifia si la porte était bien fermée. Non pas qu'elle soupçonnât quiconque de l'espionner, mais c'était un réflexe chez elle quand elle était en proie à une grave préoccupation.

Elle lut lentement la lettre et la brûla avec soin, ensuite. Elle éparpilla les cendres entre ses paumes de façon qu'il n'en restât aucune trace et, sans transition, commença de faire sa valise.

Le pasteur la vit apparaître, vêtue et son bagage à la main.

— Mais... Mais, mon enfant!... Où allez-vous?

— A Londres, mon père... On m'y appelle...

L'expression de son visage était énigmatique. Mais sous les paupières mi-closes, on aurait pu, en observant attentivement, lire une satisfaction intense qu'elle ne voulait pas révéler.

— Vous partez tout de suite?

— Par le train de deux heures et quelques... Je vais me faire mener à Glycombe, car ainsi que vous le savez c'est un express qui ne s'arrête pas à Stopchurch...

— Vous reviendrez bientôt?

— Je... heu... je ne sais pas... bredouilla-t-elle.

Le pasteur comprit qu'il serait peu séant d'insister.

Il lui semblait, en fait, que l'attitude et la manière de vivre de miss Gaites avaient quelque chose de vaguement mystérieux. Depuis qu'elle lui avait demandé asile — il y avait à peine vingt-quatre heures — elle ne s'était guère montrée loquace.

Et lui qui adorait bavarder...

Bref... Elle ne devait pas rester longtemps chez lui, à ce qu'il constatait. Eh bien, tant mieux ou tant pis... Bon voyage...

— Vous me préviendrez de la date de votre retour?

— C'est cela, mon père... oui... oui...

Elle avait une hâte secrète de s'en aller.

Quand elle fut dans le train, elle poussa un ouf! de satisfaction. Et appuyée aux coussins, elle se mit à rêvasser. Que se passait-il dans ces yeux gris acier qui émettaient par moment une lueur curieuse?

Elle débarqua à Londres deux heures plus tard... Lentement, elle s'achemina vers la sortie de la grande gare, donna son billet et passa directement dans la salle d'attente.

Son regard en fit le tour, puis s'arrêta sur un personnage qui en sortait à ce moment précis.

Elle le connaissait bien. Elle savait qu'il devait être là. Mais elle garda une attitude indifférente, entra, s'assit pour quelques minutes, regarda l'heure comme si c'était le moment de prendre un train, et repartit dans la grande salle des Pas-Perdus.

Le hasard — mais était-ce bien le hasard? — la fit retrouver le même homme à deux pas d'une vitrine. Il semblait absorbé dans la contemplation d'un paysage exposé en relief.

Elle passa près de lui et le frôla. Il se mit en route d'un pas plus rapide que celui de miss Gaites, devança la vieille fille, sortit de la gare et s'installa au volant d'une auto.

Un virage, il s'en fut se ranger le long d'un trottoir. Miss Gaites arriva à sa hauteur, ouvrit la portière, s'installa. Le démarrage fut immédiat et l'auto se perdit dans le trafic dense de Londres...

Daniel Marsant était penché sur un plan accompagné d'une liste de noms, et son regard allait du texte à l'image, alternativement.

Un peu plus loin, assis à son bureau, Armstrong répondait à quelques lettres pressées. Il tapait à la machine avec la rapidité d'une dactylo professionnelle.

— Eh bien, lança Daniel, en fouillant dans son paquet de cigarettes. Voilà, mon vieux... Je veux être transformé, en fouet à mayonnaise si ce n'est pas Hop-Si qui a fait le coup...

Armstrong abandonna sa machine à écrire et s'approcha.

— Qu'est-ce que c'est que ça, Hop-Si?

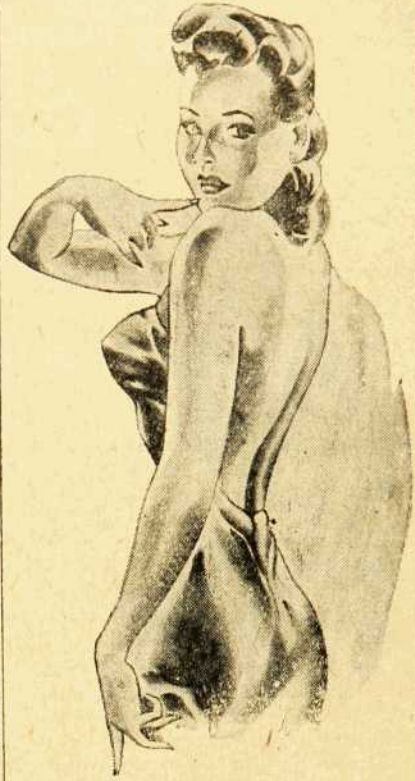
— Le locataire du premier étage qui est en ligne directe sous la chambre de Mary Wilson... Tiens, regarde... Il n'a eu qu'à sortir de chez lui pour grimper et... enfin, pas besoin d'insister.

— Tu l'as choisi plutôt qu'un autre parce qu'il est Chinois?

— Et aussi parce qu'il n'y a personne au deuxième... Ce n'est donc pas un choix, à proprement parler...

— Tu ne veux pas en démordre, hein!... Au fond, c'est assez plausible. Un Jaune c'est petit de taille, ça se dissimule facilement, c'est patient d'une manière infernale, c'est souple, silencieux... Et, conclut Armstrong avec un petit rire, ça concorde avec tes certitudes...

FORTIFIEZ VOTRE SANTÉ



Toutes les femmes doivent être en santé, belles et vigoureuses. Vous pouvez avoir une belle apparence avec le TRAITEMENT

MYRRIAM DUBREUIL

C'est un tonique reconstituant et qui aide à développer les chairs. Produit véritablement sérieux, bienfaisant pour la santé générale. Le Traitement est très bon pour les personnes maigres et nerveuses, déprimées et faibles. Convenant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme.

AIDE A ENGRAISSER LES PERSONNES MAIGRES

Notre Traitement est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, quel que soit leur âge.

GRATIS : Envoyez 5¢ en timbres et nous vous enverrons gratis notre brochure illustrée de 24 pages, avec échantillon.

CORRESPONDANCE CONFIDENTIELLE

Les jours de bureau sont :

Judi et Samedi, de 2 h. à 5 h. p.m.

REMPLISSEZ CE COUPON

Mme MYRRIAM DUBREUIL
6901, Ave de Chateaubriand
Case Postale, 2353, Place d'Armes,
Montréal, P.Q.

Ci-inclus 5¢ pour échantillon du Traitement Myrriam Dubreuil avec brochure.

Nom

Adresse

Ville

Province

— Il ne reste plus qu'à acquérir la preuve... murmura Marsant.

— En interrogeant le concierge nous saurons s'il était là la nuit du crime... proposa Armstrong.

— Non. Laissons le concierge tranquille...

Et devant l'air ébloui de son compagnon, il expliqua :

— Le concierge est persuadé que c'est Pat Malley... Qu'il continue à le croire... C'est si commode... Rappelle-toi comme tu l'avais ficelé...

L'intonation de Marsant rendit Armstrong méditatif. Il y avait une nuance d'ironie dans les propos du Français qui le déroulait, par instants.

La sonnerie du téléphone interrompit la conversation.

— Allô ? demanda Armstrong... Ah ! c'est vous Grilling ?

— Oui... Dites-moi, mon cher ami... Est-ce que le nom de Gaites, miss Daisy Gaites, vous dit quelque chose ?

Armstrong répondit avec étonnement :

— Mais oui... Je connais... Pourquoi ?

— C'est bien une vieille demoiselle qui habite Stopchurch ?

— Parfaitement... Mais encore ?

— J'ai pensé que cela pouvait vous intéresser... Écoutez plutôt...

Marsant regardait Armstrong dont l'attitude, au téléphone trahissait l'intérêt le plus profond.

Ce fut un long monologue de Grilling. Armstrong paraissait hypnotisé, les sourcils en bataille, le visage crispé.

— Bon... Merci infiniment... dit-il à la longue. Je vais y réfléchir...

Marsant regardait Armstrong dont l'attitude au bras ballants.

— Tu ne sais pas ce qu'il m'annonce ?... La disparition de miss Gaites !

Marsant montra un visage interrogatif.

— Grilling, détailla Armstrong, se trouvait dans le bureau d'un collègue lorsque ce dernier reçut un rapport en provenance de la police de Glycombe et demandant, à la requête du sergent-chef de Stopchurch, que l'on recherchât sans délai une miss Daisy Gaites, etc., etc.

« Le nom de Stopchurch avait frappé Grilling qui, ainsi que tu le sais, n'ignore rien, depuis les confidences que je lui ai faites au sujet de l'enlèvement du petit-fils de Minh-Yô... »

« Le sergent-chef désirait voir miss Gaites pour lui demander confirmation d'un détail, lorsqu'il apprit qu'elle avait brusquement pris le train pour Londres. »

« Le pasteur chez qui elle s'était réfugiée depuis la tragédie a décrit ce départ d'une telle manière que cela ressemblait à une fuite. »

« Et le sergent sans attendre davantage ni réfléchir s'est précipité au télégraphe pour signaler le fait à Scotland-Yard... »

— Une fuite ? Mais c'est idiot de penser que...

— D'accord... Mais écoute, mon vieux, la suite du récit...

Il donna les informations supplémentaires fournies par Grilling.

— Il paraît que miss Gaites aurait pris cette décision après avoir reçu une lettre mystérieuse de Londres... Elle s'était retirée dans sa chambre et le pasteur — qui se confessa sans doute de ce péché de curiosité — est allé voir du jardin — la pièce est au rez-de-chaussée — ce qu'elle y faisait.

« Il a observé la vieille fille ; elle brûlait la lettre ; il est revenu tout de suite dans son salon. Auparavant, elle avait vérifié si personne n'était derrière sa porte, comme si elle avait eu peur qu'on ne la surprît à faire quelque chose de secret... »

« Il l'a questionnée quant à son retour. Elle s'est montrée fort évasive... Bref, Grilling, lui, n'y va pas par quatre chemins... »

— Ah ?... Il l'accuse de quelque chose ?

Armstrong haussa les épaules et s'installa plus à son aise.

— Je vais te parler objectivement, dit-il. Je ne suis ni pour, ni contre... Voici les faits tels qu'ils se présentent. Tu te souviens que miss Gaites a échappé, par miracle, au meurtre, puisqu'elle était absente de chez elle au moment de l'enlèvement... Vingt-quatre heures plus tard, elle part mystérieusement, pour une destination inconnue, sans prévenir personne... Elle m'avait pourtant formellement promis de me tenir au courant de tout, absolument tout ce qui pourrait se produire.

— Oui... fit Marsant, avec ce sourire ironique qui agaça son ami. Et malgré toute ton objectivité, je te vois venir... Tu ne pourras plus me reprocher ma riche imagination... — Pardon, pardon... C'est la thèse de Grilling, ça... Il prétend qu'elle a été complice de l'enlèvement, et qu'elle est partie rejoindre les ravisseurs... Il déclare que son absence au moment du double crime n'était pas due au hasard... Et il est persuadé qu'il n'y a pas d'autre solution pour expliquer l'assurance, la rapidité avec laquelle les misérables avaient agi... — Et toi, s'exclama Marsant, tu n'es pas loin de trouver quelque vraisemblance à de pareils propos !... Il reprit avec plus de calme :

— Ainsi, d'après Grilling, le secrétaire de Minh-Yô serait innocent ? C'est miss Gaites qu'il faut accuser !... — L'un n'empêche pas l'autre, ronchonna Armstrong. Ils peuvent être de connivence, après tout !... — Eh bien, mon vieux !

Marsant n'en dit pas davantage. Il revoyait les yeux gris de la vieille fille, il l'attendait, il revivait la scène, au seuil du riant cottage.

— Tu sais, les femmes... murmura Armstrong. On ne peut jamais avoir de certitude avec elles... Miss Gaites peut avoir été tentée par une part importante de la rançon qu'on lui aurait promise...

Daniel montra l'appareil téléphonique.

— Tu vas appeler Minh-Yô à l'appareil... Lui demander s'il est seul dans son bureau... Voici ce que tu peux lui dire...

Il donna quelques conseils.

Armstrong sourit et inclina la tête.

— Bien, patron, plaisanta-t-il. C'est une bien curieuse expérience que tu veux tenter... Enfin, nous verrons.

Et il psalmodia dans le récepteur.

— Allô, mister Minh-Yô ?... Ici John Armstrong...

— Bon, souigna Marsant. Il est cinq heures... Dans une heure et quart tu seras là-bas... Tu me promets d'agir comme je te le demande...

— Puisque je viens d'en convenir expressément avec Minh-Yô !... Téléphone, derechef. Cette fois on appelait Armstrong.

— Allô... Ici Grilling... J'ai déjà des détails sur cette fugue de miss Gaites... On l'a vue sortir de la gare après l'arrivée du train... Un policeman l'avait remarquée pour une raison fortuite. Elle avait appelé une voiture particulière comme si c'était un taxi... Et cela avait beaucoup amusé le représentant de l'autorité qui s'appretait à lui démontrer sa méprise, quand la voiture a stoppé et elle est montée...

— Ah ! bah ?... C'est du coup que le brave agent a dû être estomaqué !

— Plutôt... Et l'auto était conduite par un Jaune... Un Japonais ou un Chinois, il n'a pas pu se rendre compte...

Marsant avait en main l'autre récepteur. Le regard que lui lança Armstrong était triomphal.

— Il n'a pas pris le numéro de la voiture, poursuivait Grilling, mais j'en ai une bonne description. Une limousine de maître grise... On continue les recherches...

Armstrong éclata de rire en remettant l'appareil en place.

— Mei-Ping absent du bureau... Et un Jaune qui accueille miss Gaites... Je crois qu'après tout, Grilling n'a pas dit une sottise tellement grande, hein ! Elle semble être de mèche avec lui... Marsant répliqua allégrement :

— Un point pour toi... Nous verrons qui marquera les autres... En attendant, pas un mot à Minh-Yô de cette histoire...

VIII — OU MEI-PING ECOUTE...

MEI-PING, le secrétaire du riche négociant chinois se trouvait dans son bureau depuis un quart d'heure — il était rentré à six heures précises, il était l'exactitude même — lorsqu'il entendit marcher dans le corridor qui passe devant sa porte.

— J'ai téléphoné, dit le détective, pour être reçu immédiatement.

« Mister Minh-Yô m'a demandé de ne venir qu'après la fermeture des magasins... Il est là, j'espère ? »

— Oui, honorable monsieur Armstrong... Il est dans son bureau... A côté...

La pièce exclusivement privée où Minh-Yô avait précédemment reçu le détective était ailleurs, et tout indiquait que les deux hommes ne s'y rendraient pas.

Or, si Mei-Ping était dans l'impossibilité d'écouter ce qui se disait là-haut, la situation différait totalement ici.

Mei-Ping avait depuis longtemps repéré un coin de son bureau où un phénomène d'acoustique lui permettait d'entendre tout ce qui se disait à côté, même à mi-voix, et surtout dans le silence qui régnait actuellement à travers les bâtiments déserts.

Lorsque Minh-Yô pénétra chez Mei-Ping, après le départ d'Armstrong, le secrétaire prenait studieusement des notes assis à sa table habituelle.

— Mei-Ping... Vous pouvez vous retirer... Vous avez plus que largement dépassé l'heure habituelle...

Cérémonieusement, Mei-Ping remercia, inclina le buste et fit mille compliments symboliques à son patron, espérant entre autres que le ciel continuerait à le favoriser de ses dons, et ainsi de suite.

Il atteignit le parc à autos où était garée sa voiture et s'installa au volant. Dans son rétroviseur, il surveilla durant quelques centaines de mètres les autos suiveuses, prêt à se défier au cas où l'une d'elles se tiendrait trop longtemps dans son sillage.

Il roulait modérément afin, précisément, de tendre l'appât.

Lorsqu'il acquit la certitude qu'il pouvait s'élaner sans crainte, la nuit était venue. C'était ce qu'il avait cherché, du reste.

Malgré toute son astuce, Mei-Ping ne se doutait pas qu'il était suivi. Sa finesse orientale avait été battue en brèche par la brillante ingéniosité française de Daniel Marsant.

L'agent secret était venu garer le véhicule de louage qu'il s'était procuré, juste derrière l'auto de Mei-Ping, dans le parc gardé. Il savait que c'était là que le secrétaire de Minh-Yô laissait régulièrement sa conduite intérieure.

Il avait donc guetté l'arrivée du Jaune, au-dehors, puis avait attendu que ce dernier partît vers son bureau en

hâte, pour pénétrer à son tour dans le parc et s'installer derrière l'auto grise, qu'il reconnaissait, au surplus, pour celle qui avait été décrite par Grilling.

Profitant de ce qu'il était masqué par différentes voitures, il avait rapidement tracé un cercle sur la malle arrière de Mei-Ping.

Un cercle invisible...

Il s'était servi dans ce but d'une matière phosphorescente impossible à déceler à l'œil nu, mais qui sous les lumières des phares brillerait d'une façon indiscutable.

Il avait déjà quitté le parc lorsque Mei-Ping vint reprendre son auto. Marsant se trouvait le long d'un trottoir, dans une file. Il laissa passer le suspect puis démarra derrière lui.

L'allure peu vive de Mei-Ping lui permettait de ne pas le perdre de vue dans la circulation. Quand il comprit que le Chinois se dirigeait vers une sortie sud-ouest de Londres, il lui laissa un peu de champ, quitte à appuyer sur la pédale d'accélération.

Il y avait beaucoup de voitures qui sortaient de la capitale. Jusque-là, nul accroc.

Sur la route, elles se rarifièrent. Mais Marsant était tranquille. Il suivait à une distance suffisamment grande pour n'éveiller aucun soupçon. C'étaient les autos qui roulaient devant lui qui lui permettaient de voir le cercle lumineux au loin à l'arrière de l'auto grise !...

On entra dans la banlieue charmante de Kew. Là, Daniel Marsant se rapprocha à la faveur d'un nouveau courant de voitures.

Mei-Ping roula dans la localité, puis vira dans une petite allée. Marsant eut soin de dépasser l'endroit et de stopper une centaine de mètres plus loin.

Il revint rapidement sur ses pas et passa devant cette allée, juste à temps pour voir une ombre disparaître à travers une porte basse pratiquée dans un mur.

L'auto de Mei-Ping était toujours là. L'agent secret attendit un instant, puis se glissa dans la voie obscure. Muni d'un chiffon il atteignit le véhicule et d'un geste prompt effaça le rond lumineux qui était redevenu terne, mais dont il connaissait l'emplacement exact au-dessus de la plaque d'immatriculation.

Toute trace révélatrice venait de disparaître grâce au produit dont était enduit le morceau de tissu.

Daniel fit le tour de la propriété. Il comprit que Mei-Ping qui possédait une clef de la petite porte s'était introduit par le parc, empruntant une route qu'il avait l'habitude d'utiliser.

Quelques minutes plus tard, il pénétrait dans une station de police et demandait à parler au chef de district.

La stupéfaction du brave fonctionnaire fut intense. Mais après avoir communiqué avec Scotland-Yard où Grilling et Armstrong attendaient en permanence, il se hâta d'agir, conformément à ce qui venait d'être convenu avec l'inspecteur, sous les directives de Marsant.

Mei-Ping, après avoir traversé une pelouse et suivi une allée plantée d'arbres, avait atteint un majestueux peron. A son coup de sonnette, un domestique vint ouvrir.

On semblait le connaître de longue date. Le valet le salua et le mena directement dans une bibliothèque où un homme était penché sur divers documents qui paraissaient être des rapports apportés par des messagers.

Ce dernier se redressa. Le nouvel arrivant paraissait presque un nain à côté de lui.

— L'humble Mei-Ping te salue... murmura le secrétaire de Minh-Yô.

L'autre lui adressa un bref signe de tête.

Il regarda fixement le Jaune. Ses yeux étaient magnétiques. Son aspect avait quelque chose d'impressionnant. Une face anguleuse, un front très haut et bombé, une mâchoire puissante. C'était le Grand-Maitre...

— Quelles nouvelles m'apportez-vous ? Minh-Yô sait-il que l'Anglaise est ici ?

— Non, Grand-Maitre... Mais ce n'est pas de cela que je viens te parler. J'ai quelque chose de très agréable à te communiquer... La victoire est assurée désormais.

Il conta comment il avait pu surprendre la conversation entre John Armstrong et son patron.

— Le détective, annonça-t-il, est venu dire qu'il renonçait définitivement aux recherches. Il a conseillé à Minh-Yô d'accepter de verser la rançon...

— Oui, gronda le Grand-Maitre, pour tenter de surprendre le secret en faisant suivre le porteur de l'argent !

— Non, déclara Mei-Ping. Le Londonien semblait en proie au découragement le plus complet. Je l'ai entendu dire qu'il était considérablement anxieux pour le sort d'un de ses collaborateurs...

— Lequel ? ... questionna le Grand-Maitre.

Mei-Ping eut un sourire cruel.

— Celui qui est recherché par la police pour le meurtre de la fille Mary Wilson... L'homme est traqué et Armstrong craint qu'il ne puisse arriver à faire la preuve de l'innocence de cet imbécile... Il a expliqué qu'il est obligé de consacrer tout son temps à cacher ce sous-ordre et qu'il ne voit qu'une solution possible pour en sortir...

Mei-Ping appuya sur les mots.

— Tant que Minh-Yô n'aura pas consenti à traiter avec nous — c'est Armstrong qui parle — l'enfant sera en danger par le fait même que le détective recherche l'assassin véritable et, par conséquent, risque de provoquer des complications...

« Il a promis d'attendre que le petit soit revenu pour reprendre ses investigations. Et il a insisté afin que ce soit le plus rapidement possible, naturellement... »

Le Grand-Maitre approuva lentement.

— Tu vas donc rédiger les prochaines instructions. Un messenger se présentera chez Minh-Yô. La lettre doit indiquer qu'au cas où ce messenger serait molesté et ne pourrait se présenter devant moi à l'heure où je l'attendrai, l'enfant sera...

— Aucun danger, interrompit Mei-Ping. Le vieux Minh-Yô donnerait plutôt sa vie que de risquer pareille chose.

— Mei-Ping, articula d'une voix concentrée le Grand-Maitre, je te pardonne cette incorrection d'avoir parlé avant que j'eusse terminé, mais que cela ne se renouvelle pas...

Mei-Ping allongea les bras en avant et courba le torse.

— Je suis ton très humble et très dévoué serviteur... psalmodia-t-il.

— Installe-toi à ce bureau et rédige le texte... Je vais te dicter... Tu traduiras en ta langue au fur et à mesure...

Ceci achevé, le Grand-Maitre appuya sur un bouton. Un domestique apparut.

— Allez me chercher Miss Gaites... ordonna-t-il.

L'homme en livrée s'inclina et disparut. Il revint accompagnant la vieille fille qui, dès l'entrée de la pièce, sourit au Grand-Maitre.

IX — UNE EXPEDITION BIEN CONDUITE

MEI-PING sortit par la petite porte qu'il verrouilla soigneusement. Il fit le tour de sa voiture pour ouvrir la portière donnant accès au volant.

Mais il ne put dépasser l'arrière de l'auto. Quelque chose venait de lui tomber sur la tête. Une couverture. Et en même temps, des bras multiples l'avaient étreint à bras-le-corps.

L'attaque avait été si minutieusement préparée et si bien réussie que vingt-deux secondes, pas davantage, s'écoulèrent entre le moment où Mei-Ping fut cueilli et celui où après avoir été consciencieusement fouillé, il était emporté dans une auto de police, toujours ligoté et silencieux...

A la lueur d'une lampe électrique, Marsant et Armstrong examinèrent le parchemin qu'ils avaient trouvé sur le misérable, avant de le laisser emmener par leurs collaborateurs.

Armstrong murmura d'une voix assourdie :

— S'il nous fallait encore hésiter, voici qui te donne entièrement raison, Daniel!... C'est l'ultimatum à Minh-Yô. Tu as magistralement mené cette expérience...

— Bon... Bon... Les compliments, ce sera pour après... murmura Marsant avec un sourire heureux. J'ai la clef de la petite porte... Je vais entrer dans le parc... A toi et tes compagnons, sous la conduite de Grilling, la dernière partie du programme...

Il disparut dans l'obscurité. Armstrong rejoignit un petit groupe composé de policemen en uniforme et d'inspecteurs en civil.

— Allons, Grilling!... Marsant est déjà dans la place.

Le Grand-Maitre fumait lentement un cigare. Il était seul. Miss Gaites s'était retirée au premier étage. Il réfléchissait à la magistrale opération qu'il estimait réussie, d'ores et déjà.

Un domestique entra précipitamment. Le Grand-Maitre lui lança un regard terrible... Que signifiait ce...

— Monsieur!... La... la police!

— Hein? La police?... Vous êtes fou?

— Non, monsieur... Il y a des inspecteurs et des policemen dans l'anti-chambre... C'est M. Kingston qui les a reçus... Il m'a envoyé vous prévenir tout de suite...

M. Kingston était le propriétaire de l'endroit qui avait donné asile au Grand-Maitre. Ce dernier se dressa d'un mouvement brusque, désigna la porte muettement.

A peine le domestique sorti, le Grand-Maitre pressa un bouton secret et disparut littéralement happé par la boiserie. Il se trouvait dans une sorte de placard assez large pour permettre à un être humain de s'y tenir durant un certain temps...

Une bouche d'aération fort ingénieusement dissimulée dans les circonvolutions d'une sculpture extérieure du panneau suffisait à rendre l'endroit sans danger d'asphyxie pour l'homme.

Le Grand-Maitre tâtonna dans l'obscurité et trouva ce qu'il cherchait. Un microphone minuscule permettant d'entendre tout ce qui se disait dans le hall.

La voix de Kingston lui arrivait très nette.

— Mais enfin, messieurs... C'est impossible...

— Je vous dis, insistait Grilling, qu'on a vu un malfaiteur escalader le mur du parc dans la petite allée... Nos renseignements sont formels... Nous regrettons, mais il faut nous laisser chercher... Il y va d'ailleurs de votre propre intérêt...

Dans sa cachette, le Grand-Maitre eut un rictus de rage. Il n'avait que trop aisément compris que ceci n'était qu'un prétexte pour fouiller la maison...

Que faire ? Sortir ? Impossible, maintenant... Les policiers s'étaient répandus dans toutes les chambres!... Il fallait attendre leur départ pour se risquer dehors.

Il eut un frémissement. La voix qu'il haïssait. Celle de Daniel Marsant!... Et le Français interpellait Armstrong!

— Personne n'a tenté de gagner la petite porte pendant que vous entriez par la grande grille, lança Marsant. Le gibier doit être encore au gîte!...

Ils se mirent à visiter la maison. Grilling était déjà au premier étage. Il venait d'ouvrir successivement plusieurs portes. Une chambre était fermée à clef.

Le silence le plus complet régnait à l'intérieur.

Le battant céda. Obscurité noire. Grilling fit fonctionner sa lampe électrique et projeta la lueur sur le sol.

Une voix de femme, vibrante d'émotion contenue et de volonte, cria :

— Un pas de plus et je tire!... Je suis armée!...

Grilling tenta de repérer l'endroit d'où était partie la menace. Une détonation. Il n'eut que le temps de s'allonger à plat ventre. Ses compagnons s'étaient réfugiés dans le couloir.

— Rendez-vous!... rugit Grilling. Nous sommes en nombre...

— J'en abattraï le plus possible!... riposta Miss Gaites, farouche.

— Ah! la garce... gronda l'inspecteur. C'est qu'elle est capable d'agir comme elle le dit...

Il ramena vivement la porte, hésitant sur ce qu'il allait faire.

Une galopade dans l'escalier. Armstrong et Marsant arrivaient, après avoir inutilement exploré le rez-de-chaussée.

— Elle est là, la vipère!... hurla Grilling. Et elle m'a tiré dessus...

— Oui... Je crois deviner ce qui se passe... dit Marsant.

— Elle est enragée!... Elle ne comprend pas que tout est fini et qu'elle n'a aucune chance d'échapper à la justice...

La lumière apparut brusquement dans la chambre, dont la porte venait d'être ouverte par Miss Gaites.

Grilling avait bondi instinctivement en arrière, puis, voyant qu'elle n'était plus armée, il se jeta sur elle.

— Grilling!... s'exclama Marsant. Mais vous commettez une gaffe monstrueuse, voyons!...

La vieille fille paraissait en proie à la démence. Echevelée, elle regardait tour à tour Marsant et Armstrong...

— J'ai... j'ai reconnu vos voix... Alors?... Qu'est-ce que tout cela veut dire? Vous... Vous êtes venus pour... pour...

Elle battit l'air de ses bras et s'écrouta sur le sol.

L'enfant fut découvert caché entre deux matelas...

X — LA FIN DE LA SOIREE

IL ÉTAIT assez tard, quand Marsant, Grilling et Armstrong se retrouvèrent chez ce dernier devant trois gigantesques whiskies et sodas.

— Ah! la pauvre fille!... s'exclama Grilling. Sa bravoure n'avait d'égale que sa naïveté!...

Minh-Yô avait cru défaillir de joie en revoyant son petit-fils. Et il avait serré Miss Gaites sur son cœur. L'histoire que cette dernière avait contée était caractéristique et c'était à cela que Grilling, présentement, faisait allusion.

Marsant protesta vivement.

— Mais non, Grilling... Ce n'était pas de la naïveté... Réfléchissez... Elle avait reçu une lettre de Mei-Ping



Etes-vous déprimée ?
Nerveuse ? Délaissée ?
Sans énergie ?

La vie n'a-t-elle pour vous que des désagréments ? Souffrez-vous de maigreur ? de vertiges ? de migraines ? et votre teint a-t-il perdu sa fraîcheur ? C'est alors que vous avez le sang trop lourd, chargé de toxines, et le travail de ce sang non purifié cause de pénibles désordres dans votre organisme.

Faites alors votre cure de désintoxication naturelle. Les éléments concentrés qui constituent le merveilleux

TRAITEMENT SANO "A"

élimineront tous ces poisons. De jour en jour vos chairs se développeront et redeviendront fermes, votre teint s'éclaircira, vous serez plus attrayante avec tout le charme de la jeunesse. Envoyez cinq sous pour échantillon de notre merveilleux produit SANO « A ».

Correspondance strictement confidentielle.

LES PRODUITS SANO ENRG.

Mme CLAIRE LUCE
Ci-inclus 5 sous pour échantillon du produit SANO « A ».

Ecrivez lisiblement ci-dessous.

Nom

Adresse

Ville Prov.

B. P. 2134 PLACE D'ARMES
MONTREAL, P.Q.

Le Thé de Qualité

"SALADA"

ORANGE PEKOE

LE PETIT DOCTEUR DE VOTRE RADIO

Cette chronique du Petit Docteur de votre Radio que nous nous efforcerons de faire paraître à toutes les quinzaines, comportera, sous le titre de "Boîte aux Lettres", une section consacrée au courrier-questionnaire. En d'autres termes, tout lecteur qui serait désireux de connaître certains détails concernant la radio en général ou encore certaines particularités en marge de son propre appareil récepteur, est cordialement invité à écrire à notre collaborateur qui s'engage à répondre ici-même, aussi régulièrement que possible. On n'aura qu'à adresser comme suit : "Petit Docteur de votre Radio", Le Samedi, 975 de Bullion, Montréal.

Chers auditeurs,

Il y en a d'entre vous qui souvent tempêtent contre les conditions atmosphériques lorsque vous entendez votre radio éclater soudainement en bruits et saute d'intensité, lorsque en réalité la cause est souvent attribuable à votre appareil qui est en mauvais état de fonctionnement.

Les organes délicats de votre récepteur sont mis à l'épreuve par de longues heures de travail sans répit, se fatiguent et finissent par céder sous l'effort; ce qui n'est pas bien compris par une forte proportion des usagers qui ne peuvent comprendre comment une T.S.F. peut s'user en ne servant que de dix à quinze heures par jour.

La vérité est que les condensateurs, les bobines de self, les lampes et les parties mécaniques comme les contrôles de volumes, d'intensité et de tonalité ainsi que les condensateurs variables prennent de l'usure et finissent par céder sous la manipulation pas toujours conforme aux règles d'ajustement du fabricant.

Il faut aussi parler de l'antenne qui, bien installée, améliore considérablement le rendement du meilleur des postes de réception. Elle fait aussi la joie d'un amateur d'ondes courtes et il ne saurait y avoir de résultats intéressants sans l'usage d'une antenne bien conçue pour les hautes fréquences.

Trop de gens se contentent d'un bout de fil accroché au hasard à la borne de prise de terre.

Si votre récepteur vous donne le moindre ennui, demandez conseil au Radio-Docteur de cette chronique qui fera de son mieux pour vous aider à assurer une réception plus agréable et moins brouillée par les bruits parasites de votre appareil.

Charles Drevet

Collaboration spéciale
au "SAMEDI" par

RADIO SERVICE INC.

écrite sur le papier personnel de Minh-Yô... Il lui annonçait que l'enfant avait été retrouvé et qu'on le gardait en un endroit Ize.

« Il lui demandait de venir le rejoindre sans retard afin qu'il la menât vers le nouvel abri. Comment pouvait-elle se défier du secrétaire? Comment pouvait-elle imaginer qu'il connaissait l'existence de Miss Gaites, sinon par Minh-Yô?

— C'était bien conçu, en effet, et je suis comme toi, dit Armstrong, je ne puis blâmer cette courageuse petite femme à cheveux gris...

— En réalité, pourquoi l'avait-on appelée?

Marsant eut un mouvement d'indulgence pour la lenteur de compréhension de Grilling et précisa:

— L'enfant risquait de tomber malade... Sa mort eût représenté une catastrophe puisqu'il allait être échangé contre des millions... C'est sans doute le Grand-Maitre lui-même qui a eu cette idée peu banale... Et il a joué la comédie jusqu'au bout. Miss Gaites se serait bien gardée de donner signe de vie, de crainte d'attirer l'attention des bandits qu'elle croyait à la recherche du garçonnet...

— Et elle a cru que tout était perdu quand nous sommes arrivés... s'éclaffa Grilling. Ça, c'était le côté plutôt drôle...

— Sauf le moment où vous avez essuyé une balle...

L'inspecteur fit la grimace. Oui, il avait failli écopé.

Ils burent à la santé de Minh-Yô et de son petit-fils. Soudain, Grilling se rembrunit et soupira:

— J'ai encore cette affaire Mary Wilson sur les bras... Oui, je sais, vous allez me dire que c'est le Groupe du Serpent Noir qui a agi, mais moi je n'y comprends goutte!... Je ne vois même pas de quel côté diriger mon enquête...

Daniel Marsant se mit à rire doucement.

— Vous faites exactement comme Miss Gaites...

— Moi? Je ne saisis pas la comparaison...

— Mais oui. Vous croyez tout perdu alors que tout est clair comme de l'eau de roche.

Armstrong intervint.

— Pour toi peut-être... Mais j'avoue, personnellement, qu'en dehors de la culpabilité présumée de Hop-Si, le Chinois du premier étage, je ne démêle pas le pourquoi de toutes les coïncidences qui ont jeté la suspicion sur Pat Malley...

— On va t'expliquer ça, Johnny...

Il aspira une bouffée avec délices et fit un signe de tête.

— On peut arrêter Hop-Si, naturellement... Et le concierge...

— Oui. Cette espèce de grande brute de Pat Belloughs...

Et sans laisser le temps à ses deux interlocuteurs de revenir de leur stupeur, il enchaîna:

— Tu te souviens, John, de cette conversation que nous avons eue, durant laquelle tu m'as reproché mon visage de momie... Il était question, entre autres, du verrou de sûreté.

— Oui... C'était l'assassin... Je l'avais dit et tu étais d'accord... Mais tu affirmais que ce n'avait pas été pour fuir...

— Bravo! Excellente mémoire. Effectivement, le meurtrier avait eu soin de préparer l'arrivée du concierge...

— Je nage dans les ténèbres... déclara Grilling.

— Bon. Voici de la lumière. Je suis convaincu que l'apparition de Belloughs devant Armstrong, alias Malley, était préméditée. Je déclare que la concierge guettait le moment de surgir. S'il n'y avait pas eu le prétexte de l'erreur de bouton de lumière de Malley,

il aurait trouvé autre chose... Mais le principal c'était de remonter avec le client de la pauvre Mary pour l'accuser du meurtre...

— C'est invraisemblable... Il ne pouvait pas savoir, puisqu'il était en bas, dans sa loge...

— Il avait été averti par Hop-Si, qui avait dévalé l'escalier de fer de secours pour le joindre à temps... Il lui fallait certes moins de temps qu'à toi, Armstrong...

Marsant continua tranquillement, en tirant bouffées sur bouffées:

— L'occasion était unique. Hop-Si avait sûrement entendu votre conversation et compris que Mary allait être dangereuse. Il a dû opérer très vite. Il faisait deux coups de la même pierre... Une bouche indiscrete close pour toujours, et un importun écarté pour longtemps... Car si tout s'était passé comme prévu, le concierge te tenait à sa merci jusqu'à l'arrivée de la police... Et après, tu imagines!... Quelles difficultés pour te sortir de là...

« Pendant ce temps, la rançon eût été versée et l'affaire de l'enlèvement devenait un simple souvenir...

— C'est cette histoire de verrou de sûreté qui t'a mis sur la piste? murmura Armstrong.

— Il y avait aussi cette insistance de Belloughs à vouloir te faire remonter chez Mary... Oh, je ne te blâme pas de ne pas avoir senti la perfidie...

Grilling hochait la tête, avec un air à la fois abattu et satisfait.

— C'est tout de même insensé de voir des hommes comme Marsant résoudre en se jouant des énigmes pareilles!...

Armstrong interpella l'agent secret.

— Et tu as, sans doute, une théorie du même genre pour expliquer la présence de Hop-Si, cette nuit-là, aux aguets?

Grilling s'écria avec conviction:

— Oh! ça, c'était pur hasard!...

— Non, déclara Marsant. Il était là pour...

— Pour moi? Mais il ne me connaissait pas!... Il ne m'avait jamais vu...

— Pas pour toi, spécialement... Pour le client de Mary...

Il remplit à nouveau les trois verres, et ajouta:

— Voyons, messieurs... Etes-vous des policiers ou non?... Dans le cas affirmatif, il faudrait tout de même faire appel à votre connaissance des milieux interlopes...

« En vous rappelant que Charlie Khong utilise comme entraîneuses Mary Wilson et Jenny Smith, en vous souvenant que ce Charlie Khong doit avoir des affinités avec la bande, donc avec le concierge de l'immeuble et Hop-Si, il vous sera facile de reconstituer les faits...

Il regarda ses compagnons, tour à tour, avec malice.

— Non?... Vous ne voyez pas?... Quand vous interrogerez Jenny, mon vieux Grilling, vous aurez les yeux ouverts...

« Les deux filles galantes ne sont pas à incriminer car elles ne se doutaient de rien. Mais dès que l'une d'elles avait « levé » un client, je gage que Charlie Khong devait prévenir Peter Belloughs, qui à son tour avisait Hop-Si.

« Le bandit montait, se cachait comme indiqué et profitait du sommeil du client pour explorer ses poches. Comme il s'agissait toujours de gens qui n'avaient pas intérêt à ébruier leurs frasques, tout se passait fort bien... Lorsque le volé s'apercevait de l'opération il était trop tard pour lui... D'autant plus qu'il devait être certain de l'innocence réelle de sa compagne...

« Le soir de l'arrivée de Pat Malley, tout se serait passé comme d'habitude si... si Pat Malley n'avait été John Armstrong!...

CLAUDE ASCATIN

L'ENFANT DE CHOEUR

[Suite de la page 12]

les frères de chapelains, les arrière-cousins de vieilles demoiselles très riches. On s'enorgueillissait, à cette heure, du neveu de l'archevêque de Reims, du fils d'un opulent tisserand d'Issoudun, du frère puîné du procureur du roi, et d'un cousin du sire de Clèves... On venait leur rendre visite, le sabbat, faisant cadeau aux chanoines, pour leurs chapelles, de beaux dragoirs remplis d'épices, à anses en ailes d'archange.

Un samedi, jour de la vierge, le procureur du roi réunit la parenté des clergeons à un festin d'honneur, dans la grand'salle de l'évêché. On savoura du hériçon assaisonné de pivoinnes, sur de grands plats d'argent semés d'aiguilles de pin, et du paon blanc à l'hysope. C'était un plaisir de voir le tisserand d'Issoudun, en surcot de drap écarlate, sa large face couperosée par les rasades d'hypocras, faire honneur aux truffes. Et comme c'était raison, Alain Renouard, élevé par la charité des chanoines, paya un peu de leur bonté. Ce fut lui qui passa l'eau dans les aiguières et fit voler des oiseaux bleus parmi les joyeux convives.

Je vous dirai ici la vie d'un enfant de chœur. Ils logeaient dans les maisonnettes des chanoines, groupées au chevet de l'ancienne basilique. Alain Renouard gîtait à l'enseigne de "L'Image de St. Christophe", chez le trésorier, digne homme assez mal vu de la communauté parce qu'il entretenait effrontément un ours savant au logis. Ces demeures respiraient la fraîcheur d'une hêtraie plantée, disait-on, selon le bon vouloir du grand Philippe-Auguste. Le feu des lauriers séparait les enclos. Les terrasses à ras des murailles dominaient la Loire, luisant argentée au loin...

L'enfant, de ces esplanades, suivait du regard la lenteur sinueuse du grand fleuve, traînant comme un voile ses bancs de sable pâle; à ses pieds, les ondes houleuses de la forêt, et sur la rive opposée, perdue dans les cimes bleues, sous une tiédeur vaporeuse, la flèche aérienne de Cléry...

Nos enfants-de-chœur couchaient dans des cellules aux murailles blanchies à la chaux, un rameau de buis béni au linteau de leur huis.

A matines, prières dans l'abside; au lever du soleil, c'était l'office de primes, le plus mal chanté, à grand renfort de baillements et de paupières mi-closées. On se servait alors des enfants dans les chenils, pour lisser les oreilles des barbets, ou à la fauconnerie, selon le gré des chanoines. A tierce, nouveau défilé, en bon ordre, vers la chapelle. Le chantre, gros homme à la panse prospère, faisait sortir de ces bouches en cœur l'ample et monotone plain-chant grégorien... O mannes de St. Ambroise! ce petit Renouard, un jour fit sauter les perles de la casaque du chantre en lançant un trille au milieu du psaume CXXIII. Et ce fut, d'un air ingénu, malgré les "St. Julien!" scandalisés du chanoine, une pernicieuse broderie de notes allègres autour du thème grave de la litanie.

L'écolâtre les endoctrinait jusqu'à sexte; adonc, ils chantaient de nouveau. Au réfectoire, ils entonnaient le "Miserere" en contemplant tendrement les écuelles de potage, tandis que, monté à la belle tribune de cèdre, le doyen, homme sec et jauni par les veilles, promenant une mine d'enterrement sur les convives, lisait l'évangile pour leur reposer la voix. Le théologal commentait les canons jusqu'à nones; ils modulaient alors les psaumes. On effleurait les sciences profanes du quadrivium, et à vêpres on recondui-

sait les petits surplis blancs à la chapelle. Les sacristains les mandaient parfois pour ranger les vases sacrés; les diacres pour soutenir, de leurs jeunes mains, la lourde croix dans les processions de la fête-Dieu; les acolytes pour allumer les cierges. On s'en servait à la bergerie pour surveiller les moutons, aux écuries pour brosser les ânes, à la fruiterie pour porter les pêches à Monseigneur l'Evêque et les poires à Monsieur le prévôt... au scriptorium pour dorer les majuscules, aux cuisines, où le maître-queux, les installant sur un escabeau, les priait de surveiller les cigognes tournant au grill, ce qu'ils ne manquaient de faire les yeux arrondis de convoitise. A complies, ils chantaient de nouveau avant de se coucher. Alors, le doyen leur distribuait paternellement le baiser de paix à la ronde et le prier leur servait solennellement le miel et le moré dans une coupe cristalline émaillée de bleu, en guise de cheval de mer...

On leur défendait, sous menace des pires châtiments, de mouiller leurs sandales, de cueillir la faine, de pêcher le canard dans les douves, de tomber dans les caves et de suivre les jongleurs...

Alain Renouard était le meilleur élève; c'était un enfant d'un entendement bien au delà de son âge. Au lieu de se divertir aux palets, ou de manquer un office pour jouer aux quilles sur le pré communal, on le rencontrait partout sur les talons des chanoines.

Ces dames de la ville venaient l'admirer par groupes après la messe, pour gagner ses bonnes grâces, et sa voix, flûte comme le roseau du pâtre, charmait les gentes demoiselles...

Vous l'auriez applaudi à la fête du huit mai. La procession en l'honneur de la délivrance d'Orléans était le grand déduit de l'année, l'unique plaisir de ces sérieux prud'hommes, aux yeux desquels joutes et pas-d'armes étaient passe-temps surannés. Ce peuple, de tournure peu belliqueuse, négligeait à présent le guet de ses murailles, regardait croître les herbes folles dans les douves, faisait paître les chèvres dans les fossés, et, tout au travail, laissait aux fols seigneurs les rondes joyeuses et les chevauchées d'antan.

Mais, une fois l'an, il faisait bon se reposer de ses labeurs et se réjouir en commun du relèvement national. Alors, les marchands caressaient amoureusement leurs escarcelles, jadis vides et efflanquées en temps de disette, à présent regorgeant d'écus neufs. Ils admiraient d'un air satisfait les chalands, lourds de vivres, sillonnant régulièrement la Loire, le refrain continu du marteau sur l'enclume, et les doigts effilés des brodeuses piquant engelure sur rebord de dentelle au seuil ensoleillé des demeures...

A la veille du grand jour, on alignait en bataille les cierges de cire jaune; on faisait briller les encensoirs; on fleurissait de pervenches les autels; les confréries d'artisans déroulaient leurs bannières et dressaient le menu de gigantesques repas.

On pavaisait la ville, de la rue du Tabour à la porte de Bourgogne. On débitait rires et jolivetés sur les places, au fumet capiteux d'un bon vin de Soissons. Tandis que les anciens entamaient la futaille, les jeunes se prenaient par la main et les jupes panachées tournoyaient prestement autour des jambes alertes. On dansait un branle sur la place du marché et l'on

[Lire la suite page 34]

N'ÊTES-VOUS QU'UN

Jouet de la Nature ?



La Nature peut vous doter d'une grande beauté; elle peut vous donner des charmes irrésistibles. Elle peut vous douer et faire de vous une actrice célèbre, une élève brillante, une jeune fille populaire, une femme ou une mère charmante.

Oui, la Nature peut faire tout cela pour vous. Et cependant—vous pouvez vous sentir malheureuse et morose si, comme tant de jeunes filles et de femmes, vous souffrez de certains symptômes périodiques.

Donc, si vos fonctions périodiques vous causent des douleurs, vous

rendent nerveuse, faible, agitée, irritable—à ces jours—vous ne devriez pas prendre les choses à la légère. Essayez immédiatement le Composé végétal Lydia E. Pinkham pour le soulagement de ces

symptômes. Vous le trouverez très efficace. Et rappelez-vous que le Composé végétal Lydia Pinkham FAIT PLUS que soulager ces douleurs périodiques. Ce bon médicament soulage AUSSI la tension nerveuse, l'irritabilité, l'épuisement et cette humeur acariâtre qui en découlent. Voilà quelque chose que toute femme sensée tiendra certainement à faire!

Que de milliers et de milliers de femmes le Composé végétal Lydia Pinkham n'ait-il pas soulagées depuis plus de 70 ans!

Ne croyez-vous pas que

COMPOSÉ VÉGÉTAL

Lydia E. Pinkham's

cela prouve assez bien sa VALEUR et son SUCCÈS CONTINU? Le Composé Pinkham vaut certainement la peine d'être essayé!

NOTRE FEUILLETON

VENGEANCE MATERNELLE

Par JULES MARY

MARTIAL et Nertann étaient tomboés en garde et tout de suite avaient engagé le fer, sans tâtonnement, sans préparation, mais avec, de part et d'autre, une sûreté de main et une vélocité admirables. On sentait que ce n'était point là un duel de roman, mais un duel à mort.

Après cinq minutes, ils se reposèrent. Nertann, très gros, suffoquait sous la chaleur torride que l'ombre protectrice des arbres n'empêchait pas. De grosses gouttes de sueur descendaient sur son visage et, en mouillant ses favoris roux, leur donnaient comme une teinte plus foncée, presque brune.

Navarre, plus nerveux et plus maigre, souffrait moins de la chaleur.

Ils reprirent haleine et s'attaquèrent de nouveau avec furie; chaque coup de Nertann arrivait en pleine poitrine, jusqu'à l'effleurement de la peau, mais était éloigné avec une parade et suivi d'une riposte qui rejetait le baron à distance et tenait les chances toujours pareilles.

Soudain, ce fut un drame horrible qui se passa dans la durée d'un éclair.

Nertann battit le fer comme pour un coup droit simula le coup, déroba sur une première parade et se fendit à fond.

C'est un coup très simple, connu de toutes les salles d'escrime et que Martial, depuis le début du duel, avait déjà évité deux fois.

Mais à cet instant suprême, au moment où l'épée du baron, passant par dessous, s'allongeait avec la rapidité de la foudre, un rayon de soleil, perçant à travers deux feuilles, lui jeta sur les yeux une ruisselante lumière.

Cela fut long comme le dixième d'une seconde; les feuilles, en haut, se rejoignirent, et la découpe de lumière, large comme un fin mouchoir de femme, disparut.

Mais cela suffit à Nertann.

Martial avait cligné les yeux, surpris, aveuglé, et la parade de quart ou de quart basse, qui pouvait éloigner le formidable élan du baron arriva trop tard.

Il fit deux pas en arrière, chercha à se retenir, étendit les bras, qui s'accrochèrent à des branches d'arbustes, et tomba lourdement sur le dos, l'épée brisée en pleine poitrine.

Le sang obstrué, s'épanchait à l'intérieur et ne sortait que par un mince filet très lent, pareil à celui d'une forte coupure. Il poussa un profond soupir, se tordit et resta immobile, les mains fouillant l'herbe...

M. de Puyseulx regagna la grande allée où attendaient les voitures, se jeta dans l'une d'elles et se fit conduire ventre à terre à Ville-d'Avray, où il eut le bonheur de rencontrer un médecin, qu'il ramena, du même train, jusqu'au taillis.

Pendant ce temps-là, Nertann, après s'être habillé, était parti avec M. Landry de Haulmé et Ivan Martoff, ses témoins.

Quand le médecin ramené par M. de Puyseulx, le docteur Poincelot, arriva auprès du blessé, il examina la plaie attentivement, appuya son oreille contre le cœur, la main contre les tempes, fit une grimace, haussa les épaules et dit :

— Il y a encore un petit battement de cœur à peu près perceptible; dans une heure, tout sera fini.

Roberde et Puyseulx, très pâles, se regardèrent.

Ils aimaient beaucoup Navarre, qu'ils connaissaient de longue date; c'était une amitié d'enfance; cette mort brutale les rendait si émus qu'ils ne purent prononcer même une parole.

— Allons, aidez-moi, fit Poincelot, qui ne semblait point patient, aidez-moi à le transporter jusqu'à la voiture... Le cahot, le moindre mouvement va le tuer... encore ne faut-il pas le laisser mourir ici.

S'adressant à Roberde :

— Vous, monsieur, prenez-le par les jambes, au-dessous des genoux...

A Puyseulx :

— Vous, entourez-lui le corps avec vos bras, par-dessous la blessure... là, c'est bien... ne le serrez pas... prenez garde aux secousses... je vous l'ai dit... la moindre secousse occasionnerait la mort.

Et, passant par derrière :

— Moi, je vais lui soutenir la tête, pour empêcher que le sang vienne à la gorge et l'étouffe...

Et c'est ainsi qu'ils allèrent doucement, avec d'innombrables précautions, à travers le bois, dont les basses branches leur fouettaient le visage.

Et la voiture descendit à Ville-d'Avray.

Dans la matinée, Josépha avait remarqué les allées et venues de Serge. Elle l'interrogea après le départ de son mari pour le bois de Boulogne. Serge, auquel Nertann n'avait pas recommandé la discrétion vis-à-vis de sa maîtresse, n'hésita pas à raconter ce qu'il savait.

— Ils vont se battre, c'est certain, se dit-elle.

Et, partagée par des sentiments contraires d'une violence sans pareille, elle attendit, tantôt prise d'épouvante et d'horreur à la pensée que Martial, par sa faute, allait mourir; regrettant alors ce qu'elle avait fait, attendrie par cet amour qui la tenait au plus profond de son être, qui était son rêve depuis longtemps et dont la brusque terminaison la laissait inassouvie; tantôt rejetant ses regrets comme une faiblesse et souriant à la vengeance satisfaite, évoquant, pour activer le foyer de sa haine, toutes les hontes de la nuit précédente...

Elle était encore dans son lit quand, tout à coup, tressaillante, elle se souleva sur les deux mains, la tête penchée en avant... Son mari entra.

— Ah! bégaya-t-elle, c'est vous, vous voilà, c'est fini... Vous n'êtes pas blessé?

Il ne répondit pas; et elle, haletante, avec une interrogation suprême :

— Eh bien?...

Il tira sa montre et, froidement :

— Vous m'avez dit de le tuer... Il doit être mort à cette heure-ci!

Elle était hors du lit, se jetant de tous les côtés en murmurant :

— Mort! mort!

Elle s'élança sur Nertann avec un bond de tigresse; puis, brusquement, comme s'il l'eût foudroyée, elle tomba raide, évanouie.

CHAPITRE IV

NERTANN était venu avec des idées sinistres; mais, devant ce corps inanimé à ses pieds, ses résolutions farouches chancelaient. Dans sa main il tenait un poignard à large lame enfoncée sous la manche, et que ses doigts velus tourmentaient nerveusement. Un coup de cette arme terrible, dirigé par le baron, eût tué comme la foudre, aussi sûrement et aussi rapidement.

L'évanouissement de la jeune femme fut ce qui la sauva.

La frapper ainsi, Nertann n'y songea point; c'eût été toute sa vengeance perdue, puisqu'il n'y eût pas eu de souffrance pour elle.

Il étendit le bras vers une sonnette pour appeler une femme de chambre, mais son bras retomba le long de son corps; ses yeux ne quittaient point Josépha, et déjà, dans son regard, ce n'était plus la haine qui brillait, c'était la peur plutôt, comme une indécision, la crainte d'une faiblesse.

Il vint s'agenouiller près de l'évanouie.

Très haut, rudement, il l'appela :

— Josépha, revenez à vous! Josépha! Josépha!...

Elle restait demi-morte, et ne pouvait entendre. Alors, il la prit dans ses bras robustes et la transporta sur le lit, et quand elle fut là, comme fasciné par les charmes de la jeune femme, il ne se retira pas et se mit à la contempler, les yeux brillants, et le sang affluait à son visage, couperosait ses joues, montait jusqu'à son front, et des tremblements lascifs le prenaient. C'est qu'il l'aimait comme un fou; ces quelques années de mariage, au lieu de la diminuer, avaient avivé sa passion; maintenant qu'il s'était vengé en tuant Martial, il ne se sentait plus la force d'achever sa vengeance en tuant sa complice. Ah! s'il l'avait trouvée debout, le bravant, l'écrasant de son dédain, il se serait révolté, mais elle était redevenue femme, et son beau corps s'abandonnait, se livrait pour ainsi dire, inconscient de ses impudences. Il se pencha vers elle.

Elle ne fit pas un mouvement.

Ses mains tremblantes se promenaient sur la gorge, les épaules et les bras, et dans la crainte qu'il avait de la voir ainsi mourir tout d'un coup, auprès de lui, des phrases entrecoupées, des mots de reproche et d'amour lui échappaient.

— Josépha!... qu'as-tu fait? Pourquoi as-tu détruit notre bonheur?... Josépha, reviens à toi... Est-ce que

tu n'étais pas heureuse avec moi?... Est-ce que toutes tes volontés n'étaient pas les miennes?... Refusai-je jamais le moindre de tes caprices?... Ma fortune, si grande fût-elle, n'était-ce pas ta fortune, de même que mon nom était le tien?... Josépha, pourquoi m'as-tu trahi?... Trouvais-tu que je t'aimais moins, que je ne t'aimais pas assez?... Ma pensée était tout en toi... Josépha, reprends connaissance... tu m'effrayes... je ne peux plus te voir ainsi... tu as l'air d'être morte!

Il l'embrassait et, de toutes ses forces, serrait contre lui le corps inerte de la jeune femme.

— Que crains-tu?... As-tu peur que je me venge? Est-ce que je ne suis pas prêt à pardonner, si tu veux me promettre de m'aimer comme par le passé?... Est-ce que je pourrais quelque chose contre toi?... Est-ce que je pourrais seulement te voir souffrir?... Réponds-moi, Josépha, ne me laisse pas dans cette inquiétude...

Et comme elle ne bougeait pas, il lui prit les deux mains, jeta sur elle les draps fins du lit et, s'asseyant, attendit, les yeux fixés sur le visage de sa femme.

Quelques minutes s'écoulèrent, silencieusement, minutes longues comme un siècle pour le baron, puis, tout à coup, Josépha fit un mouvement; ses doigts serrèrent ceux de Nertann, convulsivement; ses paupières se soulevèrent et s'abaissèrent à plusieurs reprises, puis son regard étonné rencontra celui de son mari...

Elle comprit, d'une seule pensée, la scène précédente; tout passa devant elle, et la nuit de Navarre, et son retour, et la froide colère de Nertann, et la course au Bois de Boulogne, et la mort de Martial, et son évanouissement à cette nouvelle.

C'était une femme forte, dont les décisions étaient promptes, l'énergie indomptable, habituée à feindre, et cachant, comme les félins, des blessures cruelles sous la douceur de ses caresses.

Elle eut le courage de sourire à Nertann :

— C'est toi, dit-elle, tu étais là, tu attendais...

Lui, honteux d'être surpris en cette faiblesse, sentant renaître sa colère en un désir de vengeance en entendant cette endormante voix de sirène dont les serments étaient faux, qui l'avaient assuré d'un dévouement éternel et qui avait menti, lui reculait, les lèvres serrées, le sang immobilisé dans les veines gonflées...

Elle devina cette hésitation et, peureuse :

— Tu l'as tué? dit-elle.

— Oui.

— C'est bien. Je t'aime!

Alors, il fut à genoux, faible comme un enfant, sans voir le triomphant et ironique sourire dont la fille de la grosse Victoire accueillait sa défaite.

L'après-midi, remise, complètement tranquillisée, ne craignant plus rien de son mari, mais, au fond de l'âme, épouvantée de la mort de Martial, elle sortit et s'en alla avenue Montaigne.

Car elle se l'avouait maintenant ; elle venait de souffrir assez pour lire en son cœur ; cet homme auquel elle s'était donnée sans réserve, cet homme qui l'avait chassée ignominieusement, parce qu'il en aimait une autre, parce qu'il n'avait cédé pour elle qu'à un mouvement de révolte, elle l'aimait encore, elle l'aimait toujours... elle l'aimait peut-être plus que jamais !...

Elle était folle, et elle se le disait, mais elle n'en allait pas moins, comme si l'amour de Martial eût été le suprême espoir de sa vie... comme si Martial à jamais perdu, c'était pour elle la mort... plus que cela, l'impossibilité d'aimer.

Elle pouvait être plus tard criminelle ; son amour, brutal, tout physique, appétit de débauches ardemment souhaitées, n'en était pas moins grand et l'eût jetée dans les folies les plus extravagantes, sur un seul mot de Martial.

Mais ce mot il ne l'avait pas dit. Avenue Montaigne, en tremblant de tous ses membres, elle monta au premier étage et sonna.

Le valet de chambre, Philippe, qu'elle avait vu la nuit précédente, vint ouvrir.

Comme son visage était à découvert, qu'elle avait changé de toilette, qu'elle n'avait pas de manteau, il ne la reconnut pas.

Elle s'informa de Martial, Philippe répondit :

— Monsieur est sorti à cheval ce matin pour aller au Bois... il n'est pas rentré...

Prise d'une affreuse inquiétude, elle n'insista pas et se fit reconduire chez elle.

— Il est mort, se disait-elle, mon mari n'a pas menti... je ne le reverrai plus...

Elle refusa de descendre, le soir, se fit servir à dîner chez elle, prétextant une migraine, et se coucha de bonne heure, pour chercher un sommeil qui ne vint pas.

Le lendemain, elle retourna avenue Montaigne.

Philippe n'avait pas de nouvelles... — Il est arrivé un malheur, bien sûr, dit-il à Josépha, sans quoi monsieur eût écrit...

Elle savait que le duel avait eu lieu à Ville-d'Avray ; elle le dit au valet de chambre et le fit partir immédiatement pour s'enquérir de son maître, et elle ajouta :

— A cinq heures, je reviendrai, soyez de retour.

— Je n'y manquerai pas, dit Philippe naïvement, et je remercie madame de s'inquiéter ainsi de monsieur ; madame n'est pas la première, du reste ; Mlle Jeannine Vilmorin était ici ce matin avec son père, le peintre-aveugle, et mademoiselle est devenue toute pâle quand je lui appris la disparition subite de monsieur ; madame n'ignore pas, sans doute, qu'il y a promesse de mariage entre monsieur et mademoiselle... le mariage devait se faire dans quelques jours... S'il est arrivé malheur à monsieur, ce sera un grand désespoir pour mademoiselle, n'est-il pas vrai, madame ?

Josépha n'écoutait plus. Elle laissa Philippe continuer et s'en alla.

Mais une pensée cruelle lui traversait l'esprit :

— J'aime mieux savoir Martial mort que marié à Jeannine...

Celle-ci, peut-être, eût pensé :

— J'aime mieux que Martial soit l'époux de Josépha et qu'il vive... Au moins, je serais seule à souffrir...

Mais Josépha et Jeannine aimaient avec des tempéraments, différents, bien qu'avec la même violence.

A cinq heures, Philippe était revenu de Ville-d'Avray, et Josépha sonnait avenue Montaigne.

— Demain, on ramènera monsieur chez lui...

— Mort!...

— Non, très malade, grièvement blessé, mais, enfin, il paraît qu'il y a des chances de le sauver.

Elle sortit, sans autre pensée que celle-là :

— Il ne mourra pas, je le reverrai, je lui parlerai... peut-être finira-t-il par m'aimer...

Et elle s'en allait au hasard, laissant là sa voiture, se parlant à elle-même, avec de grands gestes fiévreux et riant comme une insensée...

CHAPITRE V

IMAGINE-T-ON ce qu'il fallut de soins, de précautions extrêmes à Poincelot, le docteur de Ville-d'Avray, pour entretenir ce souffle de vie qui restait à Martial ?

Poincelot, heureusement, était un de ces vieux savants modestes, dont l'expérience longue a renforcé le talent, qui ont le culte de leur métier comme les artistes celui de leur art, s'acharment à étudier et à guérir une maladie, comme s'il y avait entre eux et le mal une rivalité, une lutte suprême, mettent à leurs soins une sorte d'acharnement, ne cèdent que pied à pied, lorsqu'ils faiblissent, ne perdent jamais le terrain gagné lorsqu'ils triomphent.

D'allure brutale, mais en réalité d'une douceur extrême, on l'aimait dans le pays, on l'admirait, on le respectait.

Des confrères de Paris, plus illustres, n'avaient point de honte à descendre jusqu'à le consulter ; sa haute et riche clientèle, les heureux de la vie qui passaient l'été à Ville-d'Avray, l'appelaient souvent lorsqu'ils retournaient, l'hiver, à Paris. Pauvre ou riche, le malade était pour lui quelque chose de sacré ; il s'empressait autour de lui, avec le même zèle, et qu'il dût être payé avec une liasse de billets de banque ou avec quelques sous péniblement économisés sur les ressources d'un petit ménage, il avait partout la même bonté ; pauvres et riches le trouvaient toujours prêt, toujours grognon, mais toujours dévoué, à toutes les heures du jour comme à toutes les heures de la nuit.

Ce fut lui qui, en dépit de cette fatigue énorme pour sa vieillesse, passa les premières nuits auprès de Martial, privé de sentiment.

Il avait fait avertir le docteur Calliat, de Paris, médecin de la famille Navarre ; celui-ci avait voulu le suppléer ; il s'y était refusé avec une opiniâtreté rude qui déconcerta son brillant confrère.

— Je n'ai confiance qu'en moi, en moi seul... s'était dit Poincelot, je resterai.

Par convenance, toutefois, il consulta le docteur Calliat, lequel, du reste, fut complètement d'accord avec lui pour ce qu'il avait prescrit.

Navarre resta huit jours immobile sur son lit, dans une léthargie pareille à la mort.

Philippe avait demandé à Poincelot :

— Beaucoup d'amis de monsieur viennent prendre de ses nouvelles : peut-on les laisser monter ?

— Parbleu, dit le médecin en haussant les épaules, votre maître ne les verra et ne les entendra même pas...

Le dixième jour, Martial fit un mouvement, agita les mains, ouvrit et ferma les yeux à plusieurs reprises, puis, pour deux jours encore, retomba dans sa torpeur, après quoi, il reprit enfin connaissance, ou, du moins, se réveilla, car ses yeux étaient comme égarés, et il était si faible qu'il ne pouvait prononcer — si bas que ce fût — même une parole.

Poincelot lui demanda à haute voix :

— M'entendez-vous ? Me comprenez-vous ?

Chaque jeune marié



... devrait répondre à ces 4 questions:

1 Vous avez fondé un foyer... vos dépenses ont-elles dépassé vos prévisions? Dans la plupart des cas, la réponse est affirmative. Peut-être y a-t-il une hypothèque ou des meubles à payer... Avec le temps, vous pourriez vous acquitter de vos dettes! Mais... ne deviendraient-elles pas un fardeau pour votre épouse si vous mouriez prématurément?...

2 De quelle somme votre épouse aurait-elle besoin? Détaillez le montant requis pour payer les dettes que vous laisseriez après vous et calculez au minimum le revenu mensuel qu'il faudrait à votre femme pour vivre. C'est le seul moyen de déterminer le montant d'assurance dont vous avez besoin...

3 Quel genre de police devriez-vous choisir? Le choix de la police la mieux appropriée est très important pour le jeune époux. La même police ne peut répondre aux besoins de tous. Le représentant de la Mutual Life, grâce à ses connaissances et à son expérience, vous aidera à faire un choix judicieux...

4 Existe-t-il vraiment une différence entre les diverses compagnies d'assurance-vie? Mais bien sûr! Les compagnies d'assurance-vie se ressemblent beaucoup en ce qui a trait aux polices et aux taux, mais les résultats à long terme varient grandement. Nous vous invitons à comparer la Mutual Life du Canada avec n'importe quelle autre compagnie. Le fait que des familles entières et des générations successives ont confié leurs assurances-vie à la Mutual Life du Canada est une preuve irréfutable de la satisfaction complète de ses détenteurs de polices, et de plus chaque année 35% de ses nouvelles affaires lui viennent de ses assurés. Demandez à un représentant de la Mutual Life de vous expliquer les avantages spéciaux qu'offre cette Compagnie.

Assurance-vie à bon marché depuis 1869

THE MUTUAL LIFE OF CANADA



SIÈGE SOCIAL • WATERLOO, ONT.

**Le corps des petits
a besoin de
GRUAU QUAKER!**



► Pour se développer une ossature solide, des muscles forts, de bons nerfs et des dents saines, bébé doit être bien alimenté. Aucune autre céréale naturelle n'égale le gruau, pour la teneur d'éléments essentiels à la croissance et la vitalité; la protéine, l'énergie alimentaire et la Vitamine B.1. En fait, le gruau est la source économique la plus riche, de Vitamine B1.

En outre, le nourrissant gruau Quaker est d'une consistance si moelleuse, il se digère si facilement qu'on peut en donner aux jeunes bébés. Ne manquez pas de consulter le médecin, au début, sur l'importance d'une céréale "grain entier" dans le régime du bébé.

La Compagnie Quaker Oats du Canada Limitée



**GRUAU
QUAKER**

Une expression de souffrance atroce se peignit sur la physionomie du jeune homme; le son des paroles l'avait frappé à la tête comme autant de coups de marteau.

Poinselot murmura :

— Bon, il faut être prudent.

Et pendant deux semaines, personne autre que Philippe et le docteur n'entra dans la chambre du blessé, et celui-ci n'entendit pas une parole.

Ce fut un mois seulement après le duel que Poinselot put dire vraiment que Navarre était sauvé.

— Grâce à vous, docteur, dit le jeune homme d'une voix faible.

— On fait ce qu'on peut, dit Poinselot avec une satisfaction bien méritée et qu'il n'eut pas la fausse modestie de vouloir dissimuler.

Une fois hors de danger, Martial entra vite en convalescence. Bientôt, il n'eut plus besoin de Poinselot et put se passer de soins.

Il se levait, marchait, appuyé sur une canne ou sur le bras de Philippe, faisait quelques tours dans son appartement, puis venait se reposer auprès d'une fenêtre dont les rideaux interceptaient les étouffants rayons du soleil.

Et ce fut ainsi, un après-midi, qu'il reçut la visite de Jeannine et du peintre Vilmorin.

Ils étaient venus bien des fois, mais Poinselot leur avait impitoyablement fermé la porte.

Un jour, pourtant, il n'y avait pas longtemps de cela, Jeannine, tremblante d'inquiétude, mourante de peur, avait mis tant d'insistance dans ses prières qu'il avait fini par consentir.

— Soit, avait-il dit, vous voulez le voir, vous le verrez; mais M. Navarre est en train de dormir, ne le réveillez pas; votre vue, en lui causant une émotion brutale et violente, serait mortelle...

Elle était entrée doucement, toute pâle, et, pendant une seconde, elle put contempler son fiancé, amaigri et jaune, dont la barbe avait poussé, dont les mains allongées et sèches pendaient hors du lit, blanches ainsi que les draps.

Elle ne put retenir ses larmes, et ses grands yeux profonds caressèrent le malade d'un regard où elle avait mis toute sa tendresse, toutes les promesses d'un amour sans bornes. Puis, redoutant une catastrophe, elle s'était retirée.

Mais, cet après-midi, elle fut introduite avec son père, et celui qui les reçut, ce fut Martial, debout, souriant, heureux, qui les attendait.

Quelques douces heures se passèrent, et comme elles s'envolaient rapidement, sans pitié pour ces deux cœurs qui étaient l'un à l'autre et qui avaient failli être séparés éternellement.

Elle ne lui fit pas de reproches, pas une allusion à ce duel qu'elle n'avait connu, comme tout le monde, que lorsque Navarre était revenu, blessé grièvement; quant à la cause de cette rencontre, dans la candeur de son âme, elle ne s'en occupait pas, était à cent lieues de se douter qu'il y eût une femme sous roche; Vilmorin, seul, avec son expérience d'homme, en avait souci et craignait pour sa fille.

Il ne put, ce jour-là, s'en ouvrir à Martial, mais se promit de lui en parler sérieusement; il ne lui connaissait point de liaison durable et s'applaudissait même de pouvoir donner à Jeannine un jeune homme qui, avec la connaissance profonde des femmes que laisse la vie de Paris, n'aurait derrière lui aucun de ces souvenirs qu'on traite de faiblesse d'un côté du monde et de trahison de l'autre côté.

Vilmorin et Jeannine étaient à peine sortis depuis une demi-heure que Philippe entra et avertissait son maître qu'une dame demandait à lui parler, si son état le lui permettait...

— Quelle est-elle? interrogea le malade.

— Oh! monsieur la connaît assurément, ou du moins, elle connaît monsieur, car, depuis que monsieur est au lit, elle est venue vingt fois au moins, c'est-à-dire presque tous les jours, savoir des nouvelles de monsieur...

— Enfin, son nom?...

— Mme la baronne Josépha Nertann...

Il eut un brusque mouvement de contrariété, fronça le sourcil et allait dire qu'il était plus souffrant et ne pouvait recevoir, quand Josépha entra.

— C'est moi, dit-elle, ne me renvoyez pas!...

Philippe sortit, et Martial et Josépha restèrent seuls et se regardèrent, embarrassés. Navarre se remit bien vite :

— Ce que vous faites ici est une imprudence, dit-il; votre mari, qui a failli me tuer, vous tuerait peut-être plus sûrement que moi...

Elle eut un sourire d'une ironie, d'un dédain suprême.

Son mari, la tuer, allons donc! Elle savait bien le contraire; il était à elle, maintenant, enchaîné, aveuglé par son ardente passion, comme par le passé... Il avait tout oublié; du moins, il n'avait pas la force de se souvenir.

— Je n'aurais pas survécu à votre mort, dit-elle.

Il ne répondit pas, détourna la tête pour éviter le regard brillant dont elle le poursuivait.

Et elle ajouta sur un ton plus bas :

— Moi aussi, j'ai tout oublié... je suis faible... je suis lâche... je me méprise... j'ai pardonné...

Elle se rapprochait de Martial et ne s'était pas assise. Debout, elle restait auprès de lui, l'âme pleine d'angoisse devant le jeune homme, de la figure émaciée duquel elle ne pouvait détacher les yeux.

Et elle continua :

— Ainsi, c'est fini entre nous, fini ce rêve que j'avais fait, fini ce doux roman d'amour... rapide, qui n'eut qu'un premier chapitre et dont le dénouement a failli être fatal... finie notre liaison... J'ai voulu forcer la porte de votre cœur, j'avais cru que je n'avais besoin pour cela que d'amour, de dévouement, de tendresses... Je me suis trompée, sans doute... Il faut autre chose que je n'ai pas, que je ne puis avoir, n'est-il pas vrai?

Elle parlait par mots entrecoupés, tant l'émotion de ce qu'il allait répondre, de ce qu'elle allait entendre, lui étrennait le cœur...

Et elle joignait les mains, et ses genoux tremblaient sous elle comme si les forces pour se soutenir allaient lui manquer. Brièvement, il répondit ces trois mots :

— Jeannine sort d'ici...

Elle le considéra longuement, silencieusement, puis :

— Ah! vous êtes cruel, Martial, bien cruel...

Et, remise tout à coup, blanche et froide, elle releva sa haute taille, retrouva sa fierté orgueilleuse; et, alors qu'elle avait le cœur broyé et qu'elle était tressaillante, elle sortit avec une majesté de reine...

— Voilà une irrécusable ennemie, murmura Navarre, qui n'avait pas eu le temps de se lever pour la reconduire, tant son départ avait été brusque.

En effet, Josépha murmurait :

— Je sens que je l'aimerais toujours et que jamais je n'aurai le courage de me venger de lui... Plus son dédain sera grand, plus mon amour s'irritera, mais elle, cette Jeannine Vilmorin, ah! ma haine la poursuivra dans toute sa vie, et ne la quittera pas... Que faire pour l'empêcher d'être la femme de Martial?...

Elle chercha longtemps, pendant que sa voiture l'entraînait vers les Champs-Élysées. Et elle finit par trouver.

Une atroce pensée lui traversa l'esprit. Elle eut un sourire sauvage, féroce. Elle avait trouvé quelque chose et murmura :

— Je veux que cette fille soit perdue!...

CHAPITRE VI

CE PROJET inouï, dans son horreur, ne pouvait naître que dans la tête d'une femme comme Josépha...

Ces êtres faibles ont parfois des barbaries sans nom.

Une fois ce projet conçu, elle songea à l'exécuter.

Cependant, comme c'était là un moyen suprême, elle résolut de ne l'employer qu'après avoir épuisé toutes les chances qui lui restaient d'éloigner Jeannine de Martial Navarre.

Elle eut une entreprise hardie.

Un jour, elle s'en alla à Neuilly frapper à la porte de la jolie maison isolée qu'habitait le peintre Vilmorin avec sa fille.

Ce n'était pas seulement Vilmorin qu'elle voulait voir, mais surtout et avant tout Jeannine. Comme elle se rencontrait souvent dans le monde avec elle, cette visite, qui du reste n'était pas la première, n'avait donc rien qui pût paraître étrange.

L'aveugle, justement, était sorti en voiture, avec un valet de chambre dévoué, le vieux Ned, qui était chargé de veiller sur lui, et jamais ne le quittait; le Bois était proche, et c'était là, quand il faisait beau, qu'il passait la plus grande partie de ses journées.

Quand on introduisit Josépha, Jeannine était seule au salon; elle ne fut pas trop surprise à l'entrée de la jeune femme, et comme il n'avait aucune raison pour lui faire mauvais accueil, elle s'avança vers elle avec empressement et lui tendit la main.

Mais, si près de sa rivale, Josépha sentait s'aviver, se décupler sa haine; ses yeux flamboyaient; elle eut comme un vague désir de sauter comme une bête fauve sur la frêle enfant sans défense, de la mordre sauvagement, de faire couler son sang, de lui entourer le cou de ses mains nerveuses et de la voir, sous son étreinte, palpiter dans les convulsions de l'agonie...

La tentation fut si forte, un moment, qu'elle eut peur d'y céder, et recula...

Et Jeannine resta devant elle, la main tendue.

— Non, dit Josépha, je ne suis pas votre amie.

Alors, interdite, Jeannine demanda :

— D'où vient cette émotion, madame? Remettez-vous. Est-ce à moi que vous voulez parler, ou bien est-ce mon père que vous désirez voir?

— C'est vous, mademoiselle, vous d'abord, et votre père ensuite, si je ne réussis pas auprès de vous...

— Je vous écoute...

— Vous allez vous marier, mademoiselle, dit Josépha d'une voix si tremblante qu'elle était presque inintelligible, vous allez vous marier avec M. Martial Navarre... Eh bien! ce mariage ne se fera pas, ce mariage est impossible!

— Pourquoi, madame?

— Parce que j'aime Martial!

Jeannine, bouleversée, pâlit, mais elle était aussi énergique que Josépha, quoique plus chétive en apparence; elle se redressa, la lèvres dédaigneuse.

— Moi aussi, j'aime M. Navarre et je suis aimée de lui.

— En êtes-vous certaine?

— Oui. Quant à ses fredaines, je ne veux pas y penser. Le passé du mari n'appartient pas à la femme; seul, Martial aura le droit de me demander compte de mon passé. Quant à vous, madame, je vous plains, s'il est vrai que votre amour soit profond.

— Gardez votre pitié, mademoiselle... car je vous trouve plus mal-

[Lire la suite page 32]

MES RECETTES

de Cuisine

Par Mme ROSE LACROIX

de l'Ecole Ménagère Provinciale et de l'Institut Ménager de
LA REVUE POPULAIRE, du SAMEDI et du FILM

AGNEAU BRAISÉ AU RIZ

2 c. à tb. de graisse
1 feuille de laurier
2 lbs d'épaule d'agneau
1 tasse de jus de tomates
1 oignon moyen émincé
1 c. à thé de sel

Faire chauffer la graisse et y faire blondir l'oignon haché. Y mettre l'agneau coupé en morceaux et faire brunir. Ajouter les assaisonnements et les tomates. Fermer la casserole bien juste et faire braiser à petit feu 2 heures à 2½ heures. Servir bouillant sur un lit de riz cuit.

RIZ CUIT

½ tasse de riz
1 c. à tb. de sel
2 tasses d'eau bouillante

Bien laver le riz et le faire cuire dans l'eau bouillante salée. Au bout de 10 minutes, lorsque le riz est gonflé, mettre au bain-marie et prolonger la cuisson jusqu'à ce que le riz soit bien cuit tout en n'étant pas écrasé. L'eau doit être entièrement absorbée. Servir aussitôt sur un plat chaud et dresser l'agneau sur le riz. 4 services.

MACARONS AU CHOCOLAT

⅓ de tasse de shortening ou de beurre
½ tasse de farine
½ c. à thé de vanille
1 œuf
3 tasses de corn flakes
2 carrés de chocolat coupé en petits morceaux
¼ de c. à thé de cannelle
½ tasse de cassonade
¼ de c. à thé de sel

Défaire le corps gras en crème, ajouter la cassonade bien tamisée puis l'œuf battu, la farine, le corn flakes, le chocolat coupé en petits morceaux de la grosseur d'un pois, la vanille et la cannelle. Jeter par cuillerées à thé sur une tôle bien graissée et cuire au four de 350° F. 20 à 25 minutes.

CRÈME MOULÉE AU CHOCOLAT

½ tasse de sucre
1 tasse de jus d'orange
2 carrés ou 2 onces de chocolat râpé et fondu à la vapeur
2 œufs
1 c. à tb. de gélatine

Battre les œufs avec le sucre. Mettre au bain-marie et y ajouter la gélatine gonflée dans le jus d'orange. Brasser jusqu'à ce que la gélatine soit entièrement dissoute. Ajouter le chocolat. Verser dans un moule et laisser prendre. Démouler et servir avec crème douce ou fouettée si possible. 4 services.

ŒUFS AU GRATIN

4 œufs cuits durs
1½ tasse de sauce au fromage
1 tasse de blé d'Inde

Faire cuire les œufs durs et les séparer en 4 sur la longueur. Mettre dans un plat beurré. Ajouter le blé d'Inde et couvrir de la sauce au fromage. Faire gratiner à four chaud 400° F. 15 à 20 minutes.

SAUCE AU FROMAGE

2 c. à tb. de beurre
½ tasse de fromage râpé
1½ tasse de lait
4 c. à tb. de farine
sel et poivre

Mettre dans une casserole le beurre et la farine, délayer avec le lait et faire cuire jusqu'à épaississement. Retirer du feu, assaisonner et y mettre le fromage. Brasser jusqu'à ce qu'il soit fondu. 4 services.

TARTE DÉLICIEUSE AUX PÊCHES

4 blancs d'œufs
⅛ de c. à thé de crème de tartre
1 c. à thé de vanille
1 tasse de sucre fin

Battre les blancs d'œufs jusqu'à ce qu'ils soient bien mousseux. Y saupoudrer la crème de tartre et battre jusqu'à obtention d'une meringue bien ferme. Aromatiser et étendre dans une assiette à tarte beurrée et légèrement farinée. Cuire à four très doux 250 - 275° F. 40 à 45 minutes. Refroidir et garnir de pêches en conserve bien égouttées ou de tout autres fruits cuits, poires, pommes, ananas. 6 services.

PYREX

Bols aux Couleurs du Printemps

...seulement

\$3.70

SÉRIE DE QUATRE

2½ FOIS LA SOLIDITÉ DES BOLS ORDINAIRES

RÉSISTENT À LA CHALEUR - FAITS POUR LE FOUR!

16 on.

UN CADEAU SUPERBE!

128 on.

POUR PRÉPARER, CUIRE, SERVIR, ET CONSERVER!

40 on.

QUATRE JOLIES TEINTES DURABLES!

72 on.

IL N'Y EN A QU'UNE!



CHERCHER L'ÉTIQUETTE ORANGE FAMILIÈRE OU CETTE MARQUE DE COMMERCE EMPREINTE DANS LE VERRRE



"PYREX" EST UNE MARQUE DÉPOSÉE DE CORNING GLASS WORKS, CORNING, N. Y.

Seul Distributeur Canadien
JOHN A. HUSTON COMPANY LIMITED
TORONTO

VENGEANCE MATERNELLE

[Suite de la page 30]

heureuse que moi, si vous avez le courage d'épouser un homme dont le cœur ne sera pas à vous complètement...

— J'ai confiance en Martial, vous dis-je, et je suis sûre que, du jour où notre mariage a été décidé, il a rompu avec ses anciennes liaisons...

Josépha eut un rire de démon.

— Avec ses anciennes liaisons, peut-être, mais, à coup sûr, il en a formé de nouvelles?...

— Vous mentez! dit Jeannine, violemment...

— Je jure que je dis la vérité...

Et se rapprochant de la jeune fille, comprenant que cette jeune âme était atteinte, qu'elle l'avait blessée cruellement.

— Savez-vous pourquoi Martial s'est battu?

— A la suite d'une querelle dans un cercle, avec le baron, votre mari.

Elle haussa les épaules.

— Il s'est battu pour une femme.

— Et cette femme?

— C'est moi! J'étais à lui depuis la veille...

Et comme Jeannine restait anéantie:

— Oui, Martial vous aime, et, malgré cela, il m'aime aussi. Qu'êtes-vous auprès de moi? Je vous le demande: êtes-vous aussi belle, aussi ardente, aussi jalouse? Vous voilà demi-morte après ce que je vous ai dit! Vous aimez doucement, comme une fillette, vous parlez aux fleurs, vous rêvez d'amour et vous effeuillez des marguerites; moi, j'aime furieusement, de toutes mes fibres, de tous mes nerfs; il n'y a pas en moi une goutte de sang qui ne soit à Martial; donneriez-vous votre vie? Non! Moi, on me jetterait dans des tortures horribles, que je tendrais les bras vers lui et que je crierais encore: «A toi! à toi toujours! jusqu'en enfer, s'il le faut!» Il n'y a plus que lui au monde pour moi, et je suis prête à tous les crimes et je braverais les hommes et Dieu pour avoir Martial; il me possède et je le veux. C'est pour vous dire cela que je suis venue... parce que vous auriez continué de dormir dans votre sérénité. Ah! vous vous trompez, ma fille, si vous croyez que l'amour est fait de calme... L'amour, quand il est fort et vrai, vous brûle jusqu'aux os, l'amour fait vivre aussi... l'amour est tout, bonheur, malheur, désespoirs et jouissances... et vous croyez, vraiment, aimer votre fiancé... Ah! tenez, c'est moi qui ai pitié de vous!

— Non! dit Jeannine, je ne l'aime pas comme vous... J'entrevois l'amour comme un sentiment plus calme, mais aussi vivace, qui a, lui aussi, ses angoisses, qui est fait, comme le vôtre, de dévouements et de sacrifice, mais qui ne rend pas méchant, qui vous inspire, au contraire, des bontés inépuisables, des indulgences infinies, qui vous fait vivre avec un autre dans les mêmes pensées, les mêmes désirs, les mêmes craintes, les mêmes espérances, si bien que la vie à deux n'est plus qu'une seule vie, où tout est confondu.

— Vous n'aimez pas!...

— J'aime, et de plus profond de mon âme, et ce que vous m'avez dit m'a cruellement frappée!...

— Alors, vous le voyez, vous êtes jalouse!...

Jeannine fit un effort sur elle-même pour contenir l'émotion qui l'envahissait:

— Non, dit-elle, je suis sûre que Martial est à moi... je ne puis vous croire...

Et Josépha avec un éclat de rire:

— Interrogez-le, ou faites-le interroger par votre père. Il n'aura pas l'audace de nier; s'il est arrêté par la crainte de me compromettre, dites-lui bien que c'est de moi que vous tenez le secret de ses amours!!!

Elle sortit triomphante, laissant Jeannine désolée.

Quand Vilmorin fut de retour, à l'altération de la voix de sa fille, il devina qu'en son absence quelque chose de grave s'était passé.

Il questionna Jeannine qui, à travers des sanglots, lui apprit la visite de Josépha.

— J'irai trouver Martial ce soir, dit-il, tu sauras la vérité!

Une heure après, Ned, conduisant son maître, sonnait chez le jeune homme.

Philippe ouvrit et les introduisit:

— Monsieur vient de se coucher, dit-il, mais il n'est pas encore endormi; vous pouvez entrer...

A la première question de l'aveugle, Martial, qui comprit, avoua ses grandes amitiés avec la baronne, raconta comment elle l'aimait, depuis longtemps le poursuivait, et comment il avait été surpris, chez lui, par son arrivée imprévue.

— Es-tu sûr de ne pas l'aimer? dit Vilmorin.

— Je le jure!

— C'est une femme dangereuse, prends garde!

Revenu à Neuilly, Vilmorin dit à sa fille:

— Martial t'aime; il est toujours digne de toi. Cela te suffit-il?

— J'ai confiance en lui et en vous!

— Veux-tu en connaître davantage?

— Non.

Elle murmura très bas, se parlant à elle-même:

— Je préfère l'incertitude, parce que, de cette façon, je puis l'aimer toujours!...

Mot adorable et qui la peignait tout entière.

Josépha ne fut pas longtemps sans apprendre qu'elle avait échoué et que le mariage de Martial et de la fille de Vilmorin devait se faire aussitôt que le jeune homme serait remis de sa blessure et que Poinsetol ne craindrait plus de rechute.

Dès lors, elle n'hésita plus.

— Jeannine, déshonorée, ne sera jamais la femme de Navarre, se dit-elle.

Et son parti fut pris.

Comme Nertann devait être l'acteur principal de l'épouvantable attentat qu'elle rêvait, elle s'en ouvrit à lui, insidieusement, excitant sa colère d'abord, ranimant sa haine contre Navarre, lui redonnant d'effroyables désirs de vengeance.

Un jour, elle lui dit:

— Vous avez cru vous venger de Navarre; la vengeance vous échappe; il est entièrement guéri, et je l'ai rencontré au Bois; vos morts, monsieur, se portent bien.

— Il y a des souvenirs que vous ne devriez pas évoquer.

— C'est qu'à les rappeler j'ai sans doute de l'intérêt...

— Lequel?

— Je hais Navarre autant que vous-même...

Il avait pâli, et ses yeux, où le sang affluait, semblaient vouloir scruter

jusqu'au fond de l'âme de la baronne...

Il murmura:

— Il eût fallu le haïr toujours...

Elle fit semblant de ne pas entendre, et, insouciant:

— A cette heure, allègre, gai, plein de santé, votre adversaire doit bien rire de vous...

— Madame! dit-il avec violence.

En le bravant, Josépha jouait sa vie et elle le savait, mais elle en avait fait le sacrifice: ou son mari la tuerait, ou sa haine de demi-civilisé lui ferait adopter l'ignoble projet de sa femme.

Elle ne tint pas compte de sa colère:

— Moi, dit-elle, si vous vouliez m'écouter, je pourrais peut-être punir si cruellement Navarre que, toute sa vie, vécut-il des siècles, il ne perdait pas, fût-ce une minute, le souvenir de votre vengeance...

Les yeux bleus du Russe eurent des éclairs.

— Parlez, dit-il, je suis prêt à tout!

Elle s'expliqua brièvement:

— Navarre va se marier; il aime Jeannine Vilmorin; il en est aimé; Jeannine est une enfant naïve, sans défiance, qui se trouverait peut-être sans courage devant la tentative d'un homme résolu et qui succomberait à coup sûr si cet homme appelait à lui la ruse... Quelle plus atroce vengeance pourrait-on tirer de Navarre que de souiller sa fiancée? Qu'elle y consentit ou qu'elle fut prise de force! Cela empêcherait le mariage à coup sûr!

Tout cela était épouvantable; eh bien! Josépha le disait avec une sorte d'insouciance, indifférente, presque calme; lui la regarda, étonné un moment, frappé de l'abominable imagination de cette femme, chez laquelle il voyait bien qu'il n'y avait plus d'amour pour lui, mais exerçait sur lui un empire tel qu'il n'avait même pas la force de se révolter.

Et puis, la sauvagerie de sa nature inculte, sa barbarie reprenait le dessus, et, froid, quasi impassible, il dit:

— Oui, rejeter Jeannine de mes bras dans les bras de son fiancé, assister à cette honte, à ce désespoir, voir briser ce bonheur, c'est une vengeance digne de moi... une vengeance dont le raffinement me plaît...

Tout à coup, brutalement, saisissant le poignet de sa femme, les yeux sombres:

— Cet homme, il faut que tu l'aimes bien, ou que tu l'aies bien aimé, pour rêver contre lui une pareille atrocité...

Elle l'enveloppa de son regard de déesse:

— Je le hais autant que toi... cela ne te suffit point?...

Elle n'avait jamais de peine à le désarmer; il ne répliqua pas. Un long silence s'ensuivit. Nertann songeait:

— Voir Jeannine, lui parler, rester seul avec elle, éloigner tout le monde, pour que, si elle résiste, ses cris ne soient pas entendus... Comment faire? Josépha devinait ce qu'il pensait. Ironique:

— Laissez-moi faire, dit-elle, c'est dans une quinzaine de jours le mariage; je vous demande huit jours seulement...

Tout sera prêt... A moi de préparer votre vengeance, à vous de l'exécuter...

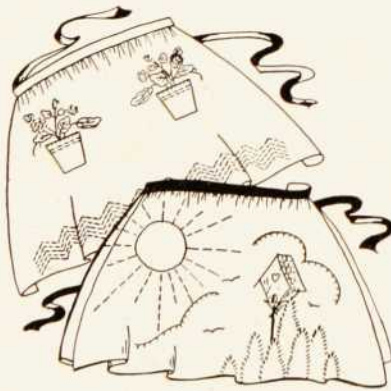
— Soit, dit-il, n'hésitant plus.

Elle se mit en campagne immédiatement.

Jadis, quelques mois après son arrivée à Paris, elle avait surpris une de ses femmes de chambre, nommée Laurence, fille de dix-huit ans, la main dans un de ses coffres à bijoux.

La fille, prise en flagrant délit, n'avait pu nier son projet de vol; elle avait tant supplié et pleuré, toutefois, que Josépha, au lieu de déposer une

VOUS BRODEZ, MADAME ?



TABLIER NOUVEAU GENRE

Ce pimpant tablier ravira les ménagères. Il est étampé sur coton jaune de bonne qualité. La jupe mesure 20 pouces de hauteur et 36 de largeur afin d'être amplement plissée à la taille. Les poches sont en forme de thières et faites de cotonnade rouge ou jaune. La broderie se fait au point de croix, de tige et de marguerite, avec du coton aux couleurs brillantes. Les poches de couleur et le tableau des couleurs sont joints à chaque envoi de tablier.

Mme L. DE BELLEFEUILLE,
61, Bord du Lac, Valois, P.Q.

LISTE DES PRIX — Patron No 741

Veuillez m'envoyer les articles suivants:

- | | | |
|---|--------------------------|----------|
| <input type="checkbox"/> Tablier étampé avec poches rouges | <input type="checkbox"/> | 59 cents |
| ou jaunes | <input type="checkbox"/> | 59 cents |
| <input type="checkbox"/> Cotons de couleur pour broder | | 20 cents |
| <input type="checkbox"/> Patron étampé sur papier | | 15 cents |
| <input type="checkbox"/> Papier carbone, jaune ou bleu, pour tracer | | 10 cents |

Prière à mes lectrices d'inclure le prix du patron, plus la taxe de 4% ou 2%, selon le cas, sous forme de bon postal, mandat d'express ou argent sous pli recommandé.

Nom

Adresse

Localité Province

Le nouveau catalogue 1946 de Mme L. de Bellefeuille, contenant de nombreux patrons de broderie, tapis et pièces murales, vient de paraître. Vous vous le procurerez, au prix de 15 cents, en écrivant à Mme L. de Bellefeuille, 61, Bord du Lac, Valois, P.Q.

Le Samedi — 9 novembre 1946

plainte contre elle et de la remettre entre les mains du commissaire de police, l'avait laissée partir.

Or, Laurence était entrée, depuis cinq ou six semaines — Josépha ne l'ignorait pas — chez le peintre Vil-morin.

Elle était venue trouver son ancienne maîtresse, et, hypocrite, les yeux pleins de larmes, avait dit :

— Si, par hasard, on demandait des renseignements à madame, madame voudrait-elle les donner bons ?

C'était deux ou trois jours après le duel de Martial, et Josépha, qui connaissait le futur mariage de Jeannine, mue par je ne sais quel instinct, répondit :

— J'y consens, ma fille, mais il se peut que, dans peu de temps, j'aie besoin de vous... Vous trouverai-je dévouée, prête à me rendre service ?...

— Je vous le jure sur le saint paradis, dit la fille en essuyant ses larmes.

C'était une fort jolie brune, appétissante, aux yeux rieurs, dont les lèvres et les joues étaient estompées d'un fin duvet, pareil à celui d'une pêche mûre. Elle avait les dents blanches et les lèvres rouges.

— Elle ira loin, murmura Josépha en la laissant partir.

Depuis ce temps, elle ne l'avait pas revue.

Or, dans ses projets sinistres, c'est à Laurence qu'elle songea tout à coup :

— Si cette fille est encore chez Vil-morin, murmura la baronne, je suis certaine de réussir...

Elle écrivit deux mots, sonna un domestique, et :

— Portez cette lettre à son adresse, et ne revenez pas sans réponse.

Deux heures après, il rapportait une lettre qu'elle lut avec une fiévreuse impatience. Elle disait :

Oui, je pourrai m'absenter ce soir, et je verrai madame vers dix heures, ainsi que madame me le demande.

Elle fut exacte ; à dix heures, elle était là.

— Laurence, dit la baronne, vous m'êtes dévouée ?

— Madame le sait ; elle m'a rendu un de ces services qu'on n'oublie pas... Où serais-je, maintenant, si madame avait voulu ?... madame n'avait qu'un mot à dire.

— C'est bien, je vois que vous avez bonne mémoire.

Alors, en termes précis, ne songeant même pas que la jolie soubrette pourrait refuser, elle expliqua ce qu'elle entendait faire.

— C'est sur vous que je compte, dit-elle en achevant, sur vous seule, Laurence ; le jour où je vous avertirai, vous vous tiendrez prête ; surtout, pas d'hésitation, pas de trahison... Est-ce bien convenu ?

Laurence, interdite, balbutia :

— Oui, madame... Mais, vraiment, ce que madame médite contre Mlle Jeannine est cruel... pour ma part, et — cependant, j'aimerais presque autant un assassinat que ce que veut madame.

— Il est encore temps de refuser...

— Non, je ne refuse pas... ce que j'en dis est pour moi... Quant à mademoiselle, qu'elle se tire de là comme elle pourra.

Quel était le plan odieux de la baronne ?

Et qu'avait-il été résolu entre elle et Laurence ?

On le saura bientôt.

CHAPITRE VII

QUELQUES JOURS de là, on donnait une grande fête, à Auteuil, dans les jardins de l'hôtel Villemereux.

Mme de Villemereux avait invité Jeannine Vilmorin et la baronne Nertann ; toutes deux avaient accepté. Josépha comptait bien qu'elle y trouverait Jeannine ; mais celle-ci, dans tout le bonheur que lui causait l'ap-

proche de son mariage, avait presque oublié déjà la haine de sa rivale et ses menaces.

N'aimait-elle pas Martial, et ne savait-elle pas qu'elle était la souveraine de son cœur ?

Tous les jours, maintenant, Navarre, reprenant ses habitudes, venait à Neuilly ; une fois en convalescence, sa guérison complète avait été rapide.

— Vous revenez de loin, monsieur, avait dit Poinselet, mais enfin, vous en revenez !

La fête donnée, tous les ans, au moment de quitter Paris, par Mme de Villemereux, avait lieu dans les salons de son hôtel et dans le vaste jardin qui s'étendait derrière.

Chaque année, à la même époque, ce que Paris compte d'illustrations artistiques et littéraires, les célébrités du monde, les aristocraties, les généraux, les femmes les plus élégantes se donnaient là rendez-vous comme pour se serrer une dernière fois la main avant de se répandre aux eaux, en voyage, dans les châteaux...

Comme Mme de Villemereux elle-même le disait familièrement, c'était le coup de l'étrier.

L'hôtel était plein de fleurs rares et ruisselait de lumières étincelantes ; le jardin, les allées, les arbres, la serre, les moindres coins feuillus étaient éclairés comme par un soleil éclatant, et toutes les étoiles, piquées comme des diamants dans la profondeur obscure du ciel, semblaient, elles aussi, avoir été conviées pour cette fête mondaine : une nuit superbe ; une petite brise folle, qui se jouait dans les hautes cimes des arbres, ayant la fraîcheur d'un coup d'éventail.

La baronne était arrivée une des premières, contre son habitude ; elle avait de graves raisons pour cela. Si Jeannine l'apercevait, elle ne voudrait pas rester une minute de plus à la fête, à côté de sa rivale ; elle prierait son père de l'emmener. Or, aussitôt arrivée, Josépha manœuvra pour ne pas se laisser voir et gagna le jardin, où elle serait plus isolée et moins en vue qu'au salon, et d'où elle guetterait plus facilement son ennemie.

Elle songea bien un instant à Martial, avec angoisse.

— S'il venait, se dit-elle, il ne quitterait pas Jeannine et la protégerait contre moi...

Navarre avait bien songé à répondre, lui aussi, à l'invitation de Mme de Villemereux, mais toute fatigue lui était encore interdite.

Josépha fut donc bientôt tranquilisée en voyant entrer Jeannine seule au bras de son père ; Laurence les accompagnait et se mêla aux autres domestiques dans l'antichambre ; comme Vilmorin était aveugle, par conséquent incapable de rendre à sa fille aucun de ces mille services qu'exige une toilette compliquée, en cas d'inadvertance, il laissait le vieux Ned à la maison, et c'était la femme de chambre de sa fille qui les suivait.

Josépha ne l'ignorait pas ; elle avait même compté sur cette circonstance.

Le bal avait commencé, et Jeannine dansait.

Nertann, qui causait sous une charmille avec un groupe de financiers, vit tout à coup venir de son côté sa femme, qui lui fit du doigt un signe imperceptible...

Il comprit qu'il devait la rejoindre, qu'elle voulait lui parler, et quitta le groupe, sous prétexte de se mêler au bal et de danser une valse dont, justement, le prélude se faisait entendre... Elle prit son bras et l'entraîna.

— C'est pour ce soir, dit-elle ; à une heure du matin au plus tard, soyez à Neuilly et guettez la voiture de Vil-morin ; il est rare qu'il s'attarde au delà d'une heure, vous le savez ; vous vous cacherez ; vous laisserez passer la voiture et vous attendrez ; quelques minutes après, une femme sortira du jar-

POURQUOI PARAÎTRE PLUS AGÉE QUE VOUS NE L'ÊTES ?



Photo non-retouchée

Ces deux femmes ont le même âge — 29 ans — et pourtant, l'une d'elle paraît beaucoup plus âgée !

Photo non-retouchée

VOYEZ COMMENT DES MILLIERS DE FEMMES CONSERVENT CET AIR DE SÉDUISANTE JEUNESSE !

• Que votre peau ne vous fasse pas paraître plus âgée que vous ne l'êtes. Suivez l'exemple de milliers de femmes qui ont découvert le nouveau, l'extraordinaire Cold Cream Noxzema. Procurez-vous-en un pot dès aujourd'hui !

Le Cold Cream Noxzema est nouveau, différent ! S'il est tellement merveilleux pour la peau c'est qu'il contient un ingrédient spécial qu'on ne trouve dans nul autre cold cream. Non seulement il nettoie à fond tout en conservant la douceur, la souplesse de la peau, mais de plus, il produit un effet revigorant, rafraîchissant que l'on remarque dès la première appli-

cation. Constatez par vous-même ce tonifiant picotement qui lui est exclusif !

Adoptez le Cold Cream Noxzema pour une période de dix jours seulement. Après, vous verrez que votre peau sera devenue plus fraîche, plus agréable, fera plus jeune !

Le Cold Cream Noxzema se procure dans n'importe quelle pharmacie ou magasin à rayons. Demandez-le dès aujourd'hui. 3 formats : 17c, 29c, 55c.



COLD CREAM NOXZEMA



Saviez-vous que... LA REVUE POPULAIRE

était le plus important et le plus chic magazine mensuel du Canada français. Très bien rédigée, illustrée avec goût, LA REVUE POPULAIRE intéresse toute la famille. Retenez votre exemplaire de LA REVUE POPULAIRE chez le dépositaire le plus proche de chez vous ou, mieux encore, abonnez-vous.

NOTRE ROMAN DE NOVEMBRE :

LA TOUR SARRAZINE

par CLAUDE JAUNIERE

COUPON D'ABONNEMENT LA REVUE POPULAIRE

	Canada		Etats-Unis
1 an	\$1.50	1 an	\$1.75
2 ans	2.00	2 ans	2.50

IMPORTANT : — Indiquez d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom

Adresse

Ville Province

POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE 975-985, rue de Bullion, Montréal 18, P.Q.

Toujours FIABLE

Pour AUTOS AVIONS
CAMIONS AUTOBUS



FAITES COMME
LES EXPERTS . . . SERVEZ
VOUS DE CHAMPIONS



Est-ce que VOUS LEVER vous abat?

Si, en vous levant, vous n'êtes qu'à moitié reposée, encore fatiguée . . . si vous avez le sommeil agité . . . si vous ne pouvez pas vous détendre . . . il se peut que vos reins soient à blâmer.

Généralement, quand vos reins se détachent, votre sommeil en souffre. Pour aider vos reins à retrouver leur état normal, pour jouir d'un sommeil reposant, prenez des Pilules Dodd's pour les Reins, un traitement favori depuis plus d'un demi-siècle. Les Pilules Dodd's pour les Reins sont faciles à prendre et ne forment pas accoutumance. Demandez les Pilules Dodd's pour les Reins dans n'importe quelle pharmacie. Recherchez la boîte bleue à bande rouge. 127F

Pilules Dodd's POUR LES REINS

DETECTIVES. Agents secrets. Hommes ambitieux de 18 ans et plus demandés partout au Canada, pour devenir détectives. Écrivez immédiatement à **CANADIAN INVESTIGATORS INSTITUTE**, Casier 25, Station T. Montréal, P.Q.

din; vous vous approcherez d'elle et elle vous introduira. Soyez prudent, Jeannine est à vous.

— A quoi reconnaitrai-je la femme qui m'avertira, pour ne pas me tromper ?

— Rien de plus facile; vous la connaissez déjà; c'est Laurence, mon ancienne femme de chambre, que j'ai chassée pour vol.

Elle le quitta. Nertann, un peu ému, revêtit son pardessus, quitta l'hôtel Villemereux sans être remarqué, et se trouva dans les rues noires d'Auteuil. Il consulta sa montre.

— Dix heures et demie, fit-il, j'ai le temps! . . . Si j'allais souper à Neuilly! . . .

Vers minuit, Josépha et Jeannine ne s'étaient pas encore rencontrées. Josépha rentra dans les salons, se dirigea vers l'antichambre, et appela Laurence; celle-ci attendait et pour passer le temps, s'amusa à répondre aux œillades et aux propos salés des valets aux bas de soie bien tirés sur le mollet, aux culottes de satin noir bouclées sur le genou, aux habits chamarrés de galons, qui tourbillonnaient autour d'elle comme une meute de chiens mis en appétit par le sourire provocant de la jolie fille.

Quand elle vit son ancienne maîtresse, elle redevint sérieuse et s'avança, se doutant bien qu'elle allait recevoir une confidence importante.

Il n'y avait personne au salon; cependant, ce fut d'une voix à peine perceptible que Josépha murmura :

— Jeannine, sans doute, ne sera pas longtemps sans quitter le bal; écoutez bien ceci, car de ce que vous allez faire dépend votre fortune . . .

— Je ne perds pas une parole de madame, dit Laurence sur le même ton.

— Lorsque Jeannine vous appellera, vous laisserez les gens de Mme de Villemereux aider Vilmorin à passer son pardessus; vous ne vous occuperez que de votre maîtresse; en lui jetant son manteau sur les épaules, arrangez-vous de manière, en apparence par maladresse, à lui piquer le cou ou le dos violemment avec cette épingle; mais, songez-y, une éraflure ne suffira pas, il faut une piqûre profonde, une blessure telle que sous la première frayeur, Jeannine puisse perdre connaissance . . . Voici l'épingle !

Laurence, effrayée, hésitait . . . C'était une forte épingle en acier, d'aspect ordinaire, à grosse tête noire . . . Rien ne la faisait remarquer.

— Mais, dit la soubrette, ce n'était pas cela qui était convenu . . . Je croyais que vous n'en vouliez pas à la vie de mademoiselle . . .

— Eh bien! où voyez-vous sa vie en danger ?

— Dame! cette épingle . . . si elle est empoisonnée ? . . .

— Sotte! dit-elle, détachez vous-même une épingle de votre corsage et servez-vous-en! . . . Peu m'importe d'où elle vienne.

— Je demande pardon à madame . . .

— Cette fois vous n'avez plus d'hésitation? . . . Rien ne vous arrête plus ?

— Non, madame.

— N'oubliez pas . . . une piqûre profonde, brutale, qui surprenne Jeannine et pour un moment lui cause une faiblesse.

— Je serai chassée, j'y compte; mais puisque madame ne m'oubliera pas, puisqu'elle me fera riche, je suis toute dévouée à madame et à celui qu'elle m'enverra cette nuit à Neuilly.

— Chut!

On entra au salon; la fraîcheur de la nuit commençait à chasser les danseurs et les danseuses du jardin; Laurence eut le temps de regagner l'antichambre et Josépha de se mêler de nouveau à la foule: elle n'avait pas fait deux pas qu'elle se trouvait face à face avec Jeannine.

Celle-ci, en la reconnaissant, pâlit affreusement.

— Cette femme ici, près de moi, murmura l'enfant. Ah! si j'avais su!

Josépha lui jeta un regard haineux, où il y avait comme une ironie suprême et un triomphe, et passa, la saluant légèrement, pour feindre jusqu'au bout.

Jeannine alla retrouver son père. — Allons-nous-en, dit-elle sourdement.

— Qu'as-tu, mon enfant? Je ne puis voir, hélas! ton visage, mais il semble qu'une émotion fait trembler ta voix!

Elle réunit tout son courage pour mentir, et ce fut presque avec gaieté qu'elle dit :

— De l'émotion, non, de la fatigue, un peu . . .

Et, après une seconde de silence, elle ajoutait :

— Du reste, c'est votre heure de départ, et je ne veux pas que vous soyez malade demain à cause de moi.

Il eut un bon sourire :

— Oh! Jeannine, reste une heure de plus, si tu le désires; est-ce que je ne fais pas ce que tu veux ?

— Décidément, non, j'aime autant m'en aller.

— On voit que Martial n'est pas ici.

— Peut-être, dit-elle en rougissant.

Quand Laurence les vit, elle murmura :

— C'est l'heure! La baronne ne s'était pas trompée.

Elle avait à côté d'elle le manteau de Jeannine; elle s'approcha de la jeune fille; celle-ci était vêtue d'une robe montante, à plissés de satin, avec une guirlande de roses blanches qui, partant de la pointe de la gorge, suivait l'ondoiement du corsage, glissait le long de la taille souple et s'allongeait comme un serpent sur la traîne, avec des feuilles vertes! un col bouillonné à la Marie-Stuart découvrait le cou et la naissance des épaules par derrière.

Jeannine cambra la taille pour recevoir son manteau, pendant qu'auprès d'elle, Vilmorin, aidé de son valet, passait les bras dans les manches de son pardessus.

D'un coup violent, Laurence enfonça l'épingle.

Celle-ci pénétra dans l'épaule; la moitié disparaissait dans la chair. Jeannine poussa un grand cri, tellement la douleur fut vive et imprévue. Elle se retourna aussitôt vers la soubrette.

Celle-ci retirait l'épingle rouge de sang.

— Mon Dieu, murmura-t-elle, que madame me pardonne . . . ce n'est pas ma faute . . . j'avais une épingle à la main . . . un brusque mouvement de madame a causé tout le mal . . .

Sur l'épaule, des gouttelettes apparaissaient comme autant de perles, rougissant la blancheur de la peau.

Vilmorin, au cri de sa fille, s'était troublé, et les mains tendues, vaguant au hasard, échappant à ceux qui voulaient le retenir, cherchait sa fille :

— Jeannine, est-ce toi? Jeannine, est-ce toi? Jeannine, qu'est-il arrivé ?

— Tranquillisez-vous, monsieur, dit le valet, c'est une maladresse de la femme de chambre de mademoiselle . . . rien de plus.

Au cri de Jeannine, des femmes étaient accourues, Mme de Villemereux, Josépha et d'autres encore.

Mais la jeune fille ne les voyait pas; on l'avait assise dans un fauteuil, et elle avait une faiblesse . . . une sueur froide perlait à son front . . . son visage et ses lèvres étaient d'une blancheur exsangue . . . et elle s'abandonnait, prise de frissons, en cet éblouissement . . .

— Vite, un verre d'eau sucrée, avec de l'éther! fit Mme de Villemereux.

Des gens sortirent. Josépha, sans être vue, les suivit.

Ce fut elle qui revint, portant le verre d'eau.

Mais elle était trop prudente pour l'offrir elle-même à Jeannine, qui pouvait ouvrir les yeux, s'effrayer et ne point l'accepter.

Derrière la porte de l'antichambre, avant d'écarter la portière, profitant d'une seconde à peine d'isolement, elle avait dans l'eau, jeté le contenu d'une fiole.

Elle tendit le verre à Laurence. — Tenez, dit-elle, et regardant fixement la soubrette, cela lui fera du bien . . .

Laurence obéit, mais un tremblement qui secoua sa main renversa des gouttes sur sa robe.

Pourtant elle se contint. A ce moment, Jeannine revenait de sa faiblesse.

Elle prit ce qu'on lui tendait et, avidement, but d'un trait.

Puis, elle eut un geste de dégoût, comme un haut-le-cœur.

— C'est mauvais, dit-elle, qu'était-ce donc ?

— Un peu d'éther, fit Mme de Villemereux.

Laurence étanchait, avec le coin d'un mouchoir, les gouttelettes de sang qui, lentement, graduellement, apparaissaient sur l'épaule.

Et, suffoquée par les larmes, elle murmurait :

— Madame ne me pardonnera jamais!

Jeannine était remise complètement, se pendait au bras de son père et le rassurait. Ils sortirent.

Ned, averti, se tenait près de la portière, dans une attitude correcte.

Ils entrèrent, et les chevaux prirent, d'un trot allongé, le chemin de Neuilly.

Comme Laurence gardait la tête basse, Jeannine la consola :

— Eh bien! dit-elle, cela vous servira de leçon, et à moi aussi; à moi, cela m'apprendra à ne pas être une petite maîtresse; à vous cela fera qu'une autre fois vous serez moins brutale.

Et elle se mit à rire. Tout malaise avait cessé.

Cependant, au moment où ils passaient les remparts et se dirigeaient vers l'hôtel, Jeannine ne parlait plus, ne riait plus, ne répondait plus que par monosyllabes aux saillies de son père. Elle éprouvait une sensation bizarre, comme une lourdeur générale.

Elle ne dit rien à l'aveugle, craignant, avant tout, dans sa piété filiale, de l'inquiéter . . . Elle savait combien il était ombrageux, soucieux de sa santé, et qu'il n'eût pas voulu dormir si elle avait avoué se sentir malade.

Cependant, Vilmorin le remarqua.

— Tu te tais ?

— Je suis fatiguée, je m'endors, et puis cette faiblesse m'a tendu les nerfs, et j'ai besoin de repos . . .

Et elle eut encore assez de forces pour rire de son rire frais de vierge, argentin, vibrant comme du cristal pur. La voiture continuait de rouler.

— Il me semble que nous arrivons, dit l'aveugle.

En effet la voiture s'arrêta.

Ned descendit, aida Vilmorin; Laurence était déjà dehors; quand Jeannine fut frappée par la fraîcheur de la nuit, elle fit deux ou trois pas en chancelant, comme si tout à coup une ivresse s'était abattue sur elle . . .

Ned était en avant, avec Vilmorin; il ne la vit pas: elle prit le bras de Laurence :

— Soutenez-moi, dit-elle très bas, ayant peine à marcher, sentant ses jambes se dérober, sa tête allant de-ci de-là sur la poitrine . . . Soutenez-moi ou je n'aurai jamais la force de gagner ma chambre . . .

Ils rentrèrent ainsi; Laurence portait presque la jeune fille; celle-ci, pourtant, n'avait pas encore perdu connaissance, et elle eut assez d'énergie pour répondre à son père qui, guidé par Ned, marchait devant elle.

Vilmorin habitait au rez-de-chaussée; Jeannine au premier étage; en bas, dans l'antichambre, l'enfant mit un baiser sur le front de son père en lui souhaitant une bonne nuit.

Alors, elle apparut, sous la lumière, pâle si affreusement, que Ned retint à peine un cri de surprise et de frayeur.

Il avait fait un mouvement brusque, et Vilmorin, avec l'acuité de perception qui remplace la vue chez les aveugles, l'avait remarqué.

— Qu'as-tu, Ned? interrogea-t-il.

Ned allait répondre, il allait tout dire, il allait éveiller les inquiétudes du père, il allait sauver Jeanne enfin, quand celle-ci, qui ne se croyait pas malade et ne soupçonnait pas qu'elle fût la victime d'un attentat, lui appuya vivement la main sur les lèvres et fit signe de se taire, indiquant qu'elle ne voulait pas attrister l'infirme.

Et Ned, obéissant, répondit au peintre:

— Je n'ai rien, monsieur est bien bon.

Alors Jeannine monta l'escalier, pendant que Vilmorin gagnait sa chambre.

Il était temps qu'elle arrivât!

Elle tomba dans un fauteuil, le corps abandonné, la tête sur la poitrine, les bras ballants, anéantie.

Elle murmurait et sa langue épaisse et lourde proférait difficilement les mots:

— Mon Dieu! je ne sais pas ce que j'ai... il me semble que je descends dans un précipice... que je m'abîme dans l'espace... j'ai comme un vertige... Laurence, ne m'abandonnez pas... ne me quittez pas... cela va se passer sans doute... déshabillez-moi...

La soubrette obéit, s'empresant autour d'elle, saisie d'une épouvante, ayant besoin de se rappeler les promesses de Josépha et ses menaces pour ne pas céder aux remords et tout avouer à sa maîtresse.

Celle-ci se sentait de plus en plus malade.

Ce fut d'abord un engourdissement général de stupeur, une somnolence, des douleurs vagues; elle poussa des petits cris sourds et plaintifs; puis ce fut une sorte d'ivresse accompagnée d'un resserrement spasmodique des mâchoires; des mouvements convulsifs, légers en commençant, ensuite plus violents; elle cherchait toujours à parler, mais maintenant délirait. Quand Laurence la traîna jusqu'au lit et l'y étendit, elle remarqua que sur la peau, d'un blanc maladif, se développaient des élevures; les pieds paraissaient paralysés; le pouls était petit et concentré; la respiration, souvent ralentie, conservait toutefois en apparence son état normal; la face avait une couleur de cire vierge; tous les traits présentaient une langueur, une défaillance étrange; elle avait le regard fixe et hébété; les pupilles largement dilatées; les battements du cœur étaient devenus presque insensibles; le tremblement des membres, si brusque qu'il ressemblait à une convulsion, revenait à des intervalles de plus en plus rapprochés; les doigts s'agitaient comme s'ils eussent voulu retenir le corps. Elle s'endormit d'un sommeil de plomb, d'un sommeil irrésistible... C'était une léthargie complète, la mort de sa volonté, l'inutilité de ses forces, la faiblesse, l'impuissance, l'anéantissement.

Et elle le comprit, sans doute, à la fin, car elle eut un cri:

— Je suis... je suis empoisonnée!

Les yeux roulaient dans l'orbite; elle eut deux efforts gigantesques pour se mettre debout, y réussit presque, puis retomba inerte. Cette fois la torpeur était complète.

Et Laurence, très pâle, sortit en tremblant.

Elle emportait la lampe, mais avait allumé une veilleuse dont la clarté, indécise, fit ressortir dans une demi-obscure tous les objets de la chambre... La fenêtre, était close... les grands rideaux, lourdement tirés, semblaient d'eux-mêmes vouloir intercepter les cris.

— C'est horrible, murmura la soubrette.

Et elle frissonnait.

Puis Jeannine resta seule, ensevelie dans cette torpeur profonde, sans défense, sans force.

Minuit et demi sonnait à ce moment-là.

Qu'était devenu Nertann?

Nous l'avons laissé lorsque, sortant du bal de Mme de Villemereux, sur le conseil de sa femme, il tirait sa montre et constatait qu'il pouvait aller souper à Neuilly avant de guetter le retour de Vilmorin.

— J'ai le temps, avait-il dit.

Il flâna dans Auteuil pendant quelques minutes, puis, tout à coup, une idée lui passa par l'esprit.

Il se sentait inquiet; il avait l'âme troublée; il avait peu de scrupules de ce genre-là surtout; son éducation, la haute main qu'il avait toujours eue dans son pays sur tout ce qui l'entourait laissait chez lui peu de prise à des réflexions timorées; l'hésitation ne venait donc pas de l'horreur du crime qu'il allait commettre, mais des obstacles qu'il craignait rencontrer.

— Je ne suis pas en train, murmura-t-il.

Et c'est alors qu'il s'était dit:

— Si je soupais avec des filles?

Aussitôt conçu, le projet fut exécuté. Des filles, il ne songea point à les demander ni à Mabelle, ni aux restaurants à la mode du boulevard. Elles ne l'eussent point amusé. Il les connaissait toutes, avec leur genre d'esprit, leurs réparties toujours les mêmes, leur bêtise et leur insignifiance, il descendit un degré de plus, et au fur et à mesure qu'il s'en allait par les rues d'Auteuil, il se fit suivre de femmes dont il entendait derrière lui des appels engageants:

Il se retira donc avec un groupe de femmes dont les mœurs laissaient beaucoup à désirer et passa plusieurs heures à boire, manger, rire et bavarder avec elles.

Il sentit alors sa tête s'alourdir; il appela le garçon, régla l'addition et sortit précipitamment.

CHAPITRE VIII

LA NUIT était superbe, douce, étoilée. Nertann était gris; pourtant, quand il eut fait quelques pas, il sentit qu'il allait mieux. Un moment, il avait eu des nuages rouges devant les yeux, mais ces nuages se dissipèrent. Il respirait plus à l'aise et n'avait plus dans le cerveau que la surexcitation du vin.

— Allons, dit-il tout haut, en marchant, ce n'est pas encore pour aujourd'hui l'apoplexie.

Il tira sa montre, en passant devant un bec de gaz, sur l'avenue:

— Minuit et demi! dit-il.

Il prit la direction du Jardin d'acclimatation et s'engagea sous les arbres; en ce temps-là, quelques jolies maisons s'élevaient rares et isolées sur un emplacement où depuis, s'est bâtie toute une superbe avenue faite de villas confortables et élégantes.

C'était là que demeurait Vilmorin, depuis que son infirmité avait interrompu ses travaux.

Nertann était venu, pendant la journée, reconnaître les lieux; il ne s'y trompa point.

La maison était ombragée de grands marronniers; un petit jardin plein de fleurs embaumantes s'étendait devant le perron; derrière, un autre jardin, plus vaste, coupé d'une pelouse et planté d'arbres.

Le baron jeta un rapide coup d'œil autour de lui.

C'était partout un grand calme; pas un frisson n'agitait les feuilles à la cime des marronniers; la maison paraissait plongée dans le sommeil.

— Ils ne sont pas encore rentrés, murmura Nertann; je vais me cacher et les attendre.

Il avisa, non loin de là, sur la même ligne, une maison en construction qui pouvait lui offrir un abri d'où il échapperait facilement à tous les regards. Il s'y réfugia.

Quelques minutes à peine s'écoulaient, lorsqu'il entendit le roulement d'une voiture, d'abord lointain, dans l'avenue, puis, de seconde en seconde, plus rapproché...

— Les voilà, murmura-t-il.

Il pencha la tête, se dissimulant toujours de son mieux... le haut du visage seul était visible... le reste du corps disparaissait derrière un mur.

Et de là il vit le peintre sortir de voiture en s'appuyant sur Ned, et Jeannine elle-même, qui ne pouvait marcher et que Laurence conduisait.

Ses yeux s'allumèrent d'une lueur mauvaise, et du rouge lui monta au front.

L'ivresse n'était pas évanouie chez lui, et aux dernières vapeurs énervantes du vin de Champagne se mêlaient le souvenir de l'offense faite par Martial, sa haine et son besoin de vengeance.

Et la vengeance, il la tenait, elle était là, proche de lui, il la voyait, elle s'offrait; il n'avait plus qu'à tendre les mains.

Bientôt les portes se refermèrent; ils étaient entrés; la voiture tourna la maison et gagna la remise.

Nertann ne bougeait pas.

Il craignait qu'un domestique, le cocher peut-être, qui ne devait pas encore être couché, ne sortit, ne l'aperçut et ne prit de l'inquiétude... On pouvait le reconnaître, le guetter, le voir entrer, avertir Vilmorin.

Il fallait user de précautions jusqu'à la fin.

Une heure après seulement, alors qu'il commençait à trouver le temps long et à s'impatienter, il entendit le frôlement d'un pas léger sur le gravier de l'allée.

Derrière la grille, il distingua une femme qui se dissimulait. La grille s'ouvrit, doucement.

Le cœur de Nertann battait à rompre sa poitrine, et il eut un soupir rauque de bête satisfaite: Enfin!

Il quitta sa cachette et s'avança. La femme le remarqua aussitôt, recula, se mit à l'abri du mur qui clôturait le jardin et l'attendit.

Quand Nertann fut près d'elle:

— Monsieur le baron?

— C'est vous, Laurence?

— C'est moi, oui: monsieur est exact.

Elle tremblait un peu, mais bientôt se calma. Elle prit la main de Nertann et la ramena à la grille:

— Nous allons entrer, dit-elle; vous vous baisserez dans les arbustes pour cacher votre haute taille... j'ai vu tout à l'heure Antoine, qui, après avoir remis la voiture, flânait en fumant sa pipe. Il est possible qu'il ne soit pas rentré. Donc, il faut prendre garde... Dans les arbustes, on ne verra pas... nous entrerons par la cuisine, et je vous mènerai au premier étage...

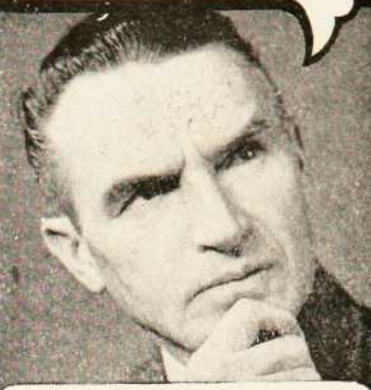
— C'est là qu'elle est?

— Oui.

Alors, courbés en deux, rasant presque la terre, choisissant pour éviter le froissement des cailloux, les endroits où ils mettaient leurs pieds, filant le long des plates-bandes, invisibles, ils arrivèrent jusqu'au jardin...

Laurence s'était redressée et jetait un dernier coup d'œil autour d'elle.

MOI, MAUVAISE HALEINE?



**76% des adultes ont
mauvaise haleine!**

Des épreuves scientifiques établissent *indubitablement* que, dans 7 cas sur 10, la **POUDRE DENTIFRICE COLGATE** enrayerait rapidement la mauvaise haleine!

ECONOMISEZ! Comparée à d'autres marques bien connues une grosse boîte de Colgate vous procure jusqu'à 30 brossages supplémentaires et la boîte géante, jusqu'à 46 brossages supplémentaires—cela sans un sou de plus!

FUMEURS! L'emploi de la Poudre Dentifrice Colgate est un des moyens les plus faciles de combattre l'haleine et les taches occasionnées par le tabac! Achetez Colgate aujourd'hui!

POUDRE DENTIFRICE

COLGATE
25c 40c



**PURIFIE L'HALEINE
TOUT EN
NETTOYANT LES DENTS**

Challenger



**LA
MONTRE
DE
PRÉCISION
PROTÉGÉE**

BIRKS BIJOUTIERS

Avez-vous des cadeaux à faire?

Ne cherchez pas plus longtemps. Abonnez vos parents et amis aux 3 grands magazines: *Le Samedi*, *La Revue Populaire* et *Le Film*.

Remplissez NOS COUPONS D'ABONNEMENT

Elle frémit, mais elle était riche, les billets de banque du baron avaient empli son sommeil de rêves délicieux.

Comme elle était forte, elle porta la jeune fille sur le lit. Ce mouvement lui fit voir, dans les deux mains de la victime, les poils roux de la barbe de Nertann.

Elle chercha à les retirer, n'y parvint pas... puis finit par murmurer :

— Tant pis, qu'il s'en tire, c'est son affaire.

A ce moment, Vilmorin, revenu à lui, entra dans la chambre de sa fille, soutenu par Ned, qui ne comprenait rien de ce qui se passait.

Le peintre était affreusement pâle et sa souffrance était atroce, mais l'épouvante lui faisait oublier cette torture, pour ne le faire penser qu'à sa fille.

D'une voix basse, tremblante, il demanda :

— Dis-moi, Ned, qu'y a-t-il donc ?

Ned interrogea Laurence du regard. L'aveugle continuait, de plus en plus effrayé par ce silence.

— Jeannine, ma fille, mon enfant, où es-tu ? J'ai entendu ton cri... De quoi avais-tu peur ?

Elle reprenait connaissance, la vie revenait ; elle entendit, et doucement, avec un admirable sang-froid, répondit :

— J'avais cru que l'on marchait dans ma chambre, je me suis levée, j'ai crié... je rêvais sans doute.

— Non, tu ne rêvais pas, un homme était là, j'ai voulu l'arrêter, il m'a rejeté en arrière contre la rampe de l'escalier, et en tombant, je me suis brisé les deux bras.

Elle frémit, se pencha hors du lit, attira Vilmorin et l'embrassa dans une étreinte passionnée.

Ned était allé chercher un médecin ; Laurence était sortie, de telle sorte qu'ils se trouvaient seuls ; elle pouvait consoler son père sans rien lui laisser soupçonner de ce qui se passait en son âme.

Et c'était tout ce qu'elle demandait. — C'est sans doute un voleur, dit l'aveugle.

Et tranquilisé, il se laissa tomber dans un fauteuil ; le médecin arriva ; on le transporta dans son lit et on lui donna les premiers soins.

Et Jeannine ? ...

Elle était effrayante à voir ; les traits tirés, les yeux creusés, fiévreux, le teint plombé, les lèvres distendues, la respiration pénible, le regard affolé, des envies de suicide lui venaient... La pensée seule de son père la retenait, de son père malade, blessé, infirme, qui ne lui survivrait pas et dont sa mort aurait empoisonné les derniers jours.

— Non, murmura-t-elle, ce serait une barbarie.

Roulée dans son lit, la tête dans l'oreiller, elle cherchait à repasser tout cet ignoble cauchemar de la nuit... Elle savait bien maintenant la vérité, n'avait plus d'illusions, ne doutaient plus.

Et des désirs sauvages de vengeance lui venaient ; elle sentait que, goutte à goutte, elle aurait voulu voir couler le sang de celui-là, dans des tortures.

Et elle répétait, évoquant les images les plus indéfinies :

— Qui ?

Car elle ne savait pas, elle n'avait aucun soupçon.

Le matin était venu, blanchissait la campagne, pénétrait malgré les rideaux jusque dans la chambre.

Tel était son état d'énervement que depuis des heures elle n'avait pas bougé. Le jour la surprit, demi-morte.

Elle s'endormit avec une fièvre intense et le délire... un délire furieux, où le cauchemar et les scènes de la nuit revenaient avec des mots entrecoupés, des cris et des soubresauts...

de temps en temps elle se levait droite, les mains en avant et retombait avec un long soupir.

Elle eut quelques instants de lucidité, pendant lesquels elle erra dans la chambre, cherchant les moindres indices qui pouvaient la mettre sur la trace de l'homme...

Mais rien, rien que la certitude qu'il était roux.

— Je le retrouverai pourtant, murmura-t-elle, transformée par la haine, et alors, malheur ! malheur !

Ce n'était plus la jolie et frêle jeune fille que nous avons vue, mélancolique et douce, à la foire aux plaisirs du jardin des Tuileries ; ce n'était plus la fiancée de Martial Navarre, aimant d'un amour calme, ignorant les passions et les haines : c'était une femme dont la vie tout entière allait être consacrée à la vengeance ; dont le cœur était maintenant sans pitié ; dont l'imagination allait inventer des cruautés sans exemple ; une femme devenue tigrasse ; un ange devenu démon.

Puis, ce moment de lucidité passé, la fièvre la reprit, et elle n'eut plus conscience de ce qu'elle faisait, ou de ce qui se passait autour d'elle.

Quant à Nertann, il était sorti, sans être vu, de la maison.

Il se jeta sous les arbres, fit un long détour pour éviter les poursuites et rentra dans Paris, au moment où le soleil se levait. Mais il fut obligé de s'asseoir sur un banc.

Une chaleur étouffante lui montait à la tête et des nuages rouges lui passaient devant les yeux.

C'était un matin splendide d'été.

Des flocons cotonneux de nuages d'un blanc de neige filaient doucement dans le ciel d'un bleu pâle, traversé par des vols d'hirondelles. Une lueur grise indécise, précédant le soleil, s'épandait en un brouillard léger sur Paris ; une flèche d'or la perça, l'incendia, mettant des points lumineux, au loin, dans les vitres qui parurent rouges ainsi que de la fonte en fusion ; en même temps, la grande ville s'éveilla ; un grondement formidable arrivait, comme le souffle de la vie fiévreuse de ses deux millions d'êtres.

Très fatigué, sentant une faiblesse, Nertann s'était appuyé contre le dossier du banc.

Outre l'étourdissement qui le prenait, il souffrait encore, aux joues, d'une douleur cuisante. Il avait la figure ensanglantée, horrible à voir : cette blessure, faite par la jeune fille, devait laisser une cicatrice indélébile, qui serait la marque éternelle du crime de Nertann.

Tout à coup, le baron, pris de suffocation, arracha violemment les boutons de son gilet, se dressa, fit quelques pas, aspira l'air de toutes ses forces... puis lourdement retomba... au pied du banc. Il sentit bien qu'il s'effondrait, qu'il était en péril de mort, car il essaya par soubresauts, par convulsions, de se relever, battit l'air de ses deux bras, retomba, eut, par terre, deux ou trois bonds, se traîna, en se tordant comme un serpent, et enfin poussa un long soupir et resta immobile.

La congestion, qui le menaçait toute la soirée, l'avait assailli enfin. Nertann avait une attaque d'apoplexie.

Là où il était tombé, l'avenue, voisine des remparts et nouvellement tracée, n'avait pas une maison.

A cette heure, elle était complètement déserte.

Heureusement, cinq ou six balayeurs passèrent.

— Tiens ! v'là un particulier de la haute dont on a fait l'affaire c'te nuit... dit l'un.

Ils s'approchèrent, se penchèrent, sur le baron, le retournèrent, cherchèrent où il était blessé.

— Mince ! on lui a effiloché la barbe. — Mais il est encore chaud... pour sûr, il n'y a pas longtemps qu'il est mort.

— Qui qu'a dit qu'il n'était pas seulement poivrot ?

— Encore bien.

— Alors, il faudrait voir...

Ils le prirent par les jambes et par les bras et le transportèrent jusqu'au poste de police le plus voisin, où ils le remirent aux agents.

— Nous venons de trouver ça sur la voie publique, c'est des choses qui se rendent... Ça ne nous profiterait pas de les garder... Tout de même, monsieur le brigadier, si le particulier a une femme et qu'elle soit contente d'avoir retrouvé son homme, n'faut pas l'empêcher de nous donner une récompense... Un homme, ça vaut bien un chien galeux, pas vrai?...
Le chef de police prit leurs noms et ils s'en allèrent.

Les sergents de ville examinaient le baron.

— Evidemment, il y a eu lutte, dirent-ils... Il suffit de regarder le visage... la moitié de la barbe est enlevée.

On lui administra des cordiaux, mais il ne reprit pas connaissance.

Le médecin, mandé en toute hâte, arriva bientôt.

Son examen ne fut pas long.

— Apoplexie, congestion au cerveau, danger de mort ! murmura-t-il... S'il en sort sain et sauf, il pourra se vanter d'être un heureux gaillard.

Il fit déshabiller Nertann.

— Pas de confusion, dit-il, pas d'autre blessure que celle des joues... Avez-vous des papiers qui constatent son identité ?

— Il s'appelle le baron Nertann, fit le brigadier qui feuilletait un carnet tombé de la poche du malade, et il demeure avenue d'Eylau.

— A-t-on averti chez lui ?

— Un des agents est parti.

— Il faut le conduire à l'instant ; faites avancer une voiture et donnez-moi deux de vos hommes... le baron est lourd.

Cinq minutes après, Nertann était étendu dans un fiacre, et le cocher, évitant les cahots, prenait le chemin de l'avenue d'Eylau.

Là, les agents le descendirent et le transportèrent dans sa chambre... toujours privé de sentiment.

Josépha, prévenue, s'était levée et accourait.

Elle ne témoigna aucun étonnement, aucune faiblesse, et demanda seulement, presque indifférente, avec un léger bâillement :

— Que s'est-il passé ? Un accident ? Le médecin la mit au courant... avec force détails sur le danger de mort où était son mari.

Et un des agents, goguenard, murmura à l'autre :

— Dis donc, Plumet, elle ne paraît pas y tenir beaucoup, à son homme, la marquise ?

— Non, Landar, et je crois bien que les balayeurs qui comptent sur une récompense, attendront longtemps !...

A mesure que le médecin lui parlait, Josépha avait besoin de toute sa prudence, de toute sa présence d'esprit pour dissimuler une joie profonde.

Dans ses yeux luisait une lueur mauvaise.

— Vous le sauvez ? dit-elle.

— Je l'ignore, madame, ces sortes d'accidents sont toujours très graves ; nul ne peut répondre de la vie d'un homme frappé d'apoplexie.

Elle eut une réflexion rapide.

— Ah ! s'il en mourait !

Elle ne plaignait pas autrement Nertann, et le médecin lui-même, obligé de s'apercevoir qu'elle ne s'intéressait guère à son mari, n'insista pas davan-



Vous Qui Toussez!

Si vous cherchez le soulagement rapide de la toux, du mal de gorge, de l'enrouement dus au rhume, essayez une Pastille Vicks médicamentée... parce que les Pastilles Vicks sont réellement médicamentées avec des ingrédients du Vicks VapoRub. Vous les aimerez — essayez-en!

NE SOUFFREZ PLUS DE LÈVRES GERÇÉES



Le nouveau LYPSTYL adoucissant soulage vite l'irritation



Une application de Lypstyl sur vos lèvres sèches, gerçées, soulage rapidement. Lypstyl contient de la Pommade de Benjoin. Lypstyl agit vite, efficacement. Seulement 25¢ aux comptoirs de pharmacie.



EMPLOYEZ **LYPSTYL** (se prononce "LIP-SIL")
CONTIENT L'ÉMOLLIENTE POMMADE DE BENJOIN

Pour Saveur Plus Riche, Plus Piquante



SAUCE C & B

Sur Viandes • Poisson • Gibier
Dans les Soupes • Sauces • Ragoûts

Fabriquée par **CROSSE & BLACKWELL**
Excellents Aliments Depuis 1706

Si vous avez aux alentours de Montréal...

PROPRIETE, TERRE OU TERRAIN
à vendre

Adressez-vous à **ROMEO AUGER**

CR 9363 7662, rue St-Denis, Montréal

JUSTE UNE BOUFFÉE



VICKS Inhaler

LE NEZ OBSTRUÉ PAR LE RHUME SE DÉGAGE en un clin d'œil!

Si rapide — sa médication efficace facilite la respiration en un instant.

Si commode — s'emploie n'importe où... n'importe quand. Essayez l'Inhalateur Vicks dès aujourd'hui!

EMPLOYEZ-LE AUSSI SOUVENT QUE NÉCESSAIRE

GARÇONNETS — FILLETES UKALELE GRATIS!



Tout le monde veut être le bouton en train de la compagnie. La prochaine fois que vous vous réunirez, voyez les yeux s'ouvrir tout grands, quand vous arriverez avec ce beau ukalele. Vous apprendrez facilement à en jouer. N'attendez pas qu'ils soient tous partis. Écrivez-nous maintenant pour nous demander votre ukalele — offert GRATIS et envoyé FRANCO si vous vendez pour seulement \$4.00 de nos superbes cartes de Noël et de Jour de l'An. N'envoyez pas d'argent. Nous avons confiance en vous. Un prix de plus pour la promptitude.

Les Gens de la Médaille d'Or, dép. B-4
129 Avenue Van Horne, Montréal.

Pour faire adhérer les FAUSSES DENTS en place et plus solidement

Etes-vous gêné par vos fausses dents qui glissent, se déplacent et tombent même lors que vous mangez, riez ou parlez? Vous n'avez alors qu'à les saupoudrer légèrement de **FASTEETH**. Cette poudre alcaline (non acide) fait tenir les dentiers plus solidement, apportant ainsi le confort. Pas de goût gommeux, pâteux ou autre sensation désagréable. Ne surit pas. Enraye l'"odeur de dentier". Procurez-vous **FASTEETH** aujourd'hui dans n'importe quelle pharmacie.

Le Samedi

coupon d'abonnement

Canada	Etats-Unis
1 an..... \$3.50	1 an..... \$5.00
6 mois..... 2.00	6 mois..... 2.50

Important — Indiquez d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom

Adresse

Ville Prov.

POIRIER, BESETTE & CIE, Ltée.
975, rue de Bullion, Montréal, P.Q.

tage et se retira, recommandant seulement qu'on fit venir, sans tarder plus, le docteur ordinaire du baron.

Celui-ci, immobile sur son lit, la figure rouge, était au plus mal. Les premiers soins qu'on lui donna furent inutiles; pendant deux ou trois jours sa vie fut en danger, puis sa vigoureuse constitution reprit le dessus.

— Il ne mourra pas, dit le médecin russe Lermontoff, qui le soignait, mais je crains qu'il ne reste paralysé.

La baronne tressaillit. Jeune, brillante, adulée, dans la splendeur de sa beauté merveilleuse, être éternellement liée à un paralytique, avoir sa vie enchaînée à celle de cet être, n'était-ce pas épouvantable?

— Mieux vaudrait qu'il mourût!

— Oui, dit Lermontoff, pensif, il souffrirait moins, assurément.

Le docteur russe ne s'était pas trompé. Une paralysie générale avait envahi tous les membres, tous les muscles du baron. Il était maintenant et pour toujours incapable d'aucun mouvement; ses doigts seuls remuaient un peu; les yeux conservaient leur vivacité, mais la langue était devenue immobile. Des sons inintelligibles sortaient de la gorge, rauques, effrayants.

— Ra, ra, ra, disait-il, comme si une invisible main l'eût étranglé.

La baronne, un jour, interrogea Lermontoff.

Cette paralysie n'abrégera-t-elle pas sa vie?

Le docteur haussa les épaules et fit la moue:

— Peut-être n'en a-t-il pas pour trois semaines, mais le plus probable... c'est qu'il peut vivre ainsi encore vingt ans.

La baronne n'insista plus et ne demanda pas d'autres renseignements.

CHAPITRE X

JEANNINE resta deux jours plongée dans un lourd sommeil d'où elle ne sortit que pour être en proie à une fièvre violente, et accompagnée de délires furieux et d'effrayants cauchemars.

Martial Navarre, qui vint le lendemain du crime, eut de la peine à la reconnaître tant elle était changée.

Son visage était d'une pâleur cadavéreuse; ses yeux enfoncés, entourés d'un cercle bleu, ses lèvres sèches, ses traits fatigués, l'irritation de tous ses nerfs disaient comment elle souffrait et combien profondément elle était atteinte.

Navarre, épouvanté de retrouver Jeannine en cet état, apprenant coup sur coup sa maladie et l'accident terrible de Vilmorin, interrogea les domestiques, soupçonnant que chacun, en cette maison où régnait maintenant la terreur, lui cachait un atroce secret.

— Mais qui eût pu l'en instruire, qui eût pu, surtout lui raconter le drame inouï de cette nuit fatale?

— Vilmorin?

Souffrant de ses deux bras, faible, abattu, il ne put répondre. Du reste, il était loin de deviner la vérité et croyait à une tentative de vol.

Laurence?

Son intérêt lui commandait de se taire.

Ned, le valet de chambre du peintre, ou Antoine, le cocher, qui s'était couché le dernier? Ils ne savaient rien.

Jeannine?

En l'état où elle était, il ne fallait même pas songer à l'interroger. Elle ne pouvait rien dire.

Mais eût-elle eu sa présence d'esprit, qu'eût-elle dit à son fiancé, à cet homme qu'elle aimait, à qui elle avait donné son âme, qui remplissait tous ses rêves de jeune fille, dont elle allait être la femme, enfin, et qu'elle ne pourrait plus désormais regarder sans se sentir une rougeur au front.

Est-ce qu'il n'était pas fini, leur doux roman d'amour!

Une vie d'amertumes et de haines commençait.

Mais Navarre ignorait tout, et, patiemment, il attendit que la fièvre de l'enfant fût calmée, que le sang-froid lui revint, pour savoir d'elle les détails de cette nuit.

Un drame navrant se préparait ainsi, fouillant les replis les plus cachés du cœur humain, avec des tortures abominables, cent fois plus cruelles que des souffrances physiques, auprès desquelles la mort est une jouissance, parce qu'elle est un soulagement suprême, une fin de tout, un débarras et le grand repos pour jamais!

La fièvre qui l'abattait, le délire qui la faisait divaguer, durèrent un grand mois. On eut peur que sa raison ne sortit pas tout entière de cette maladie cruelle.

Pourtant, pas un mot ne s'échappait de ses lèvres qui pût avertir ceux qui la veillaient, et Martial lui-même, du sombre drame dont elle avait été victime. On eût dit que, même dans les souffrances les plus atroces, un peu de sang-froid lui restait... et qu'alors que la souffrance physique était plus forte que son courage et lui faisait pousser des cris, une énergie morale refoulait en elle la vérité...

Quand elle fut complètement remise, et qu'elle eut la compréhension exacte de ce qui s'était passé, elle n'eut plus qu'une pensée: fuir Martial!

Il lui semblait qu'il allait deviner le crime.

Et chaque fois qu'il revenait, qu'il restait des heures auprès d'elle, sans allusion, sans même une demande, un étouffement la prenait, en même temps qu'une joie immense.

Était-il possible qu'il ne soupçonnât rien?

Et une espérance suprême lui venait:

Tout cacher à Martial!

Un jour elle était levée et elle était sortie dans le jardin, appuyée sur le bras du jeune homme, encore languissant:

— Chère Jeannine, dit-il, voici déjà deux fois que notre union est retardée... la première fois par ma blessure... la seconde, par votre maladie... Maintenant que ma blessure ne me fait plus souffrir, que vous êtes guérie et que votre père se porte mieux, voulez-vous qu'ensemble nous choisissons une date...

Elle l'avait écouté sans l'interrompre, effarée, affolée, comme s'il disait des choses qu'elle ne comprenait pas, comme si le son même de cette voix aimée lui déchirait les entrailles.

Se marier!...

Vraiment, où avait-elle la tête pour n'avoir point songé que désormais c'était impossible pour elle!... Le mariage!... Ah! ce mot, elle l'avait béni, parce qu'il lui représentait un monde de félicités inconnues, parce qu'il lui semblait qu'à partir de ce jour-là seulement commencerait sa vraie vie... parce que son unique rêve était d'appartenir à Martial, qu'elle avait soif d'esclavage et que le mariage seul pouvait exiger d'elle le sacrifice de sa liberté. Et avec quelle infinie félicité elle se fût donnée tout entière à celui qui la troublait doucement, que depuis de longs mois elle aimait, dans toute la candeur de son âme!

Où était-il, ce bonheur rêvé? Où étaient-ils, ces priets d'union, que les plus heureux enviaient?

Toute pâle, elle ne répondit pas à Martial. Un abîme épouvantable s'était creusé, là, tout à coup, entre eux deux.

Mais il insistait:

— Jeannine, dit-il, avec une tendresse dans la voix, pourquoi vous taisez-vous?

Que pouvait-elle dire? Qu'allait-elle trouver? Elle ne savait pas mentir? Elle se sentait devenir folle.

Alors, étonné, il la considéra longuement.

— Vous êtes plus souffrante? demanda-t-il.

Oui, elle souffrait cruellement... C'était un prétexte, non un mensonge.

— Je me sens la tête lourde et, malgré la chaleur, le soleil, j'ai froid.

— Rentrons!

Ils se dirigèrent vers la maison... Elle baissait la tête, une ardente rougeur sur les joues... Martial, sans remarquer cet embarras, demandait toujours:

— A quand notre mariage, Jeannine?

A la fin, elle murmura:

— Mon père est encore un peu souffrant... Lorsqu'il sera complètement rétabli, si vous voulez.

Elle retardait l'époque et gagnait du temps.

Mais quand elle pensait au jour où il lui faudrait s'expliquer loyalement avec son fiancé, détruire d'un mot ses espérances, piétiner sur ce cœur d'homme, sans même pouvoir lui laisser l'espoir suprême de la vengeance, oh! elle tremblait de tous ses membres et des sueurs froides la prenaient.

Quelquefois, pourtant, elle murmurait:

— Est-ce ma faute? Suis-je coupable de ce crime? Ai-je cessé, même une seconde, de l'aimer?

Mais elle comprenait bien que cela ne suffisait pas... et qu'entre elle et son fiancé se dresserait toujours l'image de cet homme, plus hideuse cent fois que celle d'un assassin!...

Une fois, ce fut son père lui-même qui lui parla, la pressant de hâter ce mariage.

Le peintre se remettait avec peine de son accident; il sentait qu'une faiblesse le tenait et que chaque jour ne ferait que l'augmenter. Il voulait donner à sa fille un protecteur dans la vie, si la mort survenait pour lui tout à coup.

Il lui expliqua toute sa pensée. Une épouvante la prit, et, d'une voix altérée:

— Non, dit-elle, rien ne presse, mon père, rien ne presse.

— C'est ton mariage surtout qui me guérira, chère enfant.

Elle n'osa répliquer parce qu'il pouvait venir des doutes à Vilmorin, et que s'il l'interrogeait, une fois sa méfiance éveillée, il ne serait guère facile de cacher son terrible secret plus longtemps.

Comment peindre ces angoisses et ces hontes et ces désespoirs qui la minaient, et les furieux désirs de vengeance qui hantaient son cerveau?... Jamais, elle n'avait haï! Jamais une rancune, même, n'était entrée en son cœur. Mais maintenant lorsqu'elle descendait en elle-même, elle était effrayée des ravages qu'elle y découvrait.

Martial était trop perspicace, il aimait trop Jeannine surtout, pour ne point s'apercevoir de ses hésitations, du changement survenu dans sa personne.

Elle ne l'accueillait plus qu'avec un sourire triste, et, deux ou trois fois, lorsqu'il avait parlé de son amour, lorsqu'il s'était laissé aller à leurs beaux projets d'avenir si souvent caressés, elle avait failli se trouver mal.

— Jeannine, vous me cachez un secret! lui dit-il un jour en lui prenant les deux mains et en la regardant droit dans les yeux. Elle secoua la tête faiblement:

— Non, ne lisez-vous pas dans ma vie comme dans un livre ouvert?

— Ce livre aujourd'hui m'est fermé... N'avez-vous donc point confiance en moi?...

— Oh! Martial!

— Ne m'aimez-vous plus? Ai-je démerité à vos yeux?...

[Lire la suite au prochain numéro]



LE MYSTÈRE DU RANCH



CONTE ILLUSTRE DU "SAMEDI" — QUATRIÈME EPISODE



1 — En laissant entendre un grognement sourd Gus Cordeau fut entraîné au sol. Marc tenait toujours ferme la jambe du voleur, il tomba avec tant de force qu'il en perdit le souffle, pendant quelques minutes.



2 — Tout étourdi mais non blessé, Gus Cordeau se releva. Il s'empressa de saisir son chapeau et, ayant jeté un coup d'œil vers le fermier et deux de ses employés qui s'étaient joints à lui dans la poursuite, il prit ses jambes à son cou.



3 — "Es-tu blessé, Marc?" demanda M. Durand, en courant vers lui. "Non, père," répondit Marc en souriant, et il se remit sur pieds lentement. "Seulement un peu ébranlé!" Rassuré, le fermier se tourna vers ses hommes et ordonna la capture du bandit.



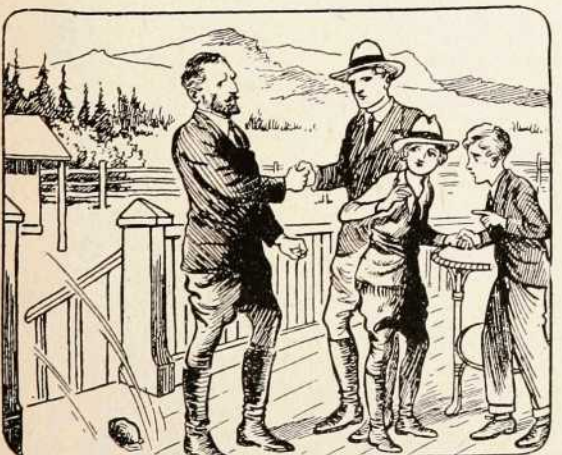
4 — Marc était à ramasser le sac d'or que Gus Cordeau avait échappé et les employés couraient vers leurs chevaux, quand soudain le bandit parut. Il venait de derrière les bâtiments et lança son cheval au grand galop.



5 — Se mettant en selle immédiatement, les deux employés du ranch firent tourner leurs chevaux et partirent au galop à la poursuite du voleur. Ils ne se doutaient pas que ce dernier était leur propre contre-maître, Gus Cordeau.



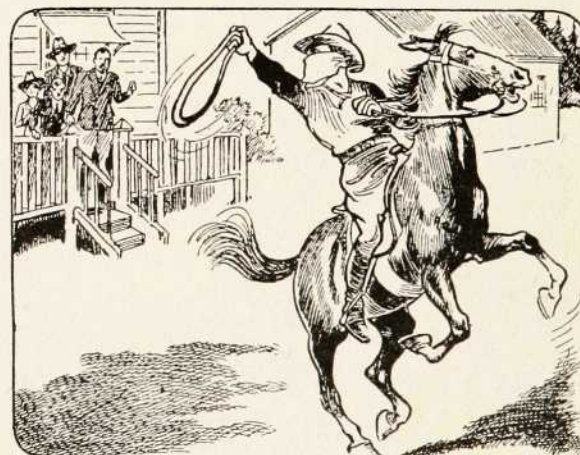
6 — Laissant à ses hommes le soin de rattraper le bandit, M. Durand et Marc retournèrent à la maison. En arrivant, ils trouvèrent M. Valois et sa fille Françoise, qui les attendaient sur la véranda.



7 — "Bonjour, M. Valois," s'écria l'autre fermier. "Françoise m'a remis votre lettre et, après avoir entendu l'aventure arrivée à Marc, j'ai pensé venir vous voir." A ce moment, quelque chose frappa le plancher de la véranda. Tous se retournèrent rapidement.



8 — Marc vit que c'était un papier qui enveloppait une pierre. Il prit le tout et le tendit à son père. Le garçon, s'étant retourné soudainement, aperçut le bandit qui s'avancait sur son cheval, lancé au galop. Il portait encore son masque.



9 — "Regardez, père," s'écria-t-il. "Voici le bandit qui revient!" Tenant son cheval d'une main ferme, Gus Cordeau passa devant le groupe qui se tenait sur la véranda. Il leur fit un salut de la main qui tenait sa courroie. [Suite au prochain numéro]

LE LIMIER PASSE-PARTOUT

EPISODE NUMERO TREIZE



RIEN DE SÉRIEUX

C'était à un déjeuner d'ouverture; chacun avait conté la sienne, et quelle sienne!

Ce fut le tour de Costecalde. Mais comme il allait ouvrir la bouche, Marius lui crie:

— Ça n'est pas vrai!
— Mais, coquin de bon sang! Je n'ai rien dit encore!
— Ça ne fait rien: tu vas parler...

— Eh bien, mon oncle, toujours malade?
— Oui, mais j'ai encore le coffre fort.
— C'est bien ce que je pensais.

Un interpellateur lui criait:
— Vous voulez monter au Capitole?
— Eh! dit Clemenceau, vous donnez l'alarme...

— Léon, combien as-tu pris de carpes hier à la pêche?
— Trois, j'ai eu assez de mal... Bon sang!
— Eh bien, le marchand de poissons se trompe, il en compte quatre sur sa facture.

— Témoin à décharge, l'accusé, votre frère de lait, a découpé une vieille dame en 317 morceaux et en a fait brûler 114! Qu'avez-vous à dire pour sa défense?
— Oh! vous savez, monsieur le président, il a toujours été un peu espiègle!...

— Je plie une feuille de papier en quatre, qu'est-ce que j'ai?
— Des quarts.
— Et en huit?
— Des huitièmes.
— Et en huit mille parties?
— Des confettis...

L'huissier du directeur d'une compagnie d'assurances déclare à son patron:

— Monsieur... il y a là, dans l'anti-chambre, un monsieur qui veut vous voir à tout prix...

— Faites entrer!...
Entre un petit homme, l'air agité, qui dit aussitôt:

— Monsieur... il faut à tout prix que je reçoive satisfaction... J'ai eu des dégâts causés par le feu chez moi...
— Très bien, très bien!... Il y en a pour une grosse somme?...

— Heu... Une portière brûlée...
— C'est tout?... C'est facile à arranger. Et il y a longtemps?...

— Il y a huit ans, et...
— Comment?... Il y a huit ans que la chose s'est produite, et vous venez seulement aujourd'hui m'en réclamer le remboursement?...

— C'est que ma femme ne me laisse pas en paix depuis: « Va voir l'assurance!... Va voir l'assurance!... » Alors, j'ai fini par perdre patience et me voici!...

Un Marseillais prend une voiture pour une longue course à travers Paris. Arrivé à destination, il paye 40 fr. 50 tout net.

— Et mon pourboire? dit le cocher.
— Ton pourboire? Té! ah vaï, j'ai pu soif que toi, mon bon!

On discute sur les mérites et la fécondité du sol provençal.

— Rien que du sable et des cailloux, dites-vous? répond un Marseillais pur sang. Eh bien! semez-y des boutons de culotte, et vous récolterez des pantalons tout faits!



— Oui, ma chère, vous parlez d'une contrariété! Nous devons partir pour le Nord et voilà que le patron de mon mari s'amène ici pour lui donner quelques détails sur certains travaux qu'il avait prétexté faire à la maison... Alors, vous comprenez, une petite mise en scène s'imposait et aussi, un changement de programme...

On montre à un Marseillais une belle aquarelle représentant les bords de la Méditerranée. Il n'en paraît guère charmé.

— N'est-elle pas à votre goût, cette aquarelle? lui demande-t-on.

— Franchement, non. C'est fadasse, votre peinture à l'eau; tous les Marseillais vous le diront.

— Pourtant, voyez comme c'est rendu, comme c'est bien la mer...

— Avec de l'eau, impossible; notre Méditerranée, vous ne la connaissez donc pas? c'est une mer d'huile!...

Un cabotin doublé de Marseillais se présente dans une agence de théâtres pour solliciter un engagement.

— Il y a longtemps que vous chantez? lui demande le correspondant.

— Depuis mon enfance, monsieur, réplique l'autre avec son terrible accent; j'ai même une telle vocation que ze çante en parlant!

Marius, contant ses aventures dans la Nouvelle-Zélande, terrifie son auditoire par le récit d'un épisode où il fut à deux doigts d'être dévoré par des Maoris.

— Croyez-vous que ces brigands voulaient me faire la politesse de me manger en cassoulet!

— Et comment vous en êtes-vous tiré?

— Au moment où ils mettaient le feu sous la marmite, je constate qu'ils ont oublié l'ail. Alors, j'ai hurlé si fort qu'ils m'ont lâché, té!

Une grande dame à l'un de ses visiteurs:

— Quel âge aviez-vous, cher baron, quand vous vous êtes marié?

— Marquise, je ne me rappelle pas au juste; mais ce que je sais bien, c'est que je n'avais pas l'âge de raison.

La femme de Berlureau est entêtée comme une mule.

Le mari s'en plaint:

— Oh! mon Dieu! s'écrie-t-il sou-vent, que ma moitié est donc entière!

L'heureux possesseur d'un grand parc, situé dans l'une des plus pittoresques provinces de France, faisait visiter sa propriété à des amis en vacances. Un géologue distingué était parmi les visiteurs.

— Tenez, dit soudain le guide, vous voyez ce grand rocher là-bas; il compte le bel âge de soixante-dix mille et quatre ans.

— Oh! oh! fit le savant en riant dans sa barbe, voilà bien de l'exactitude.

— Je suis sûr de ce que j'avance, reprit le propriétaire. Un géologue, de séjour ici il y a quatre ans, m'a dit alors que cette pierre avait soixante-dix mille ans.

— Ne dis donc pas toujours: « Pourquoi? » Tu déplaïs à tout le monde avec ce mot.

— Pourquoi? demande naïvement l'interpellé.

— Parce que si tu le dis à des gens qui ne savent quoi te répondre, ça les ennue; et, s'ils le savent, ça embête les autres!

Il y a leçon de géographie. Le petit Daniel se rend en classe avec plaisir, car la « jographie » c'est son plus fort! Voilà, justement, comme la leçon va commencer, M. l'inspecteur primaire qui entre.

Comme par hasard le maître s'arrange pour que Daniel soit interrogé.

— Comment s'appellent les habitants de la Laponie? demande l'inspecteur.

— Des Lapons, m'sieu, répond sans hésiter le petit Daniel.

— Et les habitants du Cap? demande M. l'inspecteur.

— Des Capons, m'sieu!

Dans une ville d'eaux, la préposée aux water-closets, au directeur du Casino:

— Dites-moi, Monsieur le directeur, est-ce qu'on ne verra pas ce monsieur brun, « si comme il faut », de l'année dernière, qui venait régulièrement quatre fois par jour?

LA VIE COURANTE . . . par George Clark



— Tout de même, ce que ça peut être crevant!... N'est-ce pas toi qui me dis toujours que la vérité sort de la bouche des enfants? Alors, pourquoi en vouloir au petit d'avoir répondu que tu es à la maison à ces gens qui te croient à New-York!...

NOTES ENCYCLOPÉDIQUES

Au Japon, les maisons sont gardées, bien gardées, non par des chiens, parfois bruyants, mais par des criquets. Ceci explique pourquoi, parmi les métiers japonais il y a celui de marchands de criquets. Chaque propriétaire possède, dans une cage aux couleurs vives, cinq ou six criquets qui, dès la nuit venue, entonnent leur chanson nocturne, bercant le sommeil des Japonais. Ils sont même tellement habitués à ce bruit de criquets que, lorsque ceux-ci cessent brusquement de chanter, les dormeurs se réveillent. C'est ainsi qu'ils sont prévenus de l'approche d'un rôdeur, d'un malfaiteur. En effet, quand les criquets perçoivent le moindre bruit insolite, ils cessent brusquement leur chanson nocturne, pour la reprendre lorsque le danger est écarté. Les Japonais préfèrent le criquet au chien de garde, car les malfaiteurs trompent la vigilance du gardien à quatre pattes, détournent son attention ou marchent si légèrement qu'il est presque impossible de les entendre. Le criquet, lui, n'est jamais mis en défaut, paraît-il.

On raconte que le romancier russe Tourguéniev ne pouvait écrire que les pieds dans un seau d'eau chaude placé sous son bureau, et face à la fenêtre ouverte de sa chambre. Il semble que cette position soit, si l'on peut dire, caractéristique du romancier. Le seau d'eau chaude représente l'inspiration, le subconscient, la source créatrice, tout ce qu'on voudra bien l'appeler. La fenêtre ouverte représente le monde extérieur, la matière brute, nécessaire à la création artistique.

Dans *L'Oeuvre et la vie d'Eugène Delacroix*, publié par Charles Bau-

delaire dans *L'Art romantique*, on trouve ces lignes : "Un de ses tableaux de jeunesse, le *Christ aux oliviers*, ruisselle de tendresse féminine et d'onction poétique." Ce tableau se trouve aujourd'hui dans l'église Saint-Paul, à Paris. Or savez-vous qui a posé pour le Christ? Victor Hugo!... Lors de l'exécution de ce tableau, en 1827, Hugo avait vingt-cinq ans. Delacroix lui demanda de poser pour son Christ et Hugo accepta. Ce qui fait que, dans sa vieillesse, le grand poète, contant ce souvenir, ajoutait avec malice : — Les fidèles croient se prosterner devant le bon Dieu et c'est devant moi qu'ils se courbent! Ajoutons que les deux coquilles qui servent de bénitiers dans l'église Saint-Paul, qui était sa paroisse quand il habitait Place Royale, furent offertes par Victor Hugo, alors qu'il était pair de France.

L'industrie française de la porcelaine possède un passé glorieux. Le monde entier connaît ses produits et les apprécie à leur valeur. Une longue tradition d'art continue de s'affirmer dans la réalisation, par un personnel d'élite, des modèles que les fabricants ne ces-

sent d'étudier, de créer et de répandre en France et à l'étranger. Cette industrie a subi dans le passé de nombreuses vicissitudes. La guerre, puis l'occupation l'ont laissée dans une situation financière difficile; pourtant ses perspectives d'avenir restent brillantes, car la demande de l'intérieur et de l'étranger apparaît considérable.

Le cirque en miniature le plus parfait est celui d'Adel Brothers Circus fabriqué quelque temps avant la guerre par Robert Krueger. Ce modèle est construit sur une échelle d'un demi pouce au pied et couvre une étendue de 450 pieds carrés. Il comprend une estrade de 10,000 sièges et 8 autres petites tentes; 400 chevaux et autres animaux de ménagerie; 60 cages, 50 camions, 2 voitures pour la fanfare et 18 guichets pour la vente des billets.

Au moins 25 espèces de champignons poussent en cercles appelés cercles magiques, qui augmentent en diamètre chaque année de 6 à 26 pouces et parviennent ainsi à couvrir de vastes prés. Ces champignons, dont la partie visible n'est que le fruit, ont un corps vivace qui consiste en une masse de filaments.

Ce corps se développe sous terre, où, après avoir absorbé l'humidité, il remonte vers la surface pour trouver l'eau qui lui est indispensable. C'est ainsi que ces champignons poussent en cercles toujours grandissants. Plusieurs de ces cercles, trouvés récemment au Colorado, ont atteints 2,500 pieds de diamètre et doivent datés de 600 ans.

De 1938 à 1943 toutes les planchettes pour boîtes importées à Cuba étaient fournies par les Etats-

Unis. Cependant, en 1944, à cause surtout du manque d'approvisionnements aux Etats-Unis, une quantité de planchettes pour la fabrication des caisses destinées aux boîtes d'ananas fut importée du Canada. Le prix des planchettes canadiennes était beaucoup plus élevé que celui des planchettes américaines ou de l'article local, mais les caisses fabriquées avec la planchette canadienne se révélaient comme supérieures aux autres. Quelques expéditeurs non seulement recommandent ces caisses aux autres commerçants, mais cherchent à obtenir des cotations relatives à des approvisionnements devant subvenir à leurs besoins durant la prochaine saison d'expédition d'hiver.

Il existe une célèbre marque de cigarettes anglaises qui porte le nom d'un régiment fameux, le *Royal Scots Greys*. Naguère, les boîtes, de métal ou de carton, arboraient les noms des batailles où ce régiment avait héroïquement figuré, entre autres: Waterloo, Malplaquet et Ramilies. Les temps ont changé. On a effacé sur les nouveaux emballages les noms des victoires remportées sur les Français.

L'ENFANT DE CHOEUR

[Suite de la page 27]

venait tomber d'épuisement sur les degrés de l'église; on ballait sur la grève et sur le pont de bois qui manquaient se briser sous les clous des sabots. Les clercs sautaient avec leurs missels comme les paysans avec leurs paniers, sous le chêne vénérable se dressant sur le chemin de Blois... Tandis que les payses, enjolivées de rubans, en couvre-chef de dentelle, voltigeaient aux bras de beaux garçons, les anciennes, en panne couleur de prune, vantaient les vertus de leur eau-de-vie et de leurs flèches de lard.

A la base des tours d'angle, chapeonnées d'ardoise, coulait la Loire à crêtes blondes, nébuleuse et métallique; les clochetons reluisaient aux transepts des églises; sur les toitures moussues, le romarin embaumait; les maisons à lattis mêlaient leurs pignons aigus...

Dès le matin, les impatients, saluant leurs voisins à coups de bonnetades, attendaient anxieux, perchés sur une jambe comme des oiseaux échassiers... Alors, à nones, au son de la musette, Monseigneur l'évêque Thibault d'Auxigny prenait lentement la tête de la grande procession. Près de lui falquait la fameuse jument isabelle à crin raide du sire d'Orléans, barbe grise édentée et débile, à l'aumônière de samit enchassée de saphirs. Amblaient, les chanoines de la ville, paisibles et dignes, sur des mules grasses; derrière les pas mesurés du chantre marchait un gra-

pillon d'enfant de chœur; l'official, Estienne Plaisance, à la barbe en collier parsemée de poils gris, trottait sur une cavale à campanelle d'or; l'exécuteur de la haute justice, le sombre maître Robert, montait un grison d'Allemagne; les cordeliers venaient ensuite, la tête basse, roulant entre leurs doigts les grains de leur patenôtre; les échevins, en lourd brocart pivert, le visage épanoui et rouge, précédaient les jurés de la gilde sous les étendards des saints patrons...

Cependant, Thibault d'Auxigny, en bénissant la foule, portait la main de temps à autre à sa belle croix pectorale incrustée de pierreries...

Mais ce qui éblouissait le populaire, et attirait tous les regards, c'était la vue de notre jeune Alain Renouard, portant gravement la queue de la chape brocardée de Monseigneur l'évêque...

— "Qu'il est gentil!" s'écriait-on sur son passage.

— "Ses parents sont morts de misère", disait l'un.

— "Ils étaient à la peine; l'enfant est à l'honneur", répondait l'autre.

Et cela attendrissait tous les cœurs, de le voir marcher au soleil, d'un air crâne, fier comme un coq, la jambe ronde cambrée dans ses chausses de velours mirabelle à aiguillettes endiamantées.

MARCELLE MICHELIN

LE JAPON D'AUJOURD'HUI

[Suite de la page 9]

danser avec les soldats de l'Oncle Sam. La salle de danse a été construite sur les ruines. Elle est réservée aux troupes et aux jeunes filles du pays qui s'y rendent, vêtues de longues robes à tissus fleuris, et vont s'asseoir bien sagement le long du mur, attendant le bon plaisir du vainqueur. Tout se passe d'ailleurs le plus honnêtement possible et, quand la soirée est finie, les autorités militaires reconduisent les danseuses chez leurs parents. Que penseraient nos débutantes de cette prudente sévérité?

Mais on ne danse pas toujours. Les Japonaises se livrent à de pénibles travaux, et cela pendant de longues

heures. Par exemple, une équipe de femmes ont été chargées de nettoyer une étendue de terrain sur laquelle les troupes feront l'exercice.

Il faut aussi aider à la reconstruction des habitations et, pour le faire, transporter de lourdes charges. Avant de rebâtir, on doit aussi déblayer et l'on imagine facilement que les femmes du Japon s'acquittent de cette tâche avec plus d'entrain. Sait-on jamais ce qu'on découvrira dans les ruines? Peut-être un objet précieux, un ustensile indispensable... et surtout quelque chose qui est comme un prolongement et un souvenir tangible d'un foyer à jamais détruit.

Qu'est-ce qu'avoir l'œil américain? C'est semble-t-il avoir le coup d'œil prompt, l'avoir juste aussi, montrer du jugement et de l'esprit de décision, en somme passer pour être malin. Cette locution n'est pas un hommage de fraîche date au génie américain, et il serait curieux d'en préciser l'origine. Bornons-nous à signaler qu'on la rencontre dans *Madame Bovary*, où L'Heureux, le revendeur, le mauvais génie de la pauvre Emma, lui dit au sujet d'une robe qu'il lui propose: Celle que vous avez là est bonne pour la maison. Il vous en faut une autre pour les visites. J'ai vu ça, moi, du premier coup en entrant. J'ai l'œil américain.

Massenet, se promenant à Venise, sur la lagune, évoquait le séjour de Musset et murmurait les vers fameux: *A Saint-Blaise à la Zuecca Dans les prés cueillir la verveine. A Saint-Blaise à la Zuecca, Vivre et mourir là.*

A ce moment lui parvint le chant lointain d'un gondolier dont le rythme

s'adaptait exactement à la métrique du poème. C'était la mélodie populaire sur laquelle Musset avait composé son poème. Massenet, en la transcrivant, ne fit que rapprocher deux textes que la fantaisie du poète avait, pour lui seul, un instant unis.

A Rome, à l'église Santa-Trinita del Pellegrini, en face du Transtévère, on célèbre chaque dimanche une messe pour les vagabonds des asiles de nuit. Ils sont là, serrés sur des bancs, chantant à pleine gorge et s'appliquant à la prière. Incroyablement loqueteux, mais impeccablement rasés car, dès qu'ils pénètrent dans l'église, de riches Romains repentants leur font la barbe, en manière de pénitence, tandis que de belles Romaines, dans le même esprit de contrition, s'agenouillent et lavent les pieds de ces mendiants. En sortant, ils reçoivent une gamelle de soupe et 200 grammes de pain. Cette œuvre de bienfaisance fut fondée au début de la guerre. Elle se développe au fur et à mesure que la misère grandit.



Que diable!... Monsieur Crépin—c'est **JOUR DE PAYER!**

(UN EXEMPLE QUI ILLUSTRÉ COMMENT FONCTIONNE LE CRÉDIT BANCAIRE)

Nul doute que cette chaussure ne soit fort élégante. Un de ces jours, vous en vendrez à souhait. Mais en ce moment, M. Crépin, ce qu'il vous faut, c'est du comptant—pour payer vos employés et vos autres frais. Or, presque tous vos fonds sont immobilisés dans la marchandise qu'abrite votre entrepôt...

Ce serait fort ennuyeux pour l'ami Crépin si la banque n'était pas là. C'est à elle qu'en de semblables conjonctures s'adressent d'innombrables sociétés commerciales. Elles empruntent le montant qu'exigent les besoins de l'heure, puis le remboursent quand, à leur tour, leurs clients s'acquittent de leur dette.

Voilà ce qu'a fait Crépin, sachant bien qu'avant

toute autre chose les salaires doivent être versés, les comptes réglés, et que les machines ne doivent pas cesser de fonctionner.

.....
 .
 .
PENDANT LA PRÉSENTE PÉRIODE
DE RÉORIENTATION ÉCONOMIQUE
 .
 .
 .

l'assistance bancaire aplanira la route pour bien des entreprises, importantes ou modestes.

Nous invitons particulièrement les vétérans qui projettent de lancer leur propre commerce, à discuter leurs projets avec le directeur de notre plus proche succursale.

.....



LA BANQUE ROYALE DU CANADA



Le Nickel Canadien



vous apportera des Bas de Soie véritable

LES PREMIÈRES CARGAISONS DE SOIE expédiées de la Chine depuis la guerre commencent maintenant à traverser le Pacifique. On espère qu'avant longtemps, des bas et des tissus de soie véritable seront de nouveau disponibles au Canada.

Au fur et à mesure que l'essor industriel en Chine prendra de l'ampleur, ce pays aura besoin de Nickel Canadien en plus grandes quantités. Le Nickel Canadien ira en Chine; la soie de la Chine viendra au Canada. Chacun de ces produits aidera à payer l'autre.

Le Canada utilise moins de trois pour cent du Nickel qui est produit au Canada. Le reste est exporté, et l'argent reçu aide à payer la soie et les

autres produits nécessaires au bien-être des Canadiens. Le Canada ne peut continuer à importer des autres pays à moins d'exporter des marchandises canadiennes.

Toute augmentation des exportations de Nickel Canadien fait travailler plus de gens dans les mines, fonderies et usines d'affinage du Nickel et, par le fait même, donne plus de travail aux autres milliers qui produisent le bois, l'énergie électrique, l'acier, les machines et les fournitures qui sont employés dans l'industrie du Nickel Canadien.

En développant constamment l'emploi du Nickel dans notre pays et à l'étranger, l'industrie du Nickel Canadien assure des bénéfices supplémentaires au Canada et aux Canadiens.



"The Romance of Nickel". (en anglais seulement) un livret de 60 pages avec nombreuses illustrations, sera envoyé gratis sur demande, à toute personne intéressée.

THE INTERNATIONAL NICKEL COMPANY OF CANADA, LIMITED, 25 KING ST. WEST, TORONTO